LA COMTESSE

DE MONRION.

LA COMTESSE

DE MONRION

PAR

Frédéric Soulié.

—

TOME I.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—

1846



I

VUE PRISE A VOL D'OISEAU.

Par une belle matinée du mois de mai, deux hommes à cheval gravissaient un chemin pierreux qui montait en serpentant le long d'une colline. A la position respective des cavaliers, on pouvait juger que l'un était le maître et l'autre le valet; à leur tournure, tous deux étaient ou avaient été militaires. Le premier, monté sur un très-beau cheval arabe, pouvait avoir trente ans. Il était blond, mais l'épaisse moustache et la royale qu'il portait avaient une couleur fauve qui donnait une expression pres-

que farouche à sa physionomie ; des yeux d'un bleu gris, un nez aquilin, ajoutaient à cette expression, qui n'était tempérée que par la grâce particulière de la bouche. Le soleil de l'Afrique avait donné au visage du cavalier cette teinte ardente et brune qui est devenue presque familière aux yeux des Français depuis quelques années. Cet homme portait une redingote boutonnée jusqu'au menton, avec ce soin qui dénote l'habitude de l'uniforme. Un simple petit bout de ruban rouge était noué à sa boutonnière.

Son compagnon ou plutôt le soldat qui lui servait de domestique avait, comme son maître, la moustache et l'impériale. C'était un petit homme noir, maigre, fluet, toujours en mouvement sur sa selle, démangé d'une terrible envie de parler, car il ne rencontrait pas une personne sans s'informer de la distance qu'il y avait à parcourir de l'endroit où il se trouvait jusqu'à la ferme de Lavordan. Quant à son maître, il paraissait préoccupé d'une pensée triste, et rendait à peine aux paysans le salut que ceux-ci ne manquent jamais d'adresser à un homme monté sur un beau cheval et portant un ruban rouge.

Ils arrivèrent enfin à la partie la plus élevée de la colline qu'ils gravissaient. A cet endroit, le

chemin se trouvait resserré entre un rocher presque perpendiculaire qui le dominait à gauche, et un château à tourelles qui le bordait à droite.

Ce passage était la clef de la vallée qu'ils venaient de parcourir, et d'une seconde vallée qui se déploya dans toute sa magnificence aux yeux des voyageurs. Soit que le maître voulût contempler ce spectacle, soit qu'il voulût laisser reposer son cheval, il s'arrêta et jeta sur le paysage qui s'ouvrait devant lui un regard curieux et presque menaçant. Puis un sourire amer glissa sur ses lèvres, et il allait continuer sa route lorsqu'une voix joyeuse se fit tout à coup entendre au-dessus de sa tête.

Elle partait du vieux château placé à sa droite. En effet, pendant que nos voyageurs gravissaient la montée, un jeune homme se promenait sur une espèce de terrasse qui joignait les deux principales tours de ce château quadrangulaire. Il était en robe de chambre de brocart, portait une espèce de calotte grecque magnifiquement brodée et fumait un cigare. C'était aussi un homme de vingt-huit à trente ans, d'un charmant visage, d'une taille parfaite, d'une élégance affectée, mais qui allait à merveille à son air presque féminin; il était brun et d'une pâleur délicieuse. En allant et venant sur la terrasse,

il avait aperçu de loin les deux cavaliers, mais il n'y avait pas d'abord fait grande attention, tant il paraissait lui-même absorbé par une préoccupation inquiète. Cependant, la tournure des arrivants l'ayant probablement frappé, il était entré dans une des tours qui étaient à chaque bout de la terrasse... Il y avait pris une longue-vue et avait examiné les deux cavaliers. A l'étonnement qui se peignit sur son visage, il était facile de comprendre qu'il les avait reconnus, mais qu'il ne s'expliquait pas le motif de leur arrivée. Il reprit son cigare et sa promenade, et attendit que les deux cavaliers fussent arrivés à l'espèce de détroit dont nous avons parlé; alors, il s'accouda sur le mur de la terrasse et se mit à crier de toutes les forces d'une voix douce et sonore :

— Hé! colonel...

Le cavalier n'entendit pas.

— Hé! mon brave Thomas Rien!...

Celui qu'on appelait ainsi leva la tête pour voir d'où partait cette voix.

— Par ici, mon lion du désert, reprit le jeune homme.

— M. de Brias, je crois?... dit le colonel.

— Moi-même... Que diable venez-vous faire dans ce pays perdu, dans ce sauvage Morvan?...

— Vous dites?...

— Tenez, reprit M. de Brias, sortez de ce coupe-gorge, tournez à droite, et à quarante pas vous trouverez la grille Louis XV qui a remplacé la herse de ce gothique manoir, on vous ouvrira sans qu'il soit nécessaire que vous sonniez du cor... Aly Muley, car je reconnais votre fidèle spahi, mettra à l'écurie Mogador et Penny, car je reconnais aussi vos deux illustres coursiers, et si vous n'avez pas un engagement de plaisir ou d'affaires, si vous ne venez pas chercher ici une maîtresse ou un héritage, nous mangerons ensemble un bout de hure de sanglier, arrosée d'un vieux madère que j'ai gagné à Gibraltar à un gentleman qui prétendait que les Français ne visaient pas juste, et à qui j'ai parié deux cents bouteilles de cet excellent vin que je lui casserais le bras gauche à cinquante pas, ce que j'ai fait.

Le colonel écoutait le jeune homme en souriant amicalement.

— Vous dites à droite... une grille Louis XV... très-bien.

Il lança rapidement son cheval et arriva en un instant à la grille; il sauta à terre pendant qu'Aly Muley lui disait avec un accent gascon très-prononcé :

— Déjeunons-nous ici?

— Oui, lui dit le colonel, mais on ne s'y grise pas.

— On ne se grisera pas, répondit Aly.

Un moment après, le colonel Thomas Rien était près de son hôte sur une autre terrasse qui dominait la vallée où il allait entrer lorsqu'il avait été arrêté par la voix de Brias.

—Je n'en voulais pas croire ma fidèle longue-vue, lui dit Brias. Je vous savais à Paris, mais je ne me serais jamais douté que n'ayant qu'un mois à passer en France, vous viendriez en perdre la plus petite partie dans cet abominable pays.

— Magnifique, lui dit le colonel. Ces collines hérissées de bois et semées de belles habitations, cette petite rivière toute coupée de chaussées et qui coule dans la vallée, ces élégants moulins perdus dans le pâle feuillage des saules, ces vastes et fraîches prairies dessinées par leurs vertes allées de peupliers, forment un spectacle qui repose agréablement les yeux d'un soldat qui, depuis près de quinze ans, n'a vu que le ciel brûlant et les campagnes desséchées de l'Algérie...

— A votre aise, colonel. Mais je suis meilleur diplomate que vous n'êtes bon soldat. Je hais les sites de ma patrie, attendu qu'ils me disent trop...

— Que vous êtes sans emploi?...

— Précisément...

— J'ai entendu parler de cela à Paris...

— Et qu'en dit-on?...

— On dit que vous avez des dettes...

— Tout se sait. Et puis?

— Que le ministre vous *supplie* de mettre ordre à vos affaires.

— Il raconte donc tout, le ministre : en ce cas, je n'ai plus rien à vous apprendre sur les causes de mon séjour ici. Et maintenant, colonel, si vous voulez, nous nous mettrons à table dans cette tourelle.

— Ne pouvez-vous nous faire servir sur cette terrasse?

— Très-bien. Vous y jouirez tout à votre aise de cette stupide verdure nationale. Et moi, en vous regardant, je me croirai au bivac de l'Isly. Vous êtes magnifiquement teinté, colonel; vous avez dû avoir un succès fou à Paris.

— Le maréchal Soult m'a bien reçu, et le roi m'a témoigné sa satisfaction de la façon la plus bienveillante.

— Bien! très-bien! dit Brias en servant le colonel, toujours le même homme, mystérieux et impénétrable. Il en résulte que je retire la question que je vous ai adressée du haut de cette

muraille, et par laquelle je vous demandais ce que vous veniez faire dans ce pays maudit.

— Je suis tout prêt à vous le dire. Mais avant de vous répondre catégoriquement, je désirerais d'abord avoir quelques renseignements...

— Habitude militaire ; vous ne voulez pas vous engager avant d'avoir consulté la carte du pays. Eh bien ! mon cher Thomas Rien, je vais vous faire la description historique, topographique et psychologique de cette contrée. Nous sommes admirablement situés pour cela. Si vous n'avez pas d'assez bons yeux pour me suivre, voici ma longue-vue qui vous aidera à reconnaître les positions ; voulez-vous que je commence ou préférez-vous m'interroger ?

— Je vous écoute.

— Eh bien ! donc, reprit Brias en se tournant du côté de la vallée qui s'étendait à leurs pieds, voyez-vous à droite, là-bas, sur le revers de la colline qui nous fait face, ce château avec ses pignons aigus, ses girouettes, son colombier, et cette vaste pièce d'eau encadrée de marbre ? vous ne la voyez pas, mais elle y est.

— Je vois les pignons et le colombier.

— Eh bien ! c'est là le séjour de M. le vicomte Hector de Montaleu.

— Ah ! dit le colonel que ce nom parut frapper.

— C'est le fils du frère cadet de M. le marquis de Montaleu, pair de France, président du conseil général de la Nièvre, dont je vous montrerai tout à l'heure la demeure.

— Cet Hector de Montaleu, quel est-il ?

— Cinq pieds huit pouces, blond ardent, front bas, fort comme feu le maréchal de Saxe, buvant comme un trou fait dans le sable, mangeant comme un clerc invité à la table de son patron, chasseur terrible, bête pour vous et pour moi, mais très-spirituel pour les paysans qu'il attrape toujours dans les marchés qu'il fait avec eux. Il a quelque trente-cinq ans, et a fait d'excellentes humanités au collége de Juilly. On le soupçonne capable de tuer d'un coup de poing un homme qui gênerait ses projets.

— Il est sans doute très-bien avec son oncle le pair de France ?...

— Interrogez-vous, ou écoutez-vous ?

— J'écoute.

— A la bonne heure ! Continuons et suivons la colline qui nous fait face. Regardez, je vous prie, cette immense construction dont les pieds sont perdus dans des nuées de jasmins, de clématites, de glycinées, et dont les vastes fenêtres encadrées de briques, nous regardent d'un air si curieux.

— Ah ! dit le colonel en prenant la longue-vue, quelle est cette maison ?

— Ce castel, voulez-vous dire... C'est là qu'habite depuis tantôt deux siècles la famille de Rudesgens. M. Annibal-César de Rudesgens a été page de Louis XVI, puis émigré, puis capitaine dans l'armée de Condé, puis colonel au service de l'Autriche, puis enfin, en 1813, marié à mademoiselle Van Marken, fille du fournisseur de ce nom, lequel, si vous avez quelque bon souvenir des histoires de ce temps, est mort dans un cul de basse-fosse, à Cologne, sans que le grand Napoléon pût lui faire rendre la moindre parcelle des millions qu'il avait volés. Il en résulta que la belle Artémise Van Marken apporta à son séducteur, car il y eut séduction, une dot de quatre millions, avec laquelle M. le marquis de Rudesgens racheta le château de ses pères et devint l'un des plus riches propriétaires des environs. Or, dans quelques jours il y a fête au château, et comme je me propose de vous présenter, je dois vous dire à qui vous aurez affaire. Le vieux marquis est une espèce de nain qui raconte qu'il a été fait à peindre, qu'il dansait à ravir, qu'il tirait l'épée comme Saint-George, et qu'il séduisait comme Lauzun. A l'en croire, il lui reste beaucoup de toutes ces quali-

tés, ce qui fait naître de la part de madame de Rudesgens des scènes de jalousie tout à fait grotesques. C'est une grande Allemande, longue, plate, sèche, busquée, avec des yeux amoureux, et quarante-cinq ans de jeunesse perdus dans les chagrins que lui ont causés les infidélités de son mari, et femme à les rattraper si quelqu'un voulait s'accrocher à ses minauderies osseuses.

— Et c'est à la fête que doivent donner ces deux vénérables débris d'un siècle passé que vous voulez me conduire?

— C'est qu'à côté de ces deux meubles gothiques il y a, dans le château, la fille et le gendre de M. de Rudesgens, M. et madame de Champmortain.

— Ah ! il y a une jeune femme?

— Belle comme les anges, spirituelle, même avant de naître, car elle a pris à monsieur son père tout ce qu'il prétend avoir eu de bonne grâce, de tournure, d'esprit et de séduction, et à sa mère tout ce qu'elle n'avoue pas avoir eu de passion, de volonté et de résolution, et cela en leur laissant leurs ridicules.

— C'est, à ce qu'il paraît, une femme accomplie.

— Hélas ! non. Elle a des principes d'une rigueur inattaquable et une teinte de dévotion

exaltée qui permettent à Champmortain de se livrer à toutes les extravagantes aventures où il passe sa vie, sans aucun risque pour son honneur et sans que sa femme même y voie la moindre chose. Hors son livre de messe, elle ne regarde ni rien ni personne.

— N'est-ce pas une femme blonde?

— Oui.

— Coiffée avec de longs cheveux à la Louis XIV?

— Oui.

— Eh bien! mon cher Brias, si elle ne regarde pas ce qui se passe chez elle, elle regarde volontiers ce qui se fait chez les autres, et si la longue-vue dont elle se servait tout à l'heure est aussi bonne que la vôtre, elle doit nous voir déjeuner...

— Vous croyez?... dit Brias d'un air troublé.

— Voyez vous-même... Car à l'œil nu... il me semble que j'aperçois encore une femme à la fenêtre qui fait l'angle...

— C'est possible, dit Brias, elle épie peut-être le retour de son mari qui, sous prétexte qu'il s'égare à la chasse dans les bois, ne rentre pas toujours exactement.

Le colonel s'inclina, et venant en aide à l'embarras de son hôte, il lui dit :

— M. de Champmortain n'est donc pas aussi

épris qu'il le faudrait des charmes de madame de Champmortain ?

— Le comte, reprit Brias, arrivé à l'âge où l'embonpoint empâte les allures galantes, le comte, dis-je, s'est marié pour rompre tout à fait avec ses habitudes de jockey-club, de l'Opéra, du café de Paris, etc. Il a tenu bon trois ans. Mais un beau jour, il y a de cela deux ans à peu près, il a rencontré une certaine madame Victor Amab...

— Victor Amab ! dit le colonel avec une légère émotion dans la voix ; vous m'avez, ce me semble, parlé de cela en Afrique ; c'est un peintre qui a épousé une certaine madame de Cambure.

— Précisément, c'est elle ; regardez toujours sur la colline en face, mais tout là-bas, à gauche ; voyez ce château renaissance avec ses toits de plomb ; c'est là que demeurent M. et madame Victor Amab. C'est l'ancien château des Monrion qui a passé aux mains de ladite dame par suite de...

— Vous m'avez raconté tout cela en Afrique, dit le colonel froidement ; vous m'avez appris aussi le singulier mariage *in extremis* du dernier Monrion avec la fille d'un marchand de vaisselle, une petite niaise...

— Silence, colonel, ou bien je me fâche. Respect, amour, admiration à la plus parfaite beauté, à l'esprit le plus exquis, à l'élégance la plus achevée, à la grâce la plus séduisante, à la vertu la plus pure, à tout ce qui est charmant et divin à la fois... à la comtesse Julie de Monrion.

Le colonel fronça les sourcils et reprit cependant d'une voix assez calme :

— C'est donc un miracle que cette femme?

— Et d'abord sa position tient du miracle. Elle est veuve, et si vous vous rappelez bien l'histoire que je vous ai racontée, elle pourrait marcher à un second *hyménée* avec la couronne virginale qu'elle portait au premier. C'est donc une jeune fille ingénue avec un titre, un rang, une liberté qui presque toujours supposent une expérience qu'elle n'a pas. Oh! colonel, si vous la voyiez dans le salon du vieux marquis de Montaleu faire les honneurs de la maison avec cette aisance supérieure, cette autorité bienveillante, ce goût parfait qui ne semblent appartenir qu'à une femme que rien ne doit surprendre; et si vous voyiez en même temps ses étonnements, son embarras, à certaines questions, si vous voyiez cet esprit de jeune fille, ce corps de jeune fille, ce regard de jeune fille, portant

légèrement son nom et son titre, portant mieux encore l'éclatante parure de la plus grande dame, devinant, sans souvent les comprendre, les petits secrets qui s'agitent autour d'elle... Ah! colonel... je ne puis pas bien vous dire cela, mais c'est d'un charme si particulier, si original...

— Elle est donc ici avec le marquis de Montaleu?

— Depuis un mois.

— Et sans doute elle a amené avec elle quelqu'un de son honorable famille?...

— Ce qui la rend une merveille accomplie, colonel, c'est que, pendant que je vous racontais son histoire, il y a de cela près de trois ans, son père et sa mère périssaient dans cette épouvantable catastrophe du chemin de fer de Versailles. Elle est orpheline. C'est alors que M. de Montaleu l'a prise avec lui. Il en raffole, et il a raison. Mais il ne veut pas entendre parler du second hyménée... Voici la seconde fois qu'il l'amène dans ce pays, et c'est, je le pense, pour la soustraire aux séductions qui l'entouraient à Paris; car il en est jaloux comme un avare de son trésor.

— Et ce trésor, mon cher Frédéric de Brias, n'est-il pas pour quelque chose dans votre exil ici?

Le jeune diplomate poussa un gros soupir.

— Vous êtes homme d'honneur, colonel, et je puis vous dire que j'avais espéré pouvoir suivre les bons avis du ministre et arranger ici mes affaires. La comtesse a hérité d'une fortune personnelle de vingt-cinq mille livres de rente; les débris de l'ancienne splendeur de Monrion lui en ont donné à peu près autant, ce qui la constitue déjà un excellent parti; mais elle héritera du vieux Montaleu, j'en suis sûr...

— Vous croyez? dit le colonel en souriant amèrement.

— Ce qui en fait une conquête à être enviée par un prince. Montaleu a plus de trois cent mille livres de rente.

— Mais il a aussi son neveu Hector de Montaleu.

— Lequel, s'il savait que son oncle a fait un testament en faveur de la comtesse, serait capable d'étrangler la pauvre enfant pour annuler l'autre; et, d'un autre côté, s'il était sûr qu'il n'y a aucun testament de fait, serait encore capable d'ouvrir ses droits à la succession du marquis par quelque coup de fusil égaré...

— Impossible, dit le colonel.

— Je vous assure que c'est une sorte d'animal sauvage qui n'a pas assez de cœur pour craindre Dieu, et pas assez d'esprit pour avoir peur du

procureur du roi... C'est une brute enragée... bridée jusqu'à présent par son incertitude.

— Et que fait-il?

— Ce qu'il fait! Ne s'est-il pas imaginé qu'il pourrait obtenir l'héritage en obtenant l'héritière!

— Il est donc amoureux ?

— Ne profanez pas ce mot, colonel... M. Hector de Montaleu n'avait guère élevé ses désirs au-dessus des charmes de quelque belle fille de basse-cour, jusqu'au jour où il est parvenu à égarer la tête de la pauvre jeune femme d'un fermier dont vous pouvez voir la maison dans le fond de la vallée, au pied du château d'Hector de Montaleu.

— Et quelle est cette femme ?

— Ceci est un roman, colonel. Une jeune fille à idées folles, exaltées, qui, après avoir été élève du conservatoire, s'est imaginé qu'elle accepterait aisément la vie d'une riche fermière. Elle a quitté ses succès de salon, ses joyeuses espérances d'artiste, ses rêveries de gloire pour la vie champêtre. Or, colonel, vous savez ce que peut être la vie champêtre dans la Nièvre : une basse-cour pleine de fumier où grouillent tous les animaux immondes d'une bonne exploitation; une habitation parquetée en terre battue, la néces-

sité de porter des sabots pour pouvoir sortir, le soin de la volaille, l'aspect des valets de charrue, le bêlement de moutons crasseux, la conversation de paysans brutaux et envieux, les soirées d'hiver dans la solitude, le salon dans la cheminée de la cuisine, le jambon pendu au manteau, le lard cuisant dans la marmite : tout cela a bien vite désenchanté la belle Léda. C'est alors qu'elle a rencontré ce farouche Hector... ce Nemrod à piston... Si brute qu'il soit, il a encore une sorte de langage, une sorte de tournure, une sorte de manière, qui, dans son abandon, ont permis à Léda (car elle s'appelle Léda) d'en faire un héros à la Mauprat... et notre Parisienne a eu son Hector, juste au moment où elle perdait les vertus d'Andromaque.

— Cela doit vous rassurer du moins sur les entreprises de votre rival.

— Ah ! pardieu ! ce n'est pas lui qui me gêne, et sans l'arrivée de Champmortain...

— Champmortain ! un homme marié ! dit le colonel en observant Brias.

— C'est qu'il est bavard en diable, dit Frédéric embarrassé.

— Et madame de Champmortain est curieuse, et se sert admirablement des longues-vues.

— Colonel, je vous jure sur l'honneur...

— Pardonnez-moi cette plaisanterie... Je ne veux pas savoir les obstacles qui s'opposent à vos poursuites amoureuses... A moins qu'ils ne se trouvent dans ce château là-bas, à droite, sur la colline même où nous sommes.

— Là?... dit Brias en haussant les épaules. Non. C'est le château de Montéclain.

— Du marquis de Montéclain, dit le colonel, celui qui a suivi en amateur, il y a quelque dix ans, la campagne de Constantine?

— Lui-même. Vous le connaissez?

— Il a été blessé près de moi après m'avoir rendu le service de me débarrasser d'un Arabe qui me tenait au bout de son pistolet... Et qu'est-il devenu depuis ce temps?

— Rien... il a fait comme avant : il a entretenu des actrices, donné des fêtes, fait courir des chevaux, introduit le lansquenet, couru les eaux, enlevé deux ambassadrices, tué trois ou quatre hommes en duel, et avec toutes ces excellentes recommandations, il s'est présenté à la députation l'année dernière. M. de Montaleu a été indigné, et dans une séance préparatoire, il a impitoyablement raconté l'histoire des rares mérites de M. Arthur de Montéclain, et l'a fait repousser à tout jamais. Or donc, ils sont ennemis mortels.

— Il a, je crois, d'immenses propriétés dans ce pays?...

— Oui.

— Il y demeure?

— Non.

— Et qu'est-il venu y faire?

— Rien, car il a été de même repoussé aux élections du conseil général, toujours grâce au vieux marquis. Pour le moment, il chasse en forêt avec Hector et son fermier Bricord, un autre Nemrod de la force du jeune et terrible Montaleu.

— Ah ! dit le colonel en attachant un regard curieux sur M. de Brias; et quel est ce Bricord?

— Eh ! pardieu ! le fermier, le mari de cette Léda parisienne.

— En vérité, dit le colonel d'une voix altérée, ce malheureux Bricord est la victime de ce goujat de Montaleu?

— Le connaissez-vous aussi ? dit Brias, interdit de l'accent de colère et de menace avec lequel le colonel avait prononcé ces dernières paroles.

— C'est chez lui que je vais, Brias, et je jure Dieu que je ne laisserai pas ce brave garçon rester plus longtemps la dupe d'une femme indigne et d'un manant !

— Colonel, colonel, colonel, dit Brias en élevant la voix, je vous ai offert l'hospitalité, vous l'avez acceptée; vous avez voulu des renseignements sur le pays, je vous en ai donné, pour que vous en fissiez votre profit; mais tout ce qui a été dit ici doit y mourir... sans cela, colonel...

— Vous vous couperez la gorge avec moi, n'est-ce pas, Brias ?

— Oui.

— C'est étonnant que vous qui êtes diplomate vous ayez un goût si prononcé pour les moyens extrêmes.

— C'est encore ma faute si je suis obligé d'y recourir cette fois. Cela tient à mon trop de confiance. Si j'étais resté fermé, muré, cadenassé comme vous, je ne serais pas obligé de vous demander votre discrétion à la pointe de l'épée.

— Êtes-vous sûr que ce soit un bon moyen de l'obtenir ?...

— J'en doute ; vous êtes brave et adroit. Mais si je vous tue, je suis sûr que vous ne parlerez pas ; si vous me tuez, personne ne pourra m'en vouloir d'une indiscrétion que j'aurai payée de ma vie.

— Eh bien ! Brias... je me tairai... Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites?

— Ma foi, c'est ce butor d'Hector qui me l'a

conté. Mais vous, quel intérêt si pressant prenez-vous donc à ce Bricord, pour vouloir lui dire cette désagréable vérité?...

Le colonel se tut.

— Or çà, mon hôte, dit Brias avec gaieté, savez-vous que vous êtes ici dans le château de mes ancêtres? Savez-vous que du haut de ces murailles d'où je vous ai invité à déjeuner, l'un de mes nobles aïeux n'eût pas manqué de vous interdire le passage, jusqu'à ce que vous eussiez répondu à ses questions, si même on ne vous eût fait payer le droit d'entrer dans cette vallée, dont je viens de vous dévoiler les mystères..., si même encore on ne vous eût dévalisé, tandis que je vous héberge? Ah! c'était le bon temps : cela valait la peine d'être noble et d'avoir un château fort; on pillait, on volait, on ne payait pas ses dettes, et l'on mettait à la torture les gens qui ne voulaient pas parler...

— Vous n'aurez pas besoin d'en arriver là pour apprendre ce que vous désirez savoir... Je viens voir Bricord...

— Vous? Eh! qu'y a-t-il de commun entre vous et ce brave paysan?

— Savez-vous mon histoire, Brias?

— Oui, je sais que vous êtes arrivé à quinze ans en Afrique, vers 1830; que vous y êtes

entré comme trompette dans un régiment de chasseurs ; qu'à dix-huit ans vous étiez maréchal des logis, à dix-neuf ans décoré, à vingt ans sous-lieutenant, à vingt-quatre ans capitaine et officier de la Légion d'honneur, et que maintenant vous êtes commandeur et colonel à trente ans. Je crois et je sais que vous êtes de ceux dont on fait des généraux et des maréchaux.

— Je l'espère, dit froidement le colonel ; mais vous ne savez pas que cette brillante fortune a été trois fois sur le point d'être interrompue : une première fois à Mascara, où j'étais tombé sous deux coups de feu, au milieu d'un groupe d'Arabes qui s'apprêtaient à me couper la tête, lorsqu'un brave soldat les chargea seul, me dégagea et m'emporta à l'ambulance. La seconde fois, c'était à la retraite de Constantine. Nous n'avions plus de chevaux, et j'avais à la jambe une blessure qui m'empêchait de marcher. Ce même soldat me prit sur ses épaules et me porta durant sept heures, ce qui ne l'empêchait pas de se battre, vu que nous étions tout à fait à l'arrière-garde ; seulement je lui déchirais ses cartouches parce qu'il avait eu la mâchoire fracassée par une balle. Ce soldat, Brias, c'était Bricord. La troisième fois, je vous l'ai dit, c'est Montéclain qui me sauva.

— De par tous les diables ! dit Brias, ce Bricord est un galant homme, et la première fois que je rencontre ce rustre de Montaleu, je lui cherche querelle, et je le tue comme un louvard.

— Croyez-vous que ce soit un bon moyen d'arranger vos affaires vis-à-vis du ministre ?

— Au diable le ministre, et surtout mes dettes ! mais dites-moi, sire Thomas Rien... comment se fait-il qu'avec de pareilles dispositions ce Bricord ait quitté le service pour venir...? Hélas ! hélas !

— A mon tour, je vais vous dire un secret que je confie à votre honneur. Ce garçon si brave, si intelligent, qui, je le sais, gère admirablement sa ferme, et qui a plus de bon sens à lui tout seul que vous et moi... ce pauvre garçon n'a jamais pu apprendre ni à lire ni à écrire. Je l'ai prié, je lui ai ordonné, je lui ai montré l'exemple de ses camarades, le mien ; mais impossible d'y parvenir. Il y avait entre cette intelligence et la plus vulgaire instruction une barrière insurmontable. Il a voulu essayer... Il a failli en devenir fou... Alors voyant qu'il n'arriverait jamais à rien, il a quitté le service, et c'est à ma recommandation que Montéclain l'a mis à la tête de l'une de ses fermes.

— Vous n'avez pas vu Montéclain à Paris ?

— Non, on m'a dit à son hôtel qu'il était à Londres.

— C'est possible; car il n'est arrivé que depuis quinze jours. Mais ce qui me semble étourdissant, c'est que votre Bricord, avec sa primitive ignorance, se soit amouraché d'une drôlesse qui ne rêvait que romans et poésies.

— C'est qu'il adore précisément ces dieux inconnus qu'il ne peut aborder ; c'est qu'il est tellement honteux de son ignorance qu'il est capable de ne pas l'avoir avouée à sa femme ; c'est que Montéclain ne le sait pas, et que le brave homme ne me pardonnerait pas de vous l'avoir révélée.

— Il lui a pourtant fallu signer son acte de mariage...

— Pour cela il a pu le faire; je lui ai enseigné à écrire son nom; j'y ai mis deux mois de patience; il l'écrit, mais il serait incapable de le lire.

— C'est singulier, dit Brias d'un ton insoucieux. Et vous venez en passant faire une visite à votre sauveur?

— En me quittant, il m'a fait promettre que, si je me trouvais jamais dans ce pays, j'irais le voir. Je suis venu exprès pour tenir ma promesse.

— Sans autre but ? dit Brias en examinant le colonel.

— Sans autre but, répondit froidement celui-ci.

— Vous attend-on chez Bricord?

— Non...

— Eh bien ! je dîne aujourd'hui chez madame Amab ; Montéclain y sera... Probablement, Champmortain y viendra et peut-être même le sanglier Montaleu. Voulez-vous que je vous présente ?

— A l'improviste?

— Un homme comme vous, colonel! on me remerciera ; vous n'êtes pas seulement le lion du désert, mais encore le lion de l'année, c'est-à-dire l'homme à la mode. Venez, et je vous devrai de pouvoir baiser les belles mains de la belle Léona.

Le colonel accepta. Un homme d'un caractère moins léger que celui de Brias se fût étonné de ce consentement de la part d'un homme aussi retenu que le colonel, surtout s'il eût remarqué le sourire railleur qui lui échappa.

II

LE MARI DE LA LIONNE.

Entrons maintenant dans le château de style renaissance que Brias avait désigné au colonel Thomas Rien comme étant la demeure de madame Léona Amab. Franchissons une grille magnifique, suivons une large allée d'ormes, arrivons à un château couvert des plus capricieuses sculptures, conservées ou restaurées avec un soin qui donnait à ce vieux bâtiment l'apparence d'une œuvre sortie la veille du ciseau du sculpteur, quoiqu'il eût conservé cette brune couleur qui est la touche souveraine que

le temps, ce grand artiste, donne seul aux monuments. Montons les degrés de marbre d'un riche perron, traversons un vaste vestibule à plafond cintré, et entrons dans une splendide salle à manger, ornée de riches dressoirs couverts de superbes argenteries. La table était servie, deux couverts étaient placés en face l'un de l'autre. Victor Amab était seul et se promenait d'un air soucieux, pendant qu'un grand laquais en costume du matin allait et venait en continuant à préparer le service.

Victor Amab n'était déjà plus le jeune homme ambitieux et fier qui avait commencé sa carrière d'une façon si éclatante. Quelques années avaient suffi à jeter sur son front, devenu presque chauve, les traces d'une pensée dévorante. Des rides prématurées disaient que le chagrin avait éprouvé sa jeunesse, et quelque chose de sombre et d'inquiet perçait dans son regard, et montrait que la confiance avait disparu de son âme.

Après s'être ainsi promené pendant quelques minutes, il s'adressa au domestique.

— François, lui dit-il, a-t-on averti madame que le déjeuner était servi ?

— On a sonné le déjeuner, et madame ne veut pas qu'on l'avertisse autrement...

Amab poussa un profond soupir. C'eût été beaucoup pour une si légère attente, mais il y avait dans ce soupir tout un arriéré de griefs et de colères longtemps amassés.

Cependant, il continua sa promenade, et finit par s'arrêter à la porte ouverte sur le parc. Il se trouvait en face du château de M. de Montaleu. Ses yeux semblèrent d'abord l'éviter; mais enfin ramené comme par un attrait invincible vers cette demeure, son regard y demeura fixé. Que de regrets, que de réflexions désolées dans ce regard attaché sur cette maison lointaine!

« Là, disait ce regard mélancolique, habite la grâce, l'innocence, le calme, la bienveillance, le dévouement et toutes ces aimables vertus que j'ai méconnues... Ici au contraire... »

Amab eut peur du retour qu'il faisait sur sa propre maison et se détourna brusquement. Peu d'hommes ont le courage de regarder en face le malheur qu'ils se sont fait. Mais ce malheur devait lui revenir par mille petits traits insupportables. En effet, il vit le domestique qui le considérait en ricanant.

— Les journaux et les lettres doivent être arrivés, fit Amab d'un ton sec, allez me les chercher.

— On les a montés chez madame.

— C'est bien, dit Amab avec humeur, allez.

Le domestique sortit, et Amab laissa échapper un murmure sourd, mais terrible.

Ses mains crispées se fermèrent avec violence.

Il reprit sa promenade, mais elle fut plus agitée, plus active. Quelques minutes se passèrent encore, le domestique reparut, prit l'un des couverts, le posa sur un plateau avec tout ce qu'il fallait pour un autre service.

— Que faites-vous là ? demanda Amab.

— Madame déjeune chez elle, répondit le laquais en emportant le tout.

La patience d'Amab était à bout.

Il sonna avec fureur, mais on ne vint pas; il sonna de nouveau, on ne vint pas encore; enfin, il se pendit à la sonnette. Le domestique arriva de cet air insolent que prend tout laquais qui a une bonne raison à donner à celui qui va le gronder.

— Ne m'entendez-vous pas? lui dit Amab avec colère.

— Je portais le déjeuner de madame... je ne puis pas être en haut et en bas.

— Où est Louis?

— Madame l'a envoyé en commission; voilà une heure qu'il est parti à cheval.

— Où est Pierre?

— Madame l'a donné toute la journée au jardinier pour l'aider à faire les corbeilles des salons.

— Servez-moi.

— Madame vient de me dire d'aller jusqu'à la ferme de Bricord, pour lui marchander le petit poney qu'il a élevé.

— C'est l'affaire du cocher.

— Madame sort en forêt après déjeuner, et le cocher n'a pas le temps.

— Cela devient plaisant! dit Amab en serrant les dents. Sortez.

Il se mit à table, mangea à peine en se servant lui-même; puis, lorsqu'il eut achevé, il quitta la salle à manger et prit le grand escalier d'un air résolu. Arrivé au premier, en face de l'appartement de Léona, il parut vouloir entrer, mais il s'arrêta à l'instant, il hésita, et, soit faiblesse, soit appréhension de la colère qui l'agitait, il monta jusqu'au second et entra dans un vaste atelier, où il se jeta sur un divan. Une fois seul, Amab laissa un libre cours à la fureur qu'il avait contenue à grand'peine. De sourdes exclamations s'échappaient de sa poitrine.

— Oh! misérable! misérable! s'écria-t-il enfin en pressant sa tête avec désespoir. Il faut que cela finisse. Il le faut!

Pour la vingtième fois, Amab se mettait ainsi en face d'une grande résolution; la vie qu'on lui faisait lui était insupportable, et il voulait enfin en changer.

Au moment où il prononçait ce mot: *Il le faut!* la porte de son atelier s'ouvrit, et Léona parut dans la plus élégante parure, toujours belle, toujours jeune et fière, imposante, magnifique. Elle tenait à la main les journaux et les lettres du jour.

— En vérité, Victor, lui dit-elle en entrant de l'air le plus gracieux, vous n'êtes guère aimable; on se mourrait chez soi, que vous ne daigneriez pas descendre ou monter quelques marches pour venir vous informer des nouvelles de ceux qui souffrent.

— Vous me permettrez, Léona, reprit Victor amèrement, de ne pas accepter ce reproche; vous m'avez assez souvent averti que l'entrée de votre appartement m'était interdite, jusqu'au moment où il vous plaisait d'en sortir.

— Comment! monsieur, dit Léona tristement, une discussion pour un reproche qu'autrefois vous eussiez trouvé aimable? Vous avez de l'humeur, je me retire.

— Pas encore, dit Amab vivement; nous avons à parler sérieusement ensemble.

— Au fait, reprit Léona, vous m'y faites penser ; voici quelques lettres qui vous concernent, et auxquelles je vous prie de vouloir bien répondre, car je ne suis pas habituée à de pareilles réclamations.

— Quelles sont ces lettres ? reprit Amab, qui les reçut des mains de Léona, et qui les lut pendant que celle-ci se promenait dans l'atelier, en examinant quelques esquisses commencées par son mari.

Les lettres qu'Amab parcourut rapidement n'étaient pas de nature à calmer son irritation ; c'étaient des demandes d'argent venues de ses fournisseurs de Paris, presque toutes fort sèches, quelques-unes de ce style insolent qui annonce que la patience des marchands a été poussée au delà de son extrême limite. Amab les jeta avec humeur sur une table et s'écria :

— Eh bien ! qu'ils saisissent, qu'ils vendent ; j'aime mieux cela que d'être en butte à ces incessantes persécutions.

— Prenez garde ! lui dit Léona tranquillement, ce sera un esclandre bien fâcheux pour vous, et dont, pour ma part, je n'accepterai jamais la honte.

— Léona, lui dit Amab, il me semble que vous pourriez me l'épargner. Grâce à votre con-

trat de mariage, votre fortune particulière est à l'abri de toute poursuite.

— Ne trouvez-vous pas que j'ai bien fait?

— Je ne blâme pas ce que j'ai accepté, reprit sèchement Amab; mais enfin vous pouviez, dans cette circonstance, venir à mon aide; car, ajouta-t-il avec un tremblement nerveux, et en reprenant les lettres qu'il venait de jeter sur la table, voici un compte du bijoutier, et je ne porte pas de diamants.

— Oui, dit Léona, ce sont ceux que vous m'avez donnés à ma fête : la monture en est d'un goût exquis.

— Cet autre compte, reprit Amab, est celui du carrossier; voilà aussi celui du marchand de chevaux.

— Vous avez désiré avoir une voiture pour votre usage personnel; j'ai fait ces achats pour vous seulement.

— Enfin, dit Amab avec plus d'humeur, voici un mémoire d'orfévrerie, qui doit au moins nous concerner tous les deux?

— C'est possible, dit Léona en prenant le mémoire; voyons...

Elle lut la lettre et la passa à Amab en lui disant :

— Vous n'avez pas lu jusqu'au bout, ce mar

chand ne vous réclame pas le montant tout entier de sa fourniture, vous voyez qu'il dit avoir reçu la moitié de la somme qui lui est due ; la fourniture a été faite au mois de février de l'année dernière, et dès le mois d'avril j'avais payé la partie de ce mémoire qui me concerne.

Amab poussa un soupir furieux... Léona continua :

— Vous vouliez me parler sérieusement, Victor, et bien, moi aussi, je le voulais; mais en vérité, vous m'avez fait tellement redouter toute explication entre nous par vos colères, que j'hésite même à vous donner de bons avis. Croyez-vous que je ne souffre pas cruellement de vous voir marcher ainsi à votre ruine et à la mienne? car si vous me méconnaissez assez pour croire que je vous laisserai dans l'embarras, moi j'estime trop l'honneur du nom dont j'ai fait le mien pour ne pas venir à votre aide. Vous manquez d'ordre et de prévoyance.

— Il me semble cependant, dit Amab, que mes dépenses personnelles entrent pour bien peu dans les sommes folles qui sont dévorées dans cette maison.

— Je ne veux pas m'irriter du ton dont vous me parlez, reprit Léona avec un calme dédaigneux; vous souffrez, et j'ai pitié de ceux qui

souffrent ; vous vous plaignez des sommes folles dévorées dans cette maison ; n'a-t-il pas été convenu entre nous que nos dépenses seraient fixées à un chiffre précis? De ce chiffre, j'en prends une part, et vous l'autre. Vous ai-je jamais demandé rien au delà de ce qui était convenu, Est-ce ma faute si, en dehors de cette dépense fixe, vos caprices vous font semer l'argent avec une imprudence incroyable? Pourquoi ces diamants à ma fête? les ai-je demandés? Pourquoi cette voiture lorsque nous en avions déjà une? Pourquoi ce service d'argenterie auquel vous teniez tant? C'est que vous avez vu votre camarade L*** donner des diamants à sa femme, cette voiture vous l'avez voulue parce que G*** en a deux; c'est en revenant de dîner chez l'un de vos amis que vous m'avez tourmentée jusqu'à ce que j'aie consenti à la folle dépense de ce service d'argenterie.

— Eh! mon Dieu, dit Amab, ne m'avez-vous pas vingt fois parlé des diamants de madame L***? N'êtes-vous pas rentrée malade d'une course en fiacre, parce que je m'étais, par hasard, servi de votre voiture? Enfin, vous avez si amèrement critiqué la mesquinerie de notre service, que j'ai voulu satisfaire à vos désirs, et non pas à mes caprices, comme vous dites. Et la recon-

naissance que vous en avez me paye bien des tourments que me donne mon envie de vous plaire.

— Des reproches ! dit Léona, je m'y attendais. Mais dites-moi, monsieur, n'est-il pas tout simple qu'une femme désire tout ce qui peut élever sa position aux yeux du monde ? J'ai désiré ce que je voyais à d'autres qui, à mes yeux, ont moins de talent et de valeur que vous. Ce qu'ils faisaient pour leurs femmes, j'ai cru que vous pourriez le faire pour la vôtre, et lorsque je vous voyais me solliciter si vivement de l'accepter, n'ai-je pas dû croire que vous n'alliez pas au-dessus de vos ressources ? Me suis-je trompée?... L'amour, oui, monsieur, l'amour qui m'a fait vous sacrifier ma liberté, m'aurait-il abusée ?... N'avez-vous pas tout le talent que je vous croyais?... Dois-je reconnaître que vingt artistes dont vous parlez avec dédain ont plus de succès, de popularité, de valeur que vous?... Tout mon cœur se refuse à se l'avouer ; mais enfin, si les preuves arrivent, je m'y soumettrai... il le faudra bien...

Rien ne peut rendre le supplice d'Amab à ces paroles dites du ton le plus doux et le plus sérieux. L'orgueil blessé dans ses fibres les plus sensibles, la conviction profonde qu'on est le

jouet d'une astuce supérieure sans qu'on puisse la saisir nulle part, torturaient Amab.

— Vous avez raison, dit-il les dents serrées. Je n'ai qu'un médiocre talent... un talent qui ne peut suffire aux dépenses d'une maison comme la vôtre.

— Nous la réduirons quand vous voudrez, dit Léona ; mais, en attendant, il faut répondre aux gens qui ne sont pas payés.

— Je n'ai point d'argent et je ne sais où en trouver.

— Ces quatre tableaux commencés, et qui peuvent être finis en quinze jours si vous y travailliez avec ardeur, sont une ressource.

— Ils sont vendus... et, s'il faut tout vous dire, j'en ai touché le prix d'avance...

— C'est fâcheux, car je crois que M. de Champmortain vous les eût achetés à un prix qui vous eût vite débarrassé de ces criailleries qui vous empêchent de vous livrer à vos travaux.

— M. de Champmortain, dit Amab d'un ton sombre, il me semble que ce n'est pas là un homme auquel vous puissiez me conseiller d'avoir recours.

— Je conçois votre juste susceptibilité, monsieur. En arrivant dans ce pays j'ai été faire une visite à madame de Champmortain, et cette

visite elle ne me l'a pas rendue. Dans quelques jours ils donnent une fête, et tout le monde est invité à dix lieues à la ronde, excepté vous; c'est une insulte que je dois supporter.

— Et qui ne vous empêche pas de recevoir M. de Champmortain.

— Le temps de ma fierté est passé, Victor, je suis votre femme. Je ne veux pas, je ne puis pas vous brouiller avec un homme qui est de ceux qui font et défont les réputations. D'ailleurs, M. de Champmortain est indigné de la conduite de sa famille à votre égard...

— A mon égard! murmura sourdement Amab qui subissait une exclusion qu'il avait le droit de croire ne pas lui être personnelle. Toujours moi!

Léona n'entendit pas ou ne voulut pas entendre ce murmure, et continua :

— Il me semble, en tous cas, que pour avoir été polie envers un homme de bonne compagnie, je vous ai mis à même d'éviter des procédures scandaleuses. M. de Champmortain est amoureux de ces tableaux. Vendez-les-lui.

— Je vous ai déjà dit que le prix m'en a été payé d'avance.

— Avez-vous donc une époque précise pour les livrer à l'acheteur?

— Oui, dès qu'ils seront finis.

— En ce cas, ils peuvent ne pas l'être d'ici à six mois. Vous en referez d'autres.

— Mais je ne puis les jeter à la tête de M. de Champmortain après les lui avoir refusés plusieurs fois.

— M. de Champmortain vient dîner ici aujourd'hui même. Il sera facile de l'amener à vous en parler.

— Comment! M. de Champmortain dîne ici... encore aujourd'hui... Mais c'est bien souvent.

— Il ne viendra pas, repartit froidement Léona. Je vais lui écrire qu'une indisposition grave vous empêche de le recevoir. J'en écrirai autant à MM. de Brias, Montaleu et Montéclain; car je suppose que ce n'est pas M. de Champmortain que vous voulez exclure précisément?

— Mon Dieu! Léona, je ne veux exclure personne; mais moins d'assiduité de la part de M. de Champmortain serait plus convenable.

— Vous êtes jaloux? dit Léona.

Amab ne répondit pas.

— Répondez franchement; êtes-vous jaloux?

— Je ne vous soupçonne pas, assurément;... mais la médisance... peut chercher à présenter

des rapports d'amitié sous un jour défavorable.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Léona, en être réduite là ! Déjà les soupçons et bientôt la ruine. Il suffit, monsieur, je ne recevrai personne, je ne sortirai pas ; ces promenades qui étaient ma seule consolation, j'y renoncerai... on pourrait croire...

— Mais je ne dis pas cela..., fit Amab avec impatience ; je fais une observation, ce n'est pas pour que vous en preniez acte pour vous dire tyrannisée.

— Ai-je dit un mot qui ressemble à une plainte ?

Amab avait gardé toute sa colère ; mais par un singulier hasard ou une admirable adresse, Léona avait mis une barrière à toutes les issues par où elle pouvait s'échapper. Il resta un moment silencieux, et finit par s'écrier :

— Tenez, Léona, je ne suis pas content.

— Croyez-vous que j'aie la joie au cœur ?

— Léona, vous ne m'aimez plus...

— Que ne dites-vous que je ne vous ai jamais aimé ?

— C'est peut-être vrai.

— Courage, monsieur, continuez...

— Mais enfin, je souffre, vous le voyez ; je

suis dans une position fâcheuse, et au lieu de me conseiller, de m'encourager, vous me faites des scènes.

— Monsieur, dit Léona en se levant, quand la raison vous sera revenue, quand vous serez plus calme, je reviendrai.

— Allons! voilà que je suis fou, à présent... Où allez-vous, Léona?...

— Chez moi...

— Pourquoi prenez-vous ces lettres?

— Pour répondre à vos créanciers, pour les calmer, pour obtenir du temps et trouver celui de les payer en engageant quelque propriété.

— Mais je ne le veux pas, dit Amab confus; je payerai... j'écrirai...

Léona haussa les épaules.

— Certainement..., reprit Amab avec hauteur, et le prix de ces tableaux suffit...

— Il vous a été payé.

— Je suivrai le conseil que vous m'avez donné, je les vendrai.

— Où cela?

— A Paris.

— Où ceux qui vous les ont commandés les trouveront peut-être chez celui qui vous les achètera... Ce serait possible dans ce pays... où ils resteraient enfouis dans le château de l'ac-

quéreur... Mais vous ne voulez plus voir l'homme qui seul pourrait vous sauver.

A ce moment, Amab eut un de ces mots funestes qui disent la honteuse transaction que fait le cœur avec la nécessité. Il se tourna vers Léona et lui dit :

— Léona, m'aimez-vous?

— Ah! Victor, Victor, est-ce à vous à en douter?

— Quand on aime, on a peur...

— Ah! dit Léona, vous ne m'aimez plus assez pour être jaloux.

— Moi!... s'écria Amab, oh! Léona, Léona, tu sais si ma vie est à toi... Est-ce qu'il est possible de ne pas t'aimer?... Mais toi, toi...

— Moi, oui, je vous aime... et j'ai grand tort, car vous me soupçonnez...

— Non, non, Léona, je suivrai tes conseils... Je donnerai ces tableaux à M. de Champmortain, car vous m'aimez, n'est-ce pas?... Il vient, eh bien! tant mieux; nous finirons cette affaire aujourd'hui même.

— A la bonne heure, vous voilà raisonnable... et je vais vous tenir compagnie.

— Non... je ne le veux pas. Vous êtes souffrante, allez, faites votre promenade; je travaillerai avec d'autant plus de courage que je

saurai que vous prenez quelque distraction.

— En ce cas, à bientôt.

Léona quitta son mari. Comme elle allait monter en voiture, sa fidèle chambrière, la prétendue sourde-muette qui ne l'avait pas quittée, lui présenta une ombrelle.

— Eh bien, le dîner tient-il?

— Je viens de faire acheter à M. de Champmortain ses grandes entrées.

— Pour excuser les petites. Et monsieur est-il toujours furieux?

Léona eut un sourire de pitié méprisante.

— Non, dit-elle, le pauvre homme n'en peut plus.

Léona avait raison; quelques années lui avaient suffi pour briser cette nature ardente, tenace, vigoureuse. Elle avait abaissé son ambition des hauteurs de la gloire aux petitesses de la spéculation; elle avait fatigué son énergie en lui faisant poursuivre comme but la richesse et le repos qu'il ne devait jamais atteindre, car, grâce au luxe de la maison, le besoin renaissait après les efforts les plus persévérants. Elle avait fait pis, elle avait usé la probité de l'artiste dans cette lutte incessante, elle l'avait poussé au milieu d'un dédale d'affaires douteuses qu'on pardonne quelquefois au talent, mais qui entraînent

à leur suite les tracas, les soucis, et surtout le mécontentement de soi-même; elle avait tout fatigué, tout flétri, dans son esprit et dans son cœur.

Une seule chose avait survécu, chez Amab, à cette dégradation insensible... c'était cet amour du beau qui était tout son génie. Mais ce culte, il avait fallu y renoncer, car Amab n'avait pas eu le courage de chasser les vendeurs du temple; il voyait avec désespoir s'émietter son talent en productions qu'il n'estimait pas, alors même qu'on les lui payait richement. Au lieu d'être un de ces hommes sur lesquels tout un pays a les yeux fixés, dans l'attente d'une de ses œuvres, il était un de ces artistes à la mode, qui sont cotés à haut prix, mais dont on brocante la réputation. Ainsi, le seul sentiment qui lui restât de cette forte nature d'artiste, était pour lui un malheur et presque un remords.

Il resta seul à travailler; mais cette apparente réconciliation n'avait pas redonné au cœur cette énergie qu'il puise dans une nouvelle confiance. Amab n'avait pas dit tout ce qui murmurait en lui de colères, de soupçons, de désespoir. Parmi les douleurs dont il souffrait le plus cruellement, était l'exclusion dont il avait été frappé à son arrivée dans ce pays. Il ne doutait pas que

M. de Montaleu n'en fût l'auteur, mais il n'avait plus assez d'énergie pour lui en demander compte, et il subissait avec une colère impuissante la déconsidération qu'avait jetée sur lui son mariage avec une femme trop célèbre, sans savoir qu'il y a des hommes dont le nom peut couvrir toutes les fautes passées d'une femme quand ils savent la forcer à être digne de ce nom.

III

DEUX MÉNAGES AU CHATEAU.

C'était dans un salon à boiseries vert d'eau, avec des oiseaux fantastiques, un meuble contourné, blanc et or, et des tentures vertes et roses. M. de Rudesgens, enveloppé dans une robe de chambre de calemande, étoffe à raies, dont on ne retrouverait peut-être pas un autre échantillon dans toute la France, était renversé dans une bergère ; armé d'un peigne pliant, il ramenait avec soin sur le sommet de la tête les rares cheveux gris échappés aux ouragans de ses brûlantes passions. Il semblait ne pas entendre la con-

versation plus qu'animée qui avait lieu entre son auguste épouse et son gendre M. de Champmortain. Madame de Rudesgens, une *Quotidienne* à la main, des lunettes sur le nez, et droite sur sa chaise, avait les traits convulsivement hérissés. Champmortain, un homme de quarante ans, d'un grand air et d'une grande tournure, allait et venait avec une impatience mal contenue, tandis que la belle et blonde Sylvie, sa femme, ne quittait pas des yeux un métier à broderie, sur lequel elle peignait à l'aiguille de beaux iris placés près d'elle dans un vase de cristal.

— Cela ne sera pas, monsieur, cela ne sera pas, disait madame de Rudesgens d'une voix sèche et accentuée.

— Et cela sera fort mal fait, madame, lui répondit Champmortain en martelant ses paroles comme venait de le faire sa belle-mère.

— Je n'enverrai point d'invitation à M. et madame Amab; libre à vous de voir des gens de cette espèce chez eux ou chez vous, si cela convient à ma fille; mais ils ne mettront pas les pieds chez moi... Je pense que c'est votre avis, Annibal? ajouta-t-elle en se tournant vers son époux.

— Eh! eh! dit celui-ci, que l'interpellation

arrêta tout court dans son exercice chevelu; hem! ce sont des voisins.

— Le porcher du bourg est aussi notre voisin; est-ce que vous l'invitez? Vous avez de singulières réponses, Annibal.

— Mais, madame, reprit Champmortain, M. Amab est un homme de la meilleure compagnie, que je rencontre dans tous les salons de Paris... il va chez le roi...

— Quel roi? dit madame de Rudesgens avec un accent pareil à celui d'un perroquet en fureur.

— Eh! madame, fit Champmortain, allez-vous encore m'entreprendre à ce sujet?... Je sais que vous n'avez pas plus voulu reconnaître Louis-Philippe que monsieur votre père n'a voulu reconnaître Napoléon.

— Que voulez-vous dire?... s'écria madame de Rudesgens en arrachant ses lunettes pour darder sur son gendre tout le feu de ses regards, que voulez-vous dire? Annibal... c'est une insulte à la mémoire de mon père, mort victime de la tyrannie de Bonaparte. Eh bien! Annibal, vous ne répondez pas.

— Heu! heu! dit M. de Rudesgens en se grattant légèrement le nez, je n'ai pas compris que M. de Champmortain ait rien dit de défavora-

ble aux opinions politiques de feu M. Van Marken.

— Je vous en supplie, reprit Champmortain, laissons les rois et les morts en paix. Pour la dernière fois, je vous demande une invitation pour M. et madame Amab.

— Pour la dernière fois, je vous la refuse.

— En ce cas, madame, dit Champmortain, je vous prie de vouloir bien m'accorder la faveur d'un entretien particulier.

— Tant qu'il vous plaira, monsieur, dit sèchement madame de Rudesgens.

— Voulez-vous permettre, Sylvie?...

Madame de Champmortain s'inclina et quitta le salon sans prononcer une parole, pendant que M. de Rudesgens s'approchait de Champmortain et lui disait d'un air léger et suffisant :

— Vous n'obtiendrez rien, mon cher; elle n'a jamais pu supporter une jolie femme dans son salon.

— Que parlez-vous de jolie femme? dit aigre ment madame de Rudesgens.

— Vous vous trompez, chère Artémise, dit M. de Rudesgens alarmé et en prenant un ton galant, je parlais de vous.

— Je vous suis obligée, dit amèrement madame de Rudesgens. Je vois bien que la madame

Amab vous tient au cœur... Les hommes n'aiment que les créatures de cette espèce...

— Madame, dit vivement Champmortain, ménagez vos expressions...

— Champmortain a raison, dit M. de Rudesgens. Que diable! c'est une fort belle personne...

— Est-ce que vous la connaissez, Annibal? reprit la superbe Artémise l'œil en feu.

— Quand je la rencontre, je la salue et elle me sourit... Voilà tout... quan tà présent, ajouta-t-il tout bas à l'oreille de Champmortain.

Et il sortit en chantonnant un air des *Visitandines*.

Champmortain ne put s'empêcher de hausser les épaules, tandis que madame de Rudesgens murmurait :

— Il me trompe, je suis sûre qu'il me trompe.

— Voyons, bonne maman, dit Champmortain dès qu'il fut seul avec sa belle-mère, causons amicalement.

— Annibal me le payera, dit madame de Rudesgens sans écouter son gendre.

— M. de Rudesgens n'est pour rien dans tout ceci.

— C'est un libertin, monsieur; oui, le mot n'est pas trop fort, repartit la vieille épouse d'un ton lacrymal; et lorsque vous voyez tous les

chagrins qu'il me cause, vous voulez introduire dans ma maison une femme dont la scandaleuse beauté lui a déjà tourné la tête.

— Si vous redoutez madame Amab parce qu'elle est belle, comment se fait-il que vous invitiez madame de Monrion qui est non moins belle?

— Pardon, pardon, mon gendre, madame de Monrion est une femme que sa vertu met à l'abri d'une séduction, tandis que votre madame Amab a une réputation fort douteuse.

— Fort calomniée, et entre nous, si elle voulait une intrigue, elle aurait, je crois, mieux à choisir que de s'adresser à M. de Rudesgens.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? dit vertement madame de Rudesgens.

— Il a bien, je pense, soixante et dix ou douze ans?

— Qu'il porte mieux que certaines gens ne portent leur quarantaine, dit Artémise en appliquant sa réponse à son gendre par un mouvement de tête fort significatif.

Champmortain se mordit les lèvres et reprit assez aigrement :

— Je vous réponds que la vertu de madame Amab restera inabordable aux soixante et douze ans si bien portés par votre époux...

— Il a deux cent mille livres de rente, mon gendre, et cette fortune, qui sera un jour la vôtre, est une recommandation puissante auprès de certaines créatures.

Champmortain pâlit, il fut d'autant plus humilié qu'il ne put méconnaître tout à fait la justesse de l'observation. Cependant il se contint et reprit :

— Vous ne voulez pas, bonne maman, dit-il, me réduire à en arriver à des extrémités. Je vous prie, entendez-moi bien, je vous prie d'inviter M. et madame Amab.

Madame de Rudesgens examina son gendre.

— Pardon, M. de Champmortain, mais cette insistance pourrait me faire croire que vous-même...

— C'est ainsi? dit Champmortain d'un ton sec. En ce cas, je commence : « Un jour que j'avais à dîner chez moi le cardinal de... »

— Monsieur, dit madame de Rudesgens avec épouvante, encore cette abominable histoire?... et vous osez me la dire en face?...

— Et sur mon honneur, je la raconte, je la raconte en plein salon, si vous me refusez encore.

Madame de Rudesgens baissa la tête et poussa trois énormes soupirs.

— Vous n'êtes pas généreux, mon gendre.

— Vous n'êtes pas indulgente, bonne maman.

— Allons, on invitera ces gens-là.

— Et l'on ne dira pas un mot qui puisse donner à Sylvie des idées qu'elle n'a pas et qu'elle ne doit pas avoir.

— Très-bien. Mais je vous en supplie, que ce soit la dernière fois que j'entends parler de cet affreux souvenir.

— Ce sera la dernière si vous voulez.

Un moment après, Champmortain rejoignait sa femme et son beau-père dans le parc.

— Eh bien! s'écria M. de Rudesgens.

— Elle a entendu raison.

— Ainsi, nous triomphons, dit le vieux gentilhomme avec joie.

Un regard froid et sévère de sa fille l'arrêta.

— Je veux dire que vous triomphez, reprit M. de Rudesgens.

Un sourire pincé et dédaigneux de madame de Champmortain l'avertit qu'il faisait encore une maladresse.

— Je veux dire que ma femme cède...

— Je vais immédiatement envoyer une lettre, dit Champmortain.

— J'étais si sûre que vous réussiriez près de

ma mère, que je viens de l'envoyer, dit Sylvie d'une voix brève et pointue.

— Vous êtes toujours charmante, lui répondit son mari de l'air le plus satisfait.

— Il aurait fallu un mot pour excuser une invitation si tardive, dit M. de Rudesgens.

— M. de Champmortain pourra nous excuser, dit Sylvie; car je crois qu'il dîne aujourd'hui chez M. Amab.

— Bah !... fit M. de Rudesgens.

— Oui, dit Champmortain négligemment; j'avais oublié de vous le dire.

— Vous vous trompez, dit froidement Sylvie, vous me l'avez dit.

— Moi...

— Oui, vous, monsieur, car vous êtes incapable de manquer aux égards que vous devez à mon père et à ma mère, en vous absentant sans nous prévenir. C'est moi qui ai oublié de les avertir.

Ceci fut dit d'un ton correct, précis, anguleux, après quoi madame de Champmortain se retira.

— D'où diable sait-elle ça? dit Champmortain ; je suis sûr de ne pas lui en avoir parlé.

— Ah ! dit M. de Rudesgens, les femmes savent tout... La mienne flairait une rivale à mille lieues... Voyez, aujourd'hui même j'ai à peine

prononcé le nom de madame Amab, et ç'a été presque une scène. Il n'y a pas moyen d'avoir une intrigue avec des jalouses comme ça.

Tout en écoutant les doléances de son beau-père, Champmortain avait gagné une petite porte du parc.

— Est-ce que vous sortez? lui dit M. de Rudesgens.

— Oui, je me sens lourd; je veux marcher un peu.

— A cheval, à ce qu'il me paraît? car j'aperçois votre groom avec des chevaux derrière ce buisson.

— Vraiment? eh bien! j'en profiterai, et au lieu d'une promenade à pied, peut-être pousserai-je jusque chez le vicomte Hector de Montaleu que je présente à Léona.

A ce nom M. de Rudesgens leva sur son gendre un regard effaré.

— Ce qui fait, continua Champmortain, que je ne rentrerai probablement pas avant dîner. Je ne reviendrai que fort tard dans la nuit.

M. de Rudesgens n'avait pas quitté son gendre de l'œil.

— Léona, avez-vous dit? Léona! Ah çà! M. de Champmortain, est-ce que vous tromperiez ma fille?

— Moi ! tromper ma femme? fit Champmortain d'un air railleur. C'était à faire aux maris de votre temps ; car, vous me l'avez dit bien des fois, on ne sait plus vivre, on ne trompe plus personne.

— Prenez garde, Champmortain, dit M. de Rudesgens en reprenant son air conquérant ; si c'était vrai, si vous trompiez Sylvie, je la vengerais...

— Vous n'aurez pas cette peine.

— N'importe ! prenez garde, fit M. de Rudesgens avec un air indicible, je vous souffle votre Léona. Hé !

Un cri de chat sauvage sortit de derrière la petite porte du parc. Champmortain monta à cheval en riant aux éclats, et M. de Rudesgens se trouva face à face avec son Artémise. Un moment après, Champmortain arrêtait le galop rapide de son cheval devant la ferme de Lavordan, dans laquelle un domestique inconnu faisait entrer deux chevaux d'un grand prix. Champmortain, qui était connaisseur, allait descendre pour s'informer s'ils appartenaient à Bricord qui faisait le commerce de chevaux, lorsqu'une voiture se montra à l'extrémité de la route et entra dans la forêt. Champmortain reprit aussitôt sa course.

IV

A LA FERME.

Léda venait de rentrer dans la grande salle du rez-de-chaussée de la ferme, salle que Bricord avait fait planchéier et orner de rideaux de calicot d'un rouge éclatant en l'honneur de son épouse. Bricord était assis devant une table sur laquelle étaient deux verres et deux bouteilles, dont une déjà vide; de l'autre côté, se trouvait Aly Muley, le domestique, ou plutôt le soldat du colonel Thomas Rien. Lorsque Léda entra, elle était pâle, agitée, tremblante; elle

jeta la petite mante de drap dont elle était enveloppée, et probablement elle eût traversé la salle sans s'arrêter si son mari ne lui eût crié du ton le plus joyeux :

— Eh ! Léda, grande et bonne nouvelle ! mon colonel, le colonel Thomas vient d'arriver dans le pays ; voilà Aly Muley, un ancien camarade des spahis, qu'il m'a envoyé en avant avec les portemanteaux.

— Ah ! fit Léda d'un air distrait, votre colonel arrive ? tant mieux pour vous.

— Et ce qu'il y a de superbe, vois-tu, Léda, c'est qu'il ne vient pas en passant, il vient exprès pour moi ; c'est soixante et dix lieues, rien que ça, pour le plaisir de me voir... Ah ! tonnerre ! tiens, Aly, rien que pour ce que tu viens de m'apprendre, je donnerais ma main droite, quoiqu'à vrai dire elle ne me serve pas à grand'-chose depuis le coup de sabre qui m'empêche d'écrire.

Pendant qu'il parlait, Aly Muley s'était levé, et s'adressant à la fermière, il lui avait dit en la saluant avec son verre :

— C'est moins pour boire que pour vous présenter le bonjour.

— Merci, monsieur, dit sèchement Léda.

— La bourgeoise s'est levée les pieds les pre-

miers, à ce qu'il paraît, dit Aly en reprenant sa place près de Bricord.

— Elle n'aura pas bien dormi, dit celui-ci à voix basse, et peut-être a-t-elle mal aux nerfs.

Aly regarda Bricord, fit une grimace expressive et but d'un trait le contenu de son verre.

Cependant Léda s'était assise dans un coin ; son regard avait quelque chose d'égaré ; tout son corps tremblait. Son mari, joyeux et fier de l'arrivée de son colonel, ne remarqua point cette agitation et s'approcha d'elle.

— Léda, lui dit-il, j'ai un service à te demander. Le colonel arrive, tu sais qu'il n'y a que ta chambre de bien arrangée dans notre maison. Veux-tu la lui céder pour le peu de temps qu'il va passer ici?

— Ma chambre! dit-elle ; vous me demandez ma chambre?

— Oui.

— Oh! dit-elle en se levant soudainement, celle-là et les autres vous pouvez tout prendre...

Aly observait la figure du mari et de la femme, et murmurait :

— Mal aux nerfs... pauvre Bricord!

— Est-ce que ça te fâche? est-ce que ça te fait de la peine? dit Bricord; le colonel n'est pas difficile ; nous ne couchions pas tous les jours dans

des lits de plume en Afrique; je lui donnerai une chambre.

— Je vous dis que vous pouvez prendre la mienne, repartit Léda.

— En ce cas, dit Aly à Bricord, veux-tu me montrer la chambre de madame pour que j'aille préparer ce qu'il faut.

— J'ai quelque chose à ranger dans cette chambre, dit Léda, dans une heure elle sera à votre disposition.

Aussitôt elle sortit; Aly Muley reprit sa place et se versa un verre de vin. Bricord, mécontent et confus, alla s'asseoir près de lui.

— Elle est malade depuis quelque temps, dit-il, car c'est la meilleure femme, et si instruite, si spirituelle...

— Ça va bien, à ce qu'il paraît, les affaires, dit Aly d'un ton criard, la ferme est bonne.

— Cependant, dit Bricord, si ça la gênait de quitter sa chambre, le colonel ne serait pas mal dans la mienne...

Aly regarda encore Bricord et repartit :

— Et l'élève des chevaux, ça te réussit-il?

— Léda a quelque chose d'extraordinaire, assurément, fit Bricord en se levant. Il faut que je lui parle... Attends un moment.

Il sortit, et Aly Muley entendit bientôt frap-

per à une porte qui ne s'ouvrit pas. Bricord appela Léda qui ne répondit pas. Il supplia sans plus de succès, parut prêt à se fâcher, puis se radoucit, et finit par obtenir une réponse où Léda le priait de la laisser un moment en repos. Muley, qui avait attentivement écouté, commença une série de jurements accompagnés de termes de mépris qui signifiaient en français poli :

— Imbécile! dadais! si j'avais une femme comme ça, je lui romprais les os.

Bricord rentra pendant ce monologue menaçant.

— Qu'as-tu donc? lui dit Bricord.

— Rien. Je rêvais aux belles juives et aux filles moresques de la rue Bab-Azoun.

— Ma femme va revenir tout de suite, dit Bricord avec un énorme soupir.

Les deux amis se replacèrent chacun d'un côté de la table et gardèrent un moment le silence, Bricord le cœur plein, et tout prêt à confier à son ancien camarade tout ce qu'il éprouvait de chagrin secret, si celui-ci lui eût adressé la moindre question à ce sujet; Aly Muley bien décidé à ne pas dire un mot qui pût amener une pareille confidence. Tous deux étaient fort embarrassés, mais ils furent tirés de cette position par l'arrivée d'un nouveau personnage.

Le colosse qui entra en ce moment poussa un énorme éclat de rire, et s'avança vers la table en disant :

— Eh ! tonnerre ! j'étais sûr de te trouver là, Bricord, le verre à la main, puisque je ne t'avais pas rencontré dans les champs, que je viens de battre de tous les côtés, pour t'annoncer une bonne nouvelle. Popinau a éventé hier un sanglier dans le fourré des bois de Louches ; il faut que nous l'ayons demain, si toutefois ton maître veut bien nous permettre de passer dans ses bois ; car j'ai entendu dire à Lalouette, mon piqueur, que Montéclain faisait le difficile, et prétendait garder son gibier. Que diable veut-il en faire, ce Parisien ? il n'est pas capable de mettre une balle à trente pas dans la porte de la cathédrale d'Autun.

— Je n'ai pas entendu dire cela, reprit Bricord ; mais dans tous les cas, j'en parlerai aujourd'hui à M. le marquis. Il a annoncé qu'il passerait par la ferme pour régler quelques comptes que nous avons ensemble.

— Ah ! dit le vicomte Hector de Montaleu, ce doit donc être lui que j'ai vu de loin avec un autre dans la voiture de Brias, qui prenait la rampe de la colline pour venir de ce côté.

— Ce doit être le colonel, dit Aly Muley ; car

je l'ai laissé chez M. de Brias, qui devait l'accompagner jusqu'ici.

— Mon colonel! mon colonel! s'écria Bricord à ce nom, qui lui fit oublier et l'humeur de Léda et la présence de Montalcu. Je cours au-devant de lui, ajouta-t-il en sortant de la chambre, sans égard pour la compagnie d'Aly Muley ni pour la présence du vicomte.

— Quel est ce colonel? dit Hector resté seul avec Muley.

— C'est mon colonel, répondit celui-ci en rangeant les bouteilles et les verres restés sur la table.

— Et son nom? dit Hector en retenant une bouteille qui n'était pas encore vide, et en versant le reste dans son verre, qu'il alla prendre sur un buffet, en homme habitué à agir chez Bricord comme chez lui-même.

Aly Muley se redressa, regarda l'énorme vicomte en face, et répondit emphatiquement :

— Il s'appelle le colonel Thomas Rien.

— Voilà un drôle de nom, dit Hector en posant son verre et en tournant sur ses talons, sans paraître frappé de l'importance du personnage qui venait de lui être annoncé d'une façon si solennelle.

Aussitôt, il quitta la salle basse et monta droit à la chambre où Léda s'était enfermée et

à la porte de laquelle Bricord avait vainement frappé.

La manière dont Hector s'annonça était probablement plus agréable à la dame que celle dont usait son mari, car la porte s'ouvrit à l'instant même et se referma immédiatement. Aly Muley monta les deux premières marches qui conduisaient à cette chambre comme quelqu'un qui a envie d'aller écouter ce qui va se dire, mais il redescendit presque aussitôt en secouant la tête, et en murmurant, selon son habitude :

— La femme a mal aux nerfs ; il y a la chambre de madame et celle de monsieur ; et la chambre de madame, qui ne s'ouvre pas pour monsieur, s'ouvre pour un autre quand le mari n'y est pas. Il y aurait ici de quoi apprendre, mais je n'ai pas d'ordre...

Il tira un briquet et de l'amadou de sa poche, alluma sa pipe qu'il avait bourrée pendant que Montaleu parlait à Bricord, et s'en alla du côté des écuries voir si Mogador et Penny ne manquaient de rien. Si Aly Muley eût été moins discret, il eût pu entendre le dialogue suivant vivement échangé entre le grand Hector et la belle Léda :

— Je vous ai attendu deux heures à la *Charbonnière,* dit celle-ci.

— Que voulez-vous, dit négligemment Hector, j'ai été arrêté par Lalouette... à propos d'un sanglier...

— Pour lequel vous m'avez oubliée.

— Vous voyez bien que non, repartit brutalement Hector, puisque je suis venu.

— Et vous pouvez vous en retourner, répondit Léda; car voici mon mari qui revient.

Hector descendit; il rentra dans la salle basse au moment où Brias y pénétrait du dehors, accompagné du colonel et d'un homme jeune encore, d'une fière beauté, d'une taille élevée et d'une rare distinction : c'était Montéclain.

— Ah! s'écria Brias, voici le roi des forêts, Hector de Montaleu que je vous présente, colonel. M. le colonel Thomas Rien, un de mes bons amis, que je vous présente à son tour, vicomte.

Le colonel salua froidement Hector après l'avoir examiné d'un regard assez dédaigneux. Hector, de son côté, fit à peine une inclination suffisante, et ces deux hommes se dirent chacun à part soi :

« Voilà un rustre à qui je donnerais volontiers une leçon.

« Voilà un traîneur de sabre qui me déplaît souverainement. »

Montéclain était resté sur la porte causant avec Bricord. Montaleu alla à lui pendant que Brias disait à Thomas :

— Que pensez-vous de notre Nemrod?

— Que c'est un goujat.

— Est-ce que Bricord vous parle de notre chasse de demain? dit Hector à Montéclain.

— Il m'en a parlé, et je refuse.

— Comment! lui dit Hector, vous refusez?

— Exactement et absolument, dit Montéclain en entrant dans la salle basse, et en parlant de sa voix la plus douce et la plus insouciante.

— Savez-vous, Montéclain, que vous n'êtes pas aimable?...

— Pourquoi voulez-vous que je le sois avec vous, mon cher Hector?... J'ai voulu être député et membre du conseil général; vous pouviez me donner votre voix et celle de vos amis; vous avez pensé qu'il valait mieux suivre les inspirations de votre oncle qui m'a attaqué avec plus d'esprit et de courage que je ne lui en croyais; vous avez voté pour mon concurrent, et je ne vous en ai pas fait le plus petit reproche. Aujourd'hui, vous me demandez un service, je vous le refuse.

— Toujours la même histoire, dit Hector en ricanant; quelle manie, aussi, avez-vous de vouloir être député!...

— C'est un amusement comme un autre, repartit Montéclain ; j'y tenais presque autant que vous à un cerf dix cors ; vous n'avez pas voulu me faire ce plaisir : je ne veux pas vous faire celui que vous me demandez ; je suppose qu'il n'y a rien de plus juste.

— Très-bien, très-bien, reprit brusquement Hector ; nous parlerons de cela plus tard. Quant à présent, je vous souhaite bien le bonjour, messieurs, car il me semble qu'il est temps d'aller faire un bout de toilette pour me rendre chez la dame à qui vous devez me présenter, Brias.

— Vous nous trouverez chez elle, répondit celui-ci. Déployez toutes les ressources de votre coquetterie, mon cher Troyen ; vous allez avoir affaire à une femme qui se connaît en élégance et en beauté. Voilà une conquête digne de vous.

— Au diable, dit Montaleu en haussant les épaules ; si ce n'était pour ce que vous savez bien, je vous jure que je n'irais pas chez cette lionne, comme vous l'appelez.

Au moment où Montaleu achevait cete phrase, Aly Muley entrait dans la salle basse.

A ce mot de lionne, il s'arrêta tout court et s'écria avec un accent gascon encore plus prononcé qu'à l'ordinaire :

— Ventredieu ! est-ce qu'il y a une lionne dans le pays ?

— Sans doute, lui dit Montéclain en riant.

— En ce cas, prête-moi ton fusil, Bricord, et si je ne vous en ai pas débarrassé le pays dans trois jours, je veux perdre mon nom d'Aly Muley que j'ai gagné en deux fois sur les infidèles au risque de ma peau de chrétien. Voilà une chasse où l'on peut s'amuser, au lieu que vos cerfs et vos sangliers, on doit tuer cela par-dessous la jambe.

— Est-ce que vous avez tué jamais de lionne? dit Montaleu.

— Non, dit Aly Muley; mais j'ai tué quatre lions aussi grands et aussi gros que vous; et c'est pour cela que je voudrais tuer une lionne.

— Est-ce vrai ? dit Montaleu en regardant à la fois le colonel et Montéclain.

— Comment, si c'est vrai ! dit Aly Muley, j'ai un outil dont un prince m'a fait présent, avec lequel je me flatte de pouvoir loger une balle dans l'œil droit ou dans l'œil gauche de tout animal vivant, que ce soit un quadrupède ou un homme.

— En voilà assez, dit le colonel; va me préparer ce qu'il me faut pour m'habiller.

— Reste à savoir, dit Aly Muley, si la chambre est prête.

— Vous pouvez y monter quand vous voudrez, dit Léda qui parut aussitôt.

— Eh ! dit Bricord, c'est ma femme, mon colonel ; voilà ma femme... Si elle n'est pas venue au-devant de vous, c'est qu'elle était restée ici pour tout préparer pour votre réception. Eh bien ! pourquoi que vous la saluez comme ça ? Embrassez-la, je vous en prie, embrassez-la...

Malgré la recommandation de Bricord, Thomas se contenta de saluer Léda avec une froide politesse, tandis qu'Hector de Montaleu, qui était resté sur la porte, considérait d'un œil également irrité Bricord et le colonel.

La recommandation du mari lui avait déplu ; mais le refus du nouveau venu lui déplut sans doute bien davantage, car il s'éloigna tout aussitôt en murmurant le mot :

— Insolent !

Le colonel avait suivi son domestique dans la chambre qu'on lui avait préparée, et Bricord avait emmené sa femme pour lui faire lire quelques papiers que lui avait remis Montéclain, de façon que celui-ci se trouva seul avec Brias.

— Comment se fait-il, dit-il alors à ce dernier, que vous, un garçon d'esprit, vous viviez familièrement avec cette bête brute de Montaleu ?

— Que voulez-vous, mon cher Montéclain, je ne suis pas comme vous en position de m'en faire un ennemi.

— Est-ce que vous lui devez de l'argent? dit Montéclain.

— Pas encore, repartit Brias ; et je vous avoue que ce serait le dernier des hommes à qui je voudrais en devoir, si j'étais en mesure d'en trouver ailleurs que chez lui.

— De combien avez-vous besoin pour arranger vos affaires? lui dit Montéclain.

Brias parut réfléchir, et répondit bientôt après d'un ton léger :

— Je vous remercie, Montéclain, si ce que je tente réussit, je veux que le diable m'emporte si je ne me trouverai pas quitte envers Montaleu, après lui avoir rendu son argent ; et s'il n'est pas content de la manière dont je le lui rendrai, je tâcherai de me rappeler que le crâne d'un Montaleu n'est pas plus difficile à viser que le bras gauche d'un Anglais.

— Vous tramez quelque perfidie contre lui, n'est-ce pas?

— Non, vraiment. Je vous déclare, pour parler dans son style, que je ne courrai la bête qu'après qu'il l'aura laissée échapper.

— Ah çà, dit Montéclain après avoir re-

gardé Brias d'un air railleur, c'est donc une enchanteresse bien puissante que cette Julie de Monrion?

— A quel propos, dit Brias avec humeur, me parlez-vous d'elle?

— C'est que voici votre plan à ce sujet, répondit Montéclain ; vous emprunterez une centaine de mille francs à Montaleu ; avec cela vous arrangerez vos affaires, vous apaiserez le ministre, et comme, à part votre manie de faire des dettes, vous êtes l'un des hommes les plus distingués de la diplomatie, vous obtiendrez le poste qui vous est promis. Une fois votre commission en poche, vous mettrez tout cela aux pieds de M. de Montaleu, pour qu'il l'accepte et l'offre à son tour à madame de Monrion, dont la vanité bourgeoise sera ravie d'être la femme d'un ministre, et, bientôt, d'un ambassadeur. De cette façon, vous aurez payé à la fois la belle et l'héritage avec l'argent de l'amoureux et de l'héritier. C'est d'une fort jolie diplomatie.

— Que le diable vous emporte, dit Brias, avec vos suppositions! J'espère que vous ne soufflerez pas un mot de tout cela devant Montaleu.

— Je ne dis guère le secret des autres qu'à eux-mêmes; ce n'est pas ce que vous faites toujours, vous.

— A quel propos me dites-vous cela?

— A propos de Bricord, dit Montéclain en baissant la voix. Le colonel, en venant ici, m'a interrogé sur le compte de ce brave garçon, et, malgré toute la circonspection qu'il y a mise, j'ai compris que vous aviez dû lui révéler certains secrets...

— Ah bah! dit Brias, des gens de cette espèce...

— Des gens de cette espèce, dit Montéclain sèchement, tuent l'homme qui les déshonore.

— Je ne vois pas le grand malheur qu'il y aurait à ce que notre Hector fût assommé par ce nouveau Ménélas.

— Si vous trouvez bon que tous les Ménélas du pays fassent bien d'assommer les Pâris de leurs Hélènes, je n'ai plus rien à dire.

Brias se mordit les lèvres.

— Écoutez-moi, Brias, reprit Montéclain, nous marchons en ce moment sur un terrain brûlant; il va se passer quelque chose de terrible et de funeste dans ce pays.

— Qu'est-ce donc? dit Brias.

— Je n'en sais rien, repartit Montéclain, mais j'en suis sûr.

— Pourquoi cela?

— Parce que le diable est ici.

Brias se mit à rire et reprit d'un ton léger :

— Et à qui donnez-vous donc ce nom terrible?

Avant que Montéclain eût répondu, le colonel Thomas rentra en disant :

— Me voilà prêt, monsieur, et quand vous voudrez, nous partirons pour aller chez la belle madame Amab.

Cette apparition, qui semblait avoir remplacé la réponse que Montéclain n'avait pas eu le temps de faire, frappa vivement Brias, qui ne put s'empêcher de considérer plus attentivement le colonel, et soit que le visage de Thomas Rien eût une expression que n'avait jamais remarquée le jeune diplomate, soit que l'imagination de celui-ci prêtât à cette figure un aspect qu'elle n'avait pas, toujours est-il qu'il crut y découvrir quelque chose de fatal et de satanique qui le fit tressaillir.

— En ce cas, dit Montéclain, partons, et quoiqu'il soit de bonne heure, il est probable que nous n'arriverons pas les premiers.

V

L'INVITATION.

Lorsqu'ils arrivèrent chez Amab, on leur dit que Léona était encore à sa toilette, mais on les avertit en même temps qu'ils trouveraient encore Victor à son atelier.

— Venez admirer cela, colonel, dit Montéclain, c'est un homme d'un grand mérite que cet Amab. En vérité, cela me fait une peine horrible de voir un homme de cette portée gaspiller, pour quelques écus dont il ne profite pas, le talent le plus grave, le plus sérieux de notre

7.

époque. Encore un de ces hommes qui resteront toujours à l'état d'espérance, et qui ne feront jamais rien de complet, parce qu'ils n'ont pas compris que la gloire est la véritable fortune de l'artiste, comme elle est aussi celle du soldat... N'est-ce pas, colonel ?

Brias remarqua que Thomas ne répondit point, et qu'un léger mouvement de colère vint agiter ses traits, dont la dure gravité était presque toujours immobile.

— Oh ! oh ! dit en lui-même Brias, est-ce que celui-ci courrait aussi après quelque dot ou après quelque héritage? Serait-ce encore un rival? J'y veillerai.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'atelier d'Amab, ils le trouvèrent avec Champmortain, qui, après les salutations d'usage et la présentation du colonel, leur apprit, d'un air joyeux, qu'il venait enfin d'obtenir de M. Amab les quatre tableaux qui se trouvaient dans son atelier.

La plaisanterie de Léona était *consommée*.

Amab n'avait pas l'air aussi heureux de son marché que l'était M. de Champmortain. Après ce qui s'était passé entre Amab et sa femme, Victor s'était beaucoup préoccupé de la manière dont il pourrait amener la conversation sur ses tableaux, et il n'avait pas été peu surpris

de voir M. de Champmortain monter en arrivant à son atelier, s'extasier sur ses toiles, et lui offrir encore de les acheter, quoiqu'elles lui eussent été déjà refusées plusieurs fois. M. de Champmortain eût été averti de la scène qui avait eu lieu entre Victor et Léona, qu'il n'eût pas abordé plus directement un sujet dont il n'était plus question depuis quelque temps.

Amab reçut donc froidement les félicitations qu'on faisait à Champmortain, et qui étaient cependant un éloge pour l'artiste, puisqu'on estimait si heureux l'homme qui avait pu acquérir quelques-unes de ses œuvres. Un moment après, on vint avertir que madame Amab attendait ses convives dans le salon avec M. Hector de Montaleu qui venait d'arriver, et qui avait été obligé de se présenter lui-même.

— Par ma foi! dit Brias, j'en suis ravi; s'il m'eût fallu présenter à la fois Montaleu et le colonel, j'aurais été fort embarrassé pour ne pas faire une impertinence à l'un ou à l'autre. Si j'avais présenté le colonel du même pied que Montaleu, mon ami Thomas aurait eu le droit de se fâcher, et si j'avais dit de chacun d'eux ce que j'en pense, il est probable qu'Hector n'eût pas été content de la très-minime part qu'il eût eue dans mes éloges.

On descendit, et la présentation du colonel fut faite par Brias.

— Le nom de monsieur suffit, dit Léona, pour le bien faire accueillir par toute personne qui n'est pas étrangère aux jeunes gloires de notre époque, et je remercie M. de Brias d'avoir bien voulu présenter le colonel chez moi avant de le présenter ailleurs. J'espère qu'il n'oubliera pas que nous aurons un titre à ses visites, ne fût-ce que par droit d'ancienneté.

— Madame, lui dit Thomas d'un air gracieux, le droit d'ancienneté n'en est un que pour ceux qui n'en ont point d'autres, et je désire que vous donniez un motif plus réel à la permission que je vous demande de me représenter souvent chez vous.

Il y eut après ces paroles un singulier échange de regards entre Léona et le colonel. Brias le remarqua et se tourna vers Montéclain, qui l'interrompit en lui disant tout bas :

— Brias, regardez bien ce nuage qui naît à l'horizon, il me semble que j'y vois des combats, du sang, du meurtre, de l'incendie, tous les désastres à la fois.

— Où donc? fit Brias.

— Oh! il est trop tard, dit Montéclain, le vent vient de tout faire disparaître; il faut avoir

l'œil alerte pour découvrir ces pronostics que le ciel jette à nos regards.

On entreprit une promenade avant le dîner. Léona y fut d'une réserve affectée pour le colonel, d'une familiarité charmante avec Brias, d'une coquetterie raffinée pour Hector de Montaleu, et d'une politesse sérieuse et presque respectueuse pour Champmortain. Quant à Montéclain, il n'obtint qu'une attention distraite et presque impolie. Ou Léona avait le plus profond dédain pour Montéclain, ou elle en avait peur. Brias, qui savait que Montéclain ne permettait à personne de le traiter avec ce laisser aller, lui dit pendant que Léona s'appuyait sur le bras d'Hector :

— N'est-ce pas que cette femme est ravissante ?

— Qui ça ? dit Montéclain.

— Eh ! pardieu ! madame Amab.

— Ma foi, cela ne m'occupe guère, répondit Montéclain.

— Que venez-vous donc faire dans cette maison ?

— Tout ce que je puis vous affirmer, dit Montéclain avec son insouciance accoutumée, c'est que je n'y viens pas pour acheter des tableaux.

— Voulez-vous que je répète le mot à Léona ? fit Brias d'un air fin.

— C'est un soin dont je vous dispenserai ; car je vais le lui dire moi-même pour que vous ne le lui répétiez pas.

— Un moment, un moment, dit Brias.

— Et j'ajouterai, repartit Montéclain, que vous avez trouvé le mot méchant.

— Au diable soit votre manie de casser les vitres à propos de tout!

— Je ne casse rien, seulement je veux aller au-devant du danger dont vous me menacez.

— Me croyez-vous capable de répéter un mot comme celui-là ?

— Vous... non : vous êtes incapable de le dire, mais elle est capable de vous l'arracher.

— Vous avez donc grand'peur de Léona ?

— Oui... pour vous.

— Ce n'est pas là que tendent mes vœux.

— Mais c'est la main qui dirige vos plans de campagne.

— Vous me prenez pour un Champmortain, mon cher, dit Brias avec fatuité.

— Non pas, non pas, mon très-cher, Champmortain achète des tableaux, c'est un droit que vous n'avez pas.

— Ah! pardieu ! s'écria Brias, pour qui l'en-

tretien devenait embarrassant, regardez donc Hector tenant en l'air l'ombrelle de madame Amab, il a l'air de l'éléphant du roi de Siam portant au bout de sa trompe le parasol de sa favorite.

— Regardez plutôt Champmortain causant avec le colonel et essayant d'avoir le secret du mystérieux regard échangé entre lui et Léona.

— Est-ce que vous croyez que le colonel et Léona se connussent avant de se rencontrer aujourd'hui?

— Est-ce que vous savez quelque chose de la vie du colonel? et saurez-vous jamais rien des projets de Léona? Tenez, voici M. Amab qui s'approche et qui fait semblant d'admirer ses pivoines, parce qu'il ne voit personne à qui parler. Je vais aller à son aide, c'est le seul de nous tous qui m'intéresse.

— C'est juste, Montéclain; nous savons que vous êtes toujours du parti des victimes.

— Comptez sur moi, lui dit Montéclain d'un air moqueur.

— Ah çà! dit Brias en le retenant, savez-vous quelque chose? Vous finirez par me faire peur.

— Une question, et si vous m'y répondez franchement, je vous en dirai peut-être plus.

— Voyons.

— Madame Amab connaît-elle vos intentions au sujet de madame de Monrion?

— Non, pour cela, non. Je me suis bien gardé de lui en parler.

— Je ne vous demande pas si vous le lui avez dit, je vous demande si elle le sait.

— A moins qu'elle ne l'ait deviné...

— Ou bien à moins qu'elle ne l'ait appris de l'un de vos fournisseurs, dont vous avez suspendu les poursuites en leur annonçant que vous étiez sur la piste d'un magnifique mariage.

— D'où diable savez-vous cela?

— De l'un d'eux, qui, me sachant dans ce pays, m'a écrit pour savoir s'il devait encore allonger la corde au bout de laquelle vous chassez, comme un chien novice portant le collier de force.

— Et vous croyez qu'un de ces drôles peut avoir écrit aussi à Léona?

— C'est à vous que je le demande.

— Ma foi, dit Brias, il en sera ce qu'il en sera. Quel danger peut-il y avoir à ce que madame Amab sache mes projets?

— C'est que, malgré vos folies, vous n'êtes pas une vengeance.

— Qu'entendez-vous par là?

— Dans quel intérêt pensez-vous donc que Léona vous ait poussé à exciter les projets de mariage de Montaleu?... D'où vient qu'elle vous a insinué de lui dicter la lettre qui a été remise ce matin au vieux marquis? Vous n'en savez rien. Eh bien! voici pourquoi. Ou Montaleu sera accueilli, ou Montaleu sera refusé.

— Le dilemme est irréprochable.

— S'il est accueilli, croyez-vous qu'il puisse y avoir au monde une plus déplorable destinée pour une femme, que d'appartenir à cette bête fauve que la lionne caresse en ce moment?

— Vous avez raison; mais il ne réussira pas, je le sais...

— Et je suis de votre avis. Mais, en ce cas, avez-vous calculé à quel excès peut se livrer la bête fauve, aiguillonnée par une main aussi habile que celle de Léona?

— Sur mon âme, vous me faites peur... Mais, après tout, que peut-elle faire? Dire mes projets à Hector... Ce sera un duel...

— Mon cher Brias, vous êtes perdu... Comment se fait-il que vous, qui passez pour un diplomate habile, vous ne voyiez jamais que les coups droits poussés en pleine poitrine... Mais les coups de côté...

— Plaît-il?...

— Le côté vulnérable.

— Quel côté vulnérable?

— Le côté Champmortain...

— Je veux être pendu si je vous comprends.

— Le côté Sylvie...

— Sur mon honneur, Montéclain, c'est une infâme supposition ; Sylvie est irréprochable... Mais en vérité, vous me faites trembler. Expliquez-vous...

— Impossible, voici Léona qui arrive avec tout son monde. Allons, Brias, du sang-froid, on va nous attaquer.

— Vous avez tort, disait Léona à Hector, de vous inquiéter de ce que disent ces messieurs; cela ne doit pas être fort intéressant, je suppose. Probablement ils réglaient le destin de l'Europe.

— Vous oubliez que notre illustre diplomate, dit Montéclain, m'avait pour interlocuteur... Je ne suis pas de taille à embrasser de si vastes intérêts. Nous parlions de nos voisins.

— Et vous en disiez...

— Je ne sais, dit Montéclain, demandez à Brias. Était-ce du mal ou du bien?... cela dépend...

— Pouvons-nous en être juges? fit Thomas Rien.

— Ce serait prendre trop de peine, dit Léona avec une légère impatience, car elle avait vu venir du bout de l'allée un domestique qui paraissait apporter une missive sur un plateau d'argent.

Un regard de Champmortain adressé à Léona sembla lui dire :

— Voilà ce que vous attendiez.

Léona le remercia par le plus aimable sourire.

— Brias, dit Montéclain à voix basse, soyez tout yeux et tout oreilles.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien... mais il se prépare un coup de théâtre.

Le domestique arriva. Il y avait une lettre dans le plateau. Léona tendit la main pour la prendre; mais aussitôt elle l'y remit en disant :

— C'est pour monsieur.

Amab reçut la lettre et l'ouvrit. A peine y eut-il jeté les yeux qu'il pâlit et la froissa convulsivement dans ses mains crispées.

Léona, qui vit ce mouvement, ne fut pas assez maîtresse d'elle-même pour ne pas s'arrêter.

— Qu'est-ce donc? dit-elle froidement, une mauvaise nouvelle?

— Non, madame, dit Amab d'une voix stri-

dente et en s'approchant de Léona, une insulte !...

— Pour vous? dit tout bas Léona.

— Jugez-en, dit Amab.

Et il lui passa la lettre. Léona la lut.

Elle était imprimée dans la formule ordinaire des lettres d'invitation, et portait ces mots :

« M. le comte et madame la comtesse de Champmortain prient *Monsieur* Amab de leur faire l'honneur, etc... »

Malgré toute son énergie, Léona pâlit et resta un moment silencieuse.

— Eh bien ! dit Amab.

— Pardon, messieurs, dit Léona avec le plus gracieux sourire, voilà l'heure du dîner ; je pense que nous ferons bien de rentrer.

— Quoi ! dit Amab en s'approchant de sa femme, vous ne dites rien?

— Pas un mot, je vous en supplie, dit Léona, et je vous jure que la réparation dépassera l'injure de beaucoup.

— Et vous permettrez que M. de Champmortain s'assoie à votre table?

— Cela me regarde, je suppose... c'est pour moi qu'est l'insulte... laissez-moi agir à ma guise.

Elle se détourna d'Amab, et revint du côté des autres convives qui parlaient de la beauté

du ciel en regardant tous du coin de l'œil l'aparté de Léona et de son mari. Champmortain était sur les épines ; il implora Léona du regard, mais elle ne daigna pas faire attention à lui, et, tout en adressant quelques paroles à Montaleu, au colonel et à Montéclain, elle prit le bras de Brias et l'emmena doucement du côté de la maison.

Nous rapporterons les termes textuels de leur conversation : ils ont une importance extrême.

— Brias, j'ai besoin de causer avec vous, lui avait dit Léona.

— Quand vous voudrez, je vous écoute.

— Non, demain.

— Soit... ici ?

— Non, dans la forêt.

— Dans la forêt ! et de quel côté?

— Du côté du bois de Louches.

— Très-volontiers.

— Ou plutôt, reprit Léona, dans la grotte des Faisans.

— Encore mieux.

— Décidément je préfère le fourré qui borde le parc de M. de Rudesgens.

— Si c'est pour un entretien secret, dit Brias avec empressement, il est bien fréquenté.

— Ah !... fit Léona. Ailleurs donc, si vous

voulez ; au bois de Louches. Quelle est votre heure, Brias?

— La vôtre?

Léona réfléchit.

— Dix heures du matin.

— Cela me va.

— Non, reprit-elle, je ne pourrais sortir avant le déjeuner sans mille explications...

— Plus tard, si vous voulez.

— A midi.

— Très-bien.

— Ou à deux heures.

— Comme vous voudrez.

— Je ne pense à rien, dit Léona. J'ai affaire toute la matinée avec le notaire de M. Amab... Cinq heures, si cela vous est indifférent, ajouta-t-elle en l'observant.

— A merveille.

— Ou bien, si vous dînez quelque part, entre trois et quatre.

— Vous m'avez proposé cinq heures... et je préférerais..., repartit Brias.

— A merveille, dit Léona avec empressement, je préfère aussi cette heure.

— Et je ne puis rien savoir du motif de cette entrevue ?

— Il est plus important que vous ne croyez.

Brias insista, Léona se défendit en riant, et il n'en fut plus question.

Le dîner fut charmant, plein de gaicté, d'entrain, de paradoxes amusants. Champmortain, qui était profondément inquiet, eut les distractions les plus saugrenues, dont Montéclain ne laissa pas échapper une seule. Quant à Brias, il n'avait jamais été si brillant; le colonel eut sa part du succès, et telle fut l'adresse de Léona qu'elle fit à Montaleu des bons mots de ses balourdises.

Amab seul n'eut pas ce grand art de cacher sous le bouillonnement d'une conversation frivole le ressentiment de l'injure qui le brûlait intérieurement. Il fut triste, maussade, et bientôt exclu des mille plaisanteries qui couraient autour de sa table, bruyantes, légères, folles, et comme si chacun n'eût pas eu une inquiétude dans le cœur.

Durant la soirée qui suivit le dîner, Champmortain essaya vainement de se rapprocher de Léona, il ne put pas lui arracher un regard.

Seulement il fut averti, au moment où chacun se retirait, qu'il n'obtiendrait aucun entretien particulier. En effet, Léona dit à Montéclain :

— Comment retournez-vous chez vous?

— J'ai ma voiture.

— En ce cas, M. de Brias se chargera de ramener M. de Champmortain, et vous reconduirez le colonel.

— J'ai mes chevaux, dit Champmortain.

— Et moi aussi, dit le colonel.

— Très-bien, vous pourrez chevaucher ensemble, dit Léona.

Il fallut partir après ce congé irrévocable. Le colonel et Champmortain, à cheval, prirent la route de la ferme de Lavordan. Montaleu tourna d'un autre côté, et Montéclain devança Brias sur la route; mais, arrivé à quelque distance, Montéclain fit arrêter sa voiture et se laissa rattraper par Brias.

— Que vous est-il arrivé? s'écria celui-ci.

— Rien. Donnez-moi seulement une place près de vous?

— Très-volontiers.

— Brias, que vous a dit Léona?

— Ceci dépasse toutes les limites de l'indiscrétion.

— Brias, on veut vous faire faire quelque énorme sottise.

— Ah çà! Montéclain, plaisantez-vous ou parlez-vous sérieusement? Je n'ai aucune envie d'accepter de personne le rôle de marionnette que vous prétendez qu'on veut me faire

jouer, ou que vous voulez me faire jouer vous-même.

— La terre tremble, dit Montéclain d'un ton singulier, le ciel se couvre de nuages, le vent mugit dans la vallée. Gare à ceux qui se promènent dans les bois par un temps pareil!

— Ah çà! Montéclain, êtes-vous revenu illuminé de votre dernier voyage en Allemagne? ou avez-vous des prétentions au rôle de Mac Allan depuis votre pèlerinage en Écosse? Expliquez-vous plus clairement.

— Je ne le puis, si vous ne me répondez franchement... Que vous a dit Léona?

— Eh bien! puisqu'il faut tout vous dire, elle m'a demandé un rendez-vous pour demain.

— Voilà tout?

— Voilà tout.

— En ce cas, je m'y perds. Vous irez?

— Certainement.

— Voulez-vous que j'y assiste?

— Ah! voici encore qui devient d'une indiscrétion...

— Savez-vous quelle est cette lettre qui a fait pâlir Amab et qui a valu à Champmortain d'être renvoyé avec nous?

— Non.

— Vous n'en avez pas d'idée?

— Non. Mais vous qui voyez tant de choses dans les nuages, ne l'avez-vous pas deviné?

— Parfaitement.

— Ah ! diable !... Qu'est-ce que c'était ?

— Ceci restera mon secret tant que vous garderez le vôtre.

— Mais je n'en ai pas, je vous l'affirme.

— Eh bien ! Brias, cette lettre renfermait votre arrêt de mort...

Brias tressaillit.

— Vous êtes fou, ou vous voulez que je le devienne.

— Voulez-vous me laisser assister à ce rendez-vous ?

— J'irai bien armé...

Montéclain se mit à rire.

— Est-ce que vous croyez qu'on veut vous assassiner ?

— Mais, que diable ! si c'est mon arrêt de mort... C'est probablement pour demain l'exécution.

— Pas encore ; mais, je vous en prie, que ce soit convenu, je serai là, caché tout près de vous.

— Savez-vous, dit Brias, qui voulait être gai et qui ne le pouvait pas, que cela peut devenir fort gênant ?

— Peste ! quel triomphateur ! dit Montéclain.

— Avec Léona? fit Brias du ton le plus fat.

— Mon cher, dit Montéclain d'un ton sentencieux, voilà deux ans que Champmortain est en campagne, et je ne parierais pas pour sa victoire.

— Je ne le croyais pas si niais.

— C'est que vous ne connaissez pas Léona.

Ils se séparèrent, et chacun rentra chez soi.

VI

AMOUR.

Dans cette même journée, M. de Rudesgens, sa femme et sa fille, avaient été faire une visite à M. de Montaleu ; ils y étaient restés à dîner. Au milieu de la soirée, Sylvie avait déclaré qu'elle était fort souffrante. Sa mère lui avait proposé de se retirer sur-le-champ, mais elle avait assuré que le mouvement de la voiture la rendrait plus malade, et il avait été décidé qu'elle coucherait au château de Montaleu.

La comtesse de Monrion avait donc conduit madame de Champmortain dans une chambre

contiguë à la sienne ; puis, après s'être assurée que rien ne lui manquait, elle était rentrée chez elle, laissant M. de Rudesgens fort occupé à faire un mort contre son épouse et M. de Montaleu.

Lorsque Julie fut seule, la bonne grâce, l'empressement, l'expression bienveillante et heureuse qui animaient ordinairement son visage en présence des étrangers, disparurent tout à coup, pour faire place à une expression de mélancolie et de découragement. Enveloppée d'un long peignoir blanc, elle erra quelque temps dans la chambre quasi royale qu'elle occupait, prenant et quittant chacun des objets qu'elle rencontrait sous sa main, cherchant quelque chose sur quoi fixer son attention sans pouvoir y réussir. Deux ou trois fois elle posa son pied blanc et nu sur la première marche de l'estrade sur laquelle s'élevait le vaste lit à dais de cette chambre, mais à chaque fois elle redescendit tristement. Elle était trop sûre de n'y pas rencontrer le sommeil.

Elle alla s'asseoir alors dans un de ces vastes fauteuils gothiques où les peintres aiment à poser de gracieuses et blanches jeunes filles sur le fond sombre de quelque riche tapisserie. Heureux s'ils avaient vu Julie ainsi placée, sa blonde tête

jetée en arrière, ses deux mains réunies sur ses genoux et fixant au ciel de beaux yeux bleus d'où s'échappaient des larmes silencieuses. Quelles pensées l'agitaient? quel malheur planait sur elle pour qu'elle pleurât ainsi? Peut-être n'eût-elle pas osé l'avouer, car elle parut avoir honte de l'émotion à laquelle elle se livrait. En effet, elle se leva brusquement, ouvrit sa fenêtre et s'y accouda pour y respirer à la fois le parfum et le calme de la nuit.

En face d'elle était le château dont elle portait le nom, habité par celle qui avait voulu la perdre et qui d'un souffle empoisonné avait éteint dans son âme la première flamme qui l'avait brûlée. Une lumière isolée luisait dans cette maison.

— C'est peut-être lui qui veille, se dit Julie. Oh! le malheureux, qu'il doit souffrir s'il a jamais compris à quel point je l'aimais! Oh! maudite soit la femme qui a flétri ce noble génie, quoiqu'elle ait rompu une union où, je le sens à présent, je n'aurais trouvé que le malheur. Hélas! celui qu'elle m'a légué est-il moins affreux? Qui suis-je maintenant? quel sera mon avenir?... A peine protégée par un vieillard presque éteint, vivant dans un monde qui n'est pas le mien et que j'aime, j'y marche en aveugle

avec un nom qu'on m'a jeté comme une réparation et qui ne m'appartient pour ainsi dire que par hasard; car cette autorité d'une vie honorable acquise sous la protection d'un époux, cette sanction du nom qu'on porte et qui dit à tous qu'on est digne de le porter, je ne les ai pas. La mort ou l'absence m'ont enlevé les seules affections indulgentes que Dieu ait données aux hommes. Je suis seule dans ma vie, qu'en ferai-je?

A ce point de ces réflexions, les larmes de Julie recommencèrent, mais cette fois elle s'y abandonna ainsi qu'aux pensées qui les amenaient.

— Hélas, se dit-elle, faut-il vivre et mourir ainsi l'âme vide, sans espérance, sans amour? O mon Dieu, prenez en pitié ce tumulte de mon âme où je m'égare, cette soif d'aimer qui me brûle et que je n'étancherai jamais. Qui aimerai-je maintenant ?... Qui oserais-je aimer sans craindre de me briser plus que jamais à quelque passion égoïste, à quelque hideux calcul? Oh! la trahison, le désespoir, les larmes, toutes les douleurs d'une passion méprisée, sont préférables à cette solitude du cœur. N'espérer rien, ne croire à rien, n'attendre rien... c'est affreux. Aller ainsi devant soi dans la vie, sans y voir

un asile où puisse se reposer le cœur, sans y craindre même un écueil où il puisse se briser, c'est la mort. Nager dans le vide infini où ne luit aucun monde qu'on espère atteindre, ce vide fût-il éclairé de la plus éblouissante lumière du ciel, c'est aussi épouvantable que de tomber dans les ténèbres sans fin de l'enfer. O mon Dieu, arrachez-moi à ce vertige. Ne me laissez pas seule avec moi-même... J'ai besoin d'aimer... Mon cœur se meurt de solitude et d'ennui... Qui m'aimera? mon Dieu... qui aimerai-je?

Ainsi pensait Julie, si toutefois on peut appeler penser ces ardentes aspirations qui se perdaient dans l'espace, ce cri d'un cœur solitaire auquel rien ne répondait.

Un nouveau mouvement lui fit repousser avec terreur ces désirs inféconds, et elle joignit les mains en priant Dieu de la délivrer de ces funestes pensées. Elle était ainsi plongée dans les larmes et dans la prière, lorsqu'elle entendit tout à coup, à côté d'elle, éclater de plus cruels sanglots, de plus douloureux gémissements... Elle écouta... C'était madame de Champmortain qui gémissait ainsi près d'elle.

Julie crut qu'elle se trouvait plus malade; elle sortit rapidement de sa chambre, et entra dans

celle où était Sylvie. Madame de Monrion s'arrêta sur le seuil, aussi surprise qu'épouvantée. Madame de Champmortain, à demi nue, était à genoux sur le tapis, ses cheveux tombaient en désordre sur ses pieds, et l'infortunée, la tête et le corps renversés en arrière, les mains tendues vers le ciel, s'écriait avec des sanglots convulsifs :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi !

Madame de Monrion courut vers madame de Champmortain. Celle-ci la regarda, et laissa de nouveau éclater ses larmes, en lui disant :

— Oh ! si c'est vous qu'il envoie à mon aide, ayez pitié de moi !... Pitié ! pitié !

— Calmez-vous, lui dit Julie en s'asseyant près d'elle et en essayant de la relever.

— Non, lui dit Sylvie, je suis bien là, à genoux devant vous, qui êtes pure et heureuse, moi qui suis si coupable et si infortunée !

— Coupable ! vous, madame !... dit Julie. Non... non... vous souffrez... Je vous consolerai si je le puis.

Sylvie cacha son front dans les genoux de Julie et les inonda de larmes, puis elle releva tout à coup la tête en disant :

— Oh ! tenez, il faut que je vous dise tout,

il faut que mon cœur éclate, dussiez-vous me mépriser; dussiez-vous me trahir, il faut que je dise à quelqu'un ce que je souffre!

Julie, émue de cette douleur cruelle, ne savait cependant comment l'aborder; elle avait été si stupéfaite en entendant madame de Champmortain s'accuser d'être coupable, qu'elle tremblait de lui faire la moindre question. Cependant elle se hasarda à lui dire :

— Est-ce donc M. de Champmortain qui vous fait tous ces chagrins?

— Oh! lui dit Sylvie, ils me viennent moins de lui que de moi-même, quoiqu'il en soit la première cause.

— La légèreté de sa conduite, peut-être?

Sylvie secoua doucement la tête.

— Mais qu'est-ce donc?

— Ce que c'est, dit Sylvie l'œil éperdu, c'est un amour insensé, jaloux, furieux... Oui, j'aime à en perdre la raison.

— Pauvre Sylvie! dit Julie toute tremblante de l'expression énergique et ardente dont madame de Champmortain avait prononcé ces paroles.

— Écoutez-moi, reprit Sylvie, je veux tout vous dire, tout... Voilà deux ans que je me meurs, deux ans que je m'étouffe le cœur pour

qu'il se taise... Il faut que je parle... Mieux vaut que ce soit à vous qu'à lui...

— Qu'à lui, avez-vous dit; il ignore donc...

— Non... il sait... ou plutôt il ne sait rien... Vous-même ne me comprendriez pas... si je ne vous disais cette folie désespérée qui me torture. Écoutez donc... Vous savez qu'il y a environ cinq ans, j'épousai M. de Champmortain...

— Oui.

— Je ne l'aimais pas... je n'aimais rien... Élevée dans les habitudes austères d'un couvent, j'acceptai le mariage comme l'accomplissement d'un devoir envers ma famille; j'étais sans amour pour M. de Champmortain comme sans répulsion pour lui. Son élégance, sa facilité dans la vie, sa constante bonne humeur, ce savoir-vivre exquis qu'il apportait dans le monde, et surtout les droits du mariage qui livrent toute une femme, moins son cœur, à celui dont elle a accepté la main, le respect que j'avais pour tout ce qui est un devoir, me persuadèrent que je l'aimais. Je pris pour de l'amour cette servilité de mon âme qui me faisait obéir à ses volontés et céder à ses désirs. J'entendais bien quelquefois parler autour de moi de ces funestes passions qui pressent le cœur, le déchirent et l'enivrent; mais je considérais comme des fous ou des co-

médiens ceux qui disaient les avoir éprouvées. D'ailleurs je dois vous le dire, Julie, la sévérité de ma vie écartait de moi l'apparence même de semblables passions. Je vivais ainsi calme, partagée entre mes devoirs religieux et les soins de ma maison, dans laquelle M. de Champmortain trouvait peut-être une réserve qui contrariait la liberté de ses mœurs. Que ce soit ma faute ou la sienne, je ne sais... je n'accuse plus, je plains ceux qui tombent; quoi qu'il en soit, dis-je, il abandonna peu à peu sa maison. Je ne l'aimais pas, Julie, car son absence ne me laissait aucun vide, elle blessait seulement la régularité de mes habitudes. Mais enfin vint un jour où je souffris cruellement, ce fut celui où j'appris que j'étais délaissée pour une indigne rivale, pour une femme qui flétrit tous ceux qui l'approchent et dont vous savez mieux que moi la funeste puissance, madame Léona Amab.

— Elle! dit Julie avec un mouvement d'effroi. Oh! je comprends alors vos terreurs, votre désespoir... Je comprends combien votre cœur dut être blessé...

— Non..., dit madame de Champmortain d'une voix haletante. Mon cœur ne souffrit pas... Je le crus alors; maintenant je sais ce que c'est que la douleur du cœur, je ne m'y trompe plus.

Ma vanité fut blessée, mon orgueil se révolta. Dieu m'a punie d'avoir écouté ce sentiment funeste, et qui a précipité du ciel le roi des anges... Ce que je souffre est le châtiment que Dieu m'a infligé; l'abîme où je me débats, le feu qui me brûle, c'est l'enfer où il m'a jetée... O Seigneur, dit Sylvie en joignant les mains avec une sainte ferveur, ai-je assez souffert? N'éteindrez-vous pas ce foyer où se consument les forces de mon âme et de mon corps? Oh! tuez cet amour dans mon cœur, ou tuez-moi avec lui.

— Mais, dit Julie, n'aviez-vous pas le droit d'être irritée de l'abandon de M. de Champmortain?...

— Sans doute; mais je ne devais pas écouter les orgueilleux conseils de cette juste colère. Elle me persuada... oh! Dieu vous garde jamais d'une pareille tentation! elle me persuada de punir mon mari de cet abandon en lui faisant craindre le mien. Des amies fatales, pour qui la coquetterie est un jeu qu'elles croyaient facile à toutes les natures, me persuadèrent d'éveiller à mon tour la jalousie de mon mari.

— Imprudentes! dit Julie.

— Il y avait parmi les nombreux amis de M. de Champmortain un jeune homme qu'on

citait pour ses succès, l'éclat de ses conquêtes et celui de ses ruptures; il venait rarement nous voir. Je le haïssais précisément pour tout ce qui le faisait rechercher des autres femmes. Ce fut celui-là... ce fut... M. de Brias, qu'importe que je vous dise son nom? vous le devineriez...

— M. de Brias! dit Julie avec effroi.

— Ce fut lui, continua Sylvie qui remarqua ce mouvement, ce fut lui que je choisis de propos délibéré pour en faire le rival de M. de Champmortain; maintenant que je suis perdue, je puis vous le dire. J'en eusse connu un autre plus diffamé par ses nombreuses bonnes fortunes, que je l'eusse préféré. Je portais un reste de justice dans ma mauvaise action; je n'eusse pas voulu donner de vaines espérances à un cœur pour qui elles eussent été un chagrin mortel... Oh! folle orgueilleuse que j'étais, il me semblait que je devais inspirer un amour dont on pouvait mourir, et je ne prévoyais pas que ce serait moi qui l'éprouverais... Enfin, je pris occasion d'une visite; je jouai mon rôle avec assez d'art pour que M. de Brias se crût remarqué! Il s'habitua à revenir, je le vis souvent, puis tous les jours. Il me parla d'amour, et moi, toujours orgueilleuse, toujours sûre de moi, je l'écoutais... O Julie! quel monde nou-

veau s'ouvrit devant moi à cette parole brûlante qu'il faisait entendre à mon oreille ! Il me sembla que mon cœur, jusque-là étreint dans une enveloppe glacée, ouvrait ses ailes à la vie, à la lumière, à la chaleur, comme le papillon qui s'échappe de sa prison... je me sentais bercée dans une atmosphère enivrée de parfums humides et brûlants; j'écoutais avide, frémissante, éperdue... Je m'arrachai à ce délire, et je rentrai en moi-même ; je voulus prier, et je murmurai les mots d'amour qu'il m'avait appris... Je me condamnai à ne plus le revoir, et je le voyais sans cesse à mes genoux, triste, suppliant, ses yeux dans mon cœur... La nuit, il traversait mes rêves et me chassait toute tremblante de mon lit...; le jour, il prenait mes pensées; partout, dans le monde, au théâtre, à l'église, son nom, sa voix, son haleine flottaient autour de moi. Je faillis en devenir folle, j'eus plus peur de moi que de lui, je crus son souvenir plus puissant que lui-même... Je le revis... je le revis... O Julie ! malheur à moi !... A sa vue, à sa parole, je retrouvai dans mon âme cette joie souveraine, ineffable, où toute la vie se perd dans l'unique sensation de l'amour... J'eus encore peur, et je le chassai encore... Mais un jour vint où, le voyant irrité, prêt à me fuir... je lui

dis que je l'aimais... Il y a trois mois de cela. C'est alors, Julie, qu'a commencé cette lutte où je péris... J'ai quitté Paris pour fuir le danger, il m'a suivie ici... Il ne demande plus à genoux, il commande, il veut, il exige, il me dit que si je n'oublie pas pour lui et mes devoirs de femme, et l'honneur, et Dieu, et la chasteté et la pudeur... il dit que c'est que je ne l'aime pas... il me menace de fuir... de me donner une rivale... Julie! Julie! il dit que je ne l'aime pas... Mais quand il me parle, quand il m'implore, il doit me voir pâlir, trembler, frémir... Je ne suis pas à lui, mon Dieu! s'écria Sylvie en se dressant sur ses genoux, vous avez permis qu'un dernier effort de cette vertu que je n'ai plus et dont j'étais si fière me retînt au bord de l'abîme... Mais, mon Dieu! soutenez-moi! je n'ai plus de force contre lui... je n'en ai plus contre moi... Je l'aime... je l'aime, et si vous m'abandonnez, une heure viendra peut-être où je préférerai le remords de ma chute au terrible combat où vous m'éprouvez.

— Et vous vous disiez coupable..., s'écria Julie, vous qui résistez avec tant de désespoir à l'amour qui vous torture!...

— Oh! oui, je suis coupable, Julie; malheur à la femme qui laisse pénétrer dans son cœur un

sentiment illégitime... elle va à sa perte; car j'ai beau me débattre, je sens que je marche invinciblement à la mienne. J'ai résisté à mon amour, Julie; j'ai résisté à ce délire qui suspend mon âme tout entière à un accent de sa voix, à ce délire qui me jette à lui peut-être plus encore que lui-même ne m'y attire; mais je ne résisterai pas à ma jalousie, je le sens... Savez-vous, Julie, qu'il y a ici une femme belle, dit-on, à troubler la raison des plus glacés? Cette femme, il la connaît, il va la voir... cette femme, à l'heure qu'il est, il est encore peut-être près d'elle. S'il l'aimait comme l'a aimée M. de Monrion, comme l'aime M. de Champmortain!...

— Elle encore? s'écria Julie.

— Oui, elle, toujours!... Elle ne craindrait pas, elle, de répondre à cet amour, et de lui donner les preuves funestes sans lesquelles il dit qu'on n'aime pas... Eh bien! Julie, s'il doit me quitter pour elle, si je ne puis le retenir qu'au prix de mon honneur, je me perdrai, Julie, je vous le jure, je me perdrai.

— Oh! ne dites pas cela, Sylvie, ne dites pas cela: Dieu vous a soutenue, Dieu vous sauvera.

— Non, Dieu m'abandonne; je le prie tous les jours, partout, à toute heure; je macère mon âme et mon corps... Satan l'emporte; je

l'aime plus que jamais... Julie, je vous dis que je suis perdue.

— Rappelez votre raison; comparez le malheur où vous plongerait une faute à celui que vous souffrez maintenant; il serait mille fois plus horrible. Si vous saviez quelles terreurs, quel désespoir suivent une faute!... Oh ! ajouta Julie avec un soupir profond, ne l'apprenez jamais!

— Eh! mon Dieu! dit Sylvie d'une voix sombre, si le remords est une torture, le crime a ses joies qui le font oublier... Savez-vous ce que j'ai fait aujourd'hui?

— Non, dit Julie alarmée.

— Eh bien! cette femme, cette Léona... M. de Champmortain a exigé de ma mère qu'elle fût invitée à sa fête...

— Elle y a consenti?

— Oui.

— Et vous?

— Moi!

— Oui, vous, dont elle a flétri l'existence en séduisant M. de Champmortain, vous n'avez pas permis, je pense, qu'il introduisît chez vous cette indigne rivale?

— Oh! je n'en suis plus là, dit Sylvie. La dignité de l'épouse ne se révolte pas si fièrement

dans mon cœur ; si ce n'eût été que M. de Champmortain, j'aurais laissé cette femme venir triompher dans la foule de nos invités ; mais il la connaît, lui aussi, il la voit, il la trouve belle ; il y allait aujourd'hui même... Eh bien ! j'ai voulu rendre à cette femme un peu du mal que je souffre ; j'ai voulu l'insulter et l'humilier devant lui ; j'ai attendu l'heure où devait être réunie autour d'elle cette cour d'adorateurs qui baise le pan de sa robe. J'ai envoyé chez elle cette invitation si impérieusement exigée par M. de Champmortain ; mais cette invitation n'était que pour M. Amab ; en acceptant le mari, je chassais la femme ; je l'ai chassée... Oh ! on la dit orgueilleuse ! J'ai dû la blesser cruellement... elle doit souffrir aussi. Et si je suis restée ici, c'est que je voulais fuir la colère de M. de Champmortain, à qui elle aura sans doute demandé compte de cette insulte.

Il y avait dans l'accent de madame de Champmortain quelque chose d'égaré et de cruel qui fit peur à Julie. Cependant elle essaya de calmer cette âme éperdue, cette tête bouillonnante ; elle chercha à lui persuader que Brias ne pouvait aimer Léona ; puis une fois qu'elle eut apaisé les fureurs de cette jalousie, elle lui montra la gloire du triomphe, la joie sereine qui récompense des

douleurs du combat, la sainte fierté d'une âme éprouvée et qui n'a pas succombé. Julie fit si bien que la foi chaste et persuasive de son âme candide sembla tomber comme une rosée rafraîchissante sur ce désespoir brûlant. Mais pour lui parler au nom de ses devoirs, au nom de Dieu et de la vertu, il fallut que Julie écoutât les plaintes, les cris, les désirs de cette folle passion; si bien que lorsque la nuit se fut passée dans ce long et pénible entretien, Sylvie se disait :

— Oh! elle est heureuse, elle n'aime pas.

Et Julie murmura avec tendresse :

— Elle souffre... mais elle aime.

Le lendemain, Sylvie avait repris son désespoir, Julie avait gardé sa mélancolie. Cependant madame de Monrion essaya de retenir Sylvie; mais à mesure que le jour avançait, une fiévreuse inquiétude s'empara de madame de Champmortain; enfin, lorsque sonna deux heures, Sylvie tremblante, éperdue, s'échappa; et comme Julie voulait la retenir, comme elle la suppliait, elle lui répondit d'un ton égaré :

— Il m'attend près du parc à trois heures... il faut que je le voie...

Et elle s'arracha aux larmes, aux prières de Julie.

A trois heures... c'était, de toutes les heures que Léona avait proposées à Brias, la seule qu'il eût refusée... et le bois placé près du parc de Sylvie était le seul endroit que Brias avait trouvé peu convenable pour un rendez-vous.

VII

PREMIER RENDEZ-VOUS.

Quoique Brias affectât d'avoir pour Montéclain une très-petite estime, les avis mystérieux que celui-ci lui avait donnés l'avaient frappé : il avait compris la difficulté qu'il éprouverait à mener de front ses projets de mariage et son amour pour madame de Champmortain. Ce n'est pas que cet amour fût un de ceux auxquels un homme sacrifie en aveugle les intérêts les plus chers ; tout au contraire, Brias avait froidement calculé que ce ne pouvait être pour lui qu'une chaîne qui pèserait sur tout son avenir.

La passion de Sylvie l'effrayait. Accoutumé à porter ses faciles affections à des autels dont les divinités ne redoutent pas le changement du prêtre, il avait été dès l'abord intéressé et presque dominé par l'amour de Sylvie ; amour sincère, absolu, et qui, dans sa résistance, se montrait mille fois plus brûlant que d'autres dans leur abandon. La curiosité du libertin s'était émue à cette lutte désespérée, et il avait cherché avec ardeur à avoir le dernier secret de cette âme timorée ; il s'était fait une image charmante de la chute complète de cette vertu chancelante, et, comme le disait Sylvie, il avait osé demander avec l'autorité d'un cœur qui se dit méconnu, et qui cependant était maître de lui.

Dans ces combats, où il torturait froidement le cœur désolé de Sylvie, Brias avait enfin compris que le triomphe n'est pas toujours le bonheur; il avait pu sonder l'avenir qu'il se préparait. Les exigences incessantes, l'esclavage inflexible, les jalousies furieuses, voilà ce que lui promettait la défaite de Sylvie, en écartant même de cet avenir les dangers sérieux et scandaleux que pouvait faire naître l'imprudence d'une si ardente passion.

Ces réflexions, qui s'étaient souvent présen-

tées à lui, prirent une nouvelle puissance, grâce aux singulières paroles de Montéclain, et Brias se résolut à rompre avec madame de Champmortain, autant pour échapper aux périls d'une liaison pareille, que pour rester libre dans ses entreprises sur madame de Monrion.

Mais un homme à bonnes fortunes accepte difficilement le rôle d'un poltron et d'un traître, et Brias crut devoir employer, pour rompre, un moyen très-vulgaire, mais qui devait mettre tous les torts du côté de madame de Champmortain.

Il était déjà plus de trois heures lorsque Brias arriva dans un fourré qui longeait un côté du parc de M. de Rudesgens. C'était une réserve, entourée d'un palis, de façon qu'il était à l'abri de la surveillance des gardes et des promenades des désœuvrés. Une petite porte du parc ouvrait sur cette réserve, et l'on y entrait du bois par une brèche faite au palis et soigneusement cachée. Lorsque Brias arriva, il crut remarquer qu'on avait écarté les bourrées qui fermaient la brèche; mais il se rassura en voyant Sylvie à quelques pas.

— Vous êtes venue par là? lui dit-il.

— Oui, répondit-elle froidement; je reviens de chez madame de Monrion.

— Champmortain, que je viens de rencontrer allant chez madame Amab, m'a dit que vous aviez passé la nuit chez madame de Monrion, et que vous y comptiez demeurer toute la journée.

— Je vois que j'ai eu tort de venir...

— Ne suis-je pas venu? dit Brias en homme qui eût pu s'en dispenser.

— M. de Brias, repartit Sylvie, qui faisait tous ses efforts pour dominer l'agitation qu'elle éprouvait, je viens de passer une nuit qui m'a été salutaire... elle m'a éclairée sur l'imprudence coupable des démarches auxquelles je me suis laissé entraîner par vous... Il faut qu'elles cessent dès aujourd'hui, et pour toujours.

Sylvie se détourna pour cacher ses larmes. Toutefois, Brias n'entendit pas, sans quelque mécontentement de vanité, une déclaration qui venait si bien en aide à ses propres desseins. Il voulait fuir, mais il ne voulait pas être renvoyé. Cependant il fit taire ce léger mouvement d'amour-propre, et il reprit d'un air de tristesse fort bien joué :

— Je devais m'y attendre. Ce devait être la récompense d'un amour sincère... J'obéirai, madame.

— Et je suppose que vous le ferez avec joie,

reprit amèrement madame de Champmortain, car vous aurez plus de liberté pour donner à vos amis les heures que vous perdez avec moi.

— En vérité, madame, je ne vous comprends pas, dit Brias alarmé de cette insinuation.

Madame de Champmortain pétrissait dans ses mains crispées le mouchoir avec lequel elle avait essuyé les larmes qu'elle cherchait vainement à retenir.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur, reprit-elle; soit, n'en parlons plus... il ne me reste plus qu'à vous remercier d'avoir bien voulu m'accorder ce dernier entretien.

— Madame...

— Il est vrai, reprit amèrement Sylvie, que vous ne pouviez pas être ailleurs; un rival plus heureux occupe en ce moment les caprices de cette fière beauté qui vous dédommagera sans doute bientôt des ennuis d'un amour ridicule.

Brias comprit alors sur qui se portaient les soupçons de Sylvie, et tout à fait rassuré sur le secret de ses desseins vis-à-vis de madame de Monrion, il se décida à jouer franchement la scène qu'il avait préparée.

— Je ne sais de qui vous voulez parler, madame, reprit-il d'un ton contraint; mais il serait peut-être heureux pour moi que vous

eussiez raison. Oui, je vous le jure, Sylvie, je bénirais le jour où mon cœur, brisé par vos refus, trouverait dans sa fierté ou dans son désespoir la force d'offrir à une autre cet amour que vous repoussez.

— Ah ! dit madame de Champmortain d'une voix altérée, vous n'en êtes plus à attendre ce bonheur, il est venu...

— Vous vous trompez, Sylvie, reprit Brias, mais j'y ferai tous mes efforts.

— Comment! dit Sylvie avec un sourire sardonique, un homme comme vous en est encore à l'espérance avec une femme comme celle-là?... Vous me surprenez étrangement, monsieur. Comment ! une assiduité de quinze jours n'a pas triomphé encore de cette vertu?

— On ne peut espérer réussir là où l'on ne tente rien.

— Qu'allez-vous donc faire chez elle tous les jours? s'écria madame de Champmortain en éclatant. Vous y étiez encore hier, peut-être ce matin, peut-être y serez-vous dans quelques minutes. Oh ! vous me trompez, j'en suis sûre, vous me trompez.

— Non, madame, dit Brias avec une fierté affectée, je ne vous trompe pas, non, je n'aime point madame Amab.

— Ah! s'écria madame de Champmortain avec colère, vous l'avez aisément reconnue?

— Mais quand je l'aimerais, continua Brias, n'en aurais-je pas le droit? Ne puis-je pas vouloir m'arracher par tous les moyens à une passion folle, à qui vous interdisez toute espérance... à une passion... que vous n'avez jamais partagée... que vous dédaignez...

— Et c'est vous qui me parlez ainsi, monsieur! Mais pourquoi suis-je ici? mon Dieu! pourquoi ai-je quitté madame de Monrion, pourquoi ne suis-je pas rentrée dans ma maison? pour venir près de vous, au risque de mon honneur...

— Et pour me dire, reprit Brias avec vivacité, qu'il est temps que toute relation cesse entre nous.

— Et vous vous êtes empressé d'obéir.

— Pensez-vous que ce ne soit pas assez d'humiliation, madame? Pensez-vous que je ne me sois pas jugé indigne de vous, en voyant avec quelle froideur vous me repoussiez?... Je ne me plains pas, madame, de ne point vous paraître mériter le retour que j'ai tant de fois imploré à genoux... Mais vous permettrez à celui qui souffre de s'arracher à sa torture.

— Et d'aller chercher ailleurs un cœur plus complaisant.

— Eh bien! oui, madame, oui, dit Brias avec

un feint emportement, et si celle que vous accusez voulait accepter des vœux que vous rejetez si cruellement, je la bénirais.

— Et vous l'aimeriez... ou plutôt vous l'aimez déjà...

— Soit, madame, dit Brias, qui croyait enfin à cette rupture tant désirée.

— Mais qu'a-t-elle donc? s'écria tout à coup madame de Champmortain ; qu'a-t-elle donc de si enivrant pour vous plaire à tous, cette femme que vous me préférez? Est-ce donc parce qu'elle n'a ni pudeur ni retenue? Est-ce donc parce qu'elle se livre sans combats, sans remords à ses caprices honteux?

— Eh bien! madame, si elle le fait, du moins ne joue-t-elle pas le rôle d'une odieuse coquette, qui demande l'amour, qui l'exige, qui l'enflamme, qui l'égare, et qui, lorsqu'il tombe éperdu et suppliant à ses genoux, le repousse d'un pied dédaigneux... Peut-être est-elle coupable... mais elle aime, et dans l'amour, Sylvie, il n'y a d'autre crime que de n'aimer pas.

— Toujours, reprit Sylvie en frémissant de colère et de douleur, toujours le même reproche, la même menace... Je ne vous aime pas, dites-vous ; mais, mon Dieu! que faut-il donc que je fasse?

Brias avait déjà vu ces paroxysmes de douleur, où la tête de Sylvie semblait prête à s'égarer, et toujours il l'avait vue sortir triomphante de la lutte... Il prévit qu'il en serait de même cette fois, et il voulut frapper le dernier coup.

— Il faut, lui dit-il d'une voix émue, il faut que vous répondiez à ma tendresse... Oui, Sylvie, il le faut... ou je ne croirais plus à cet amour, si fort contre le mien, si fort contre lui-même...

— Non... dit-elle, non; j'aime mieux mourir... j'aime mieux vous en voir aimer une autre... Non... non... je ne veux pas... jamais...

— Adieu donc, madame, dit Brias; adieu, et pour toujours...

— Adieu, lui dit-elle d'une voix éteinte.

Brias la regarda tomber sur un banc de gazon, où elle demeura éplorée et anéantie. Elle était ainsi d'une beauté saisissante, toute la passion qu'elle étreignait si puissamment en elle-même frémissait dans le désordre de ses traits, dans le tremblement convulsif de ses lèvres, dans l'égarement fixe de ses regards. Brias hésita... Le désir bizarre de contempler encore une fois les douleurs de cette passion l'emporta sur la prudence qu'exigeaient ses desseins, il revint près de madame de Champmortain, et il lui dit :

— Ainsi, c'en est fait, Sylvie?

Elle se détourna sans répondre.

— Adieu donc! reprit-il.

— Où allez-vous? s'écria-t-elle tout à coup en l'arrêtant.

— Que vous importe, madame?...

— Où vas-tu, Frédéric? reprit-elle d'un ton égaré.

— Qu'avez-vous dit, Sylvie? dit Brias, que ce cri émut malgré lui.

— Ce que j'ai dit... je ne sais... Mais, Frédéric, vous, que voulez-vous de moi? qu'exigez-vous?

— Si votre cœur ne vous le dit pas, ce n'est pas à moi de vous le dire.

— Vous m'aimez, n'est-ce pas?

— Est-ce à vous à en douter?

— Et vous ne retournerez plus chez cette femme?

— Jamais!

— Eh bien! Frédéric... ce soir... cette nuit... dans ce pavillon... Non... non,... reprit-elle avec un nouveau désespoir, jamais... jamais... Non, laissez-moi... fuyez-moi... je ne vous aime pas...

Brias pensa avoir satisfait à toutes les exigences d'une rupture, et, cachant sa tête dans ses mains, il s'éloigna en répétant encore une fois :

— Adieu donc, madame, adieu !...

Il prit un petit sentier, et il allait sortir du taillis, lorsqu'il vit paraître tout à coup devant lui madame de Champmortain pâle, éperdue, à demi folle, qui lui dit d'une voix haletante :

— Eh bien ! puisque tu pars, Frédéric... puisque tu le veux... viens cette nuit dans ce pavillon... viens, j'y serai...

Brias s'arrêta stupéfait de son bonheur, et Sylvie ajouta :

— Maintenant, laissez-moi.

— A ce soir donc, dit Brias.

Et il s'éloigna rapidement, espérant, au fond de l'âme, qu'un retour de conscience empêcherait madame de Champmortain de venir à ce rendez-vous.

A peine Brias fut-il éloigné, que Sylvie resta immobile, la tête basse, les bras pendants. Ses yeux étaient fixes et secs. Il n'y avait point sur son visage cette agitation qui naît de l'incertitude ou du remords. Il n'y avait que l'expression désespérée d'une résolution inexorable. Elle fût demeurée sans doute bien longtemps dans cette position, si un léger bruit ne l'eût arrachée à sa profonde préoccupation. Elle releva la tête, comme une biche alarmée, et vit devant elle une femme qui la regardait avec l'expression d'une

douce pitié. Cette femme s'avança tout à fait près de Sylvie, qui se recula avec terreur.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous, madame? lui dit-elle.

— Je m'appelle madame Léona Amab, et je désire vous parler.

— Je ne vous connais pas, madame, repartit madame de Champmortain avec une indignation pleine de fierté.

— C'est vrai, madame, mais je désire que vous me connaissiez.

— C'est ce que je ne désire pas, moi, dit madame de Champmortain en cherchant à s'éloigner.

— C'est cependant le seul moyen de vous sauver, lui dit Léona en se plaçant résolûment devant elle.

— De la violence, madame?

— Non, madame, une prière.

— Oubliez-vous qu'il ne peut y avoir rien de commun entre nous?

— Vous vous trompez, madame, lui dit froidement Léona ; il y a les soupçons que vous venez de montrer à M. de Brias et qui me touchent.

— Quoi! madame, s'écria Sylvie en regardant Léona d'un œil égaré, vous étiez...

— Oui, madame, repartit Léona, j'étais là.

— Miséricorde du ciel ! dit Sylvie d'une voix désolée, je suis perdue.

— Non, madame, lui dit Léona avec douceur. Si j'avais voulu vous perdre, j'aurais amené ici M. de Champmortain.

Sylvie parut ne pas l'entendre.

— Perdue..., répéta-t-elle d'une voix presque éteinte, perdue ! et par qui !...

— Non, madame, sauvée, et par une femme à qui vous avez fait la plus sanglante injure.

Sylvie reprit toute sa fierté.

— C'est bien, madame, dit-elle avec un geste impérieux, dites tout à M. de Champmortain, il vous croira... il y est accoutumé... en voilà assez entre nous.

— Pas encore, madame, lui dit Léona, vous m'avez outragée, et si les assiduités de M. de Champmortain en eussent été la cause, je ne vous l'eusse point pardonné. Je trouve que celle qui donne des rendez-vous pareils à celui que je viens de voir, n'a guère le droit de blâmer personne ; mais cette injure je vous la pardonne, parce qu'elle vous a été inspirée par la passion sincère qui vous domine.

— Madame, j'attends votre dénonciation ; mais je vous ai dit que j'ai assez de vos outrages.

Léona se contenait à grand'peine, cependant elle reprit d'un ton calme :

— J'ai subi les vôtres, madame ; et si vous considérez mes paroles comme des outrages, vous devez, vous qui êtes dévote, comprendre mieux que jamais l'excellence de ce principe de votre religion, qui ordonne de ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'on vous fît. Mais, madame, croyez-moi et écoutez-moi patiemment. Je ne suis ici ni pour une menace, ni pour une vengeance ; je suis ici pour une justification. Vous avez accusé M. de Brias de rechercher mon amour ; M. de Brias, madame, a mieux à faire que de poursuivre auprès d'une femme mariée une intrigue comme il en a eu tant, comme il en a encore ; M. de Brias, madame, criblé de dettes, arrêté dans sa carrière, ne peut se sauver que par un riche mariage. Il l'espère, il le cherche, et si vous avez remarqué en lui quelque froideur, elle ne vient que de la crainte où il est de voir lui échapper la main et la fortune de madame de Monrion.

Depuis que Léona avait prononcé le mot mariage, Sylvie l'écoutait avec une curiosité avide et une inquiétude croissante.

— Madame de Monrion !... répéta-t-elle d'une voix étouffée, il veut épouser madame de Monrion ?...

— Soyez-en sûre, et comme ma parole n'est peut-être pas pour vous un gage suffisant, je puis vous donner la preuve de ce que je vous dis.

— La preuve!... dit Sylvie éperdue, la preuve!... vous l'avez?... Ah! donnez-la-moi, madame, donnez-la-moi... et je vous jure... Mais non, c'est impossible : vous haïssez madame de Monrion, et vous me trompez.

— Je hais madame de Monrion; mais je ne vous trompe pas.

— Eh bien! cette preuve... cette preuve!...

— Osez me suivre, madame, jusqu'à un rendez-vous que j'ai sollicité de M. de Brias pour lui parler de ses propres affaires, et cette preuve vous l'aurez.

Madame de Champmortain fit un pas pour suivre Léona ; puis elle s'arrêta tout à coup : un combat cruel s'élevait entre sa colère et sa dignité; elle subissait à la fois, dans toute leur rigueur, la honte de sa position et les tortures de la jalousie et de l'incertitude. Léona la contemplait avec une joie cruelle, pendant qu'elle se débattait avec désespoir entre ces horribles sentiments; enfin, la passion l'emporta, et elle s'écria :

— Perdue pour perdue, j'aime mieux savoir la vérité!...

VIII

SECOND RENDEZ-VOUS.

Madame de Champmortain suivit Léona qui la conduisit jusqu'à une allée sombre dans laquelle elle avait fait cacher sa voiture ; elles y montèrent ensemble, et sur un ordre de Léona la voiture partit avec rapidité. Sylvie, en proie au désespoir le plus effrayant, gardait un morne silence pendant que Léona lui glissait dans le cœur les plus indignes calomnies contre sa rivale. Sylvie, à vrai dire, ne l'entendait pas ; elle me surait l'abîme où elle était tombée. En un jour

le secret de cette passion qu'elle combattait de toutes les forces de son âme était arrivé à la fois dans les mains de celle qui pouvait lui ravir son amant et dans les mains de celle qui lui avait enlevé son époux.

Mais dans cette âme jalouse et désolée, la honte d'être au pouvoir de Léona n'approchait point de la colère qu'elle éprouvait à la pensée d'être le jouet de sa rivale. Léona connaissait trop bien le cœur des femmes, pour ne pas continuer ses calomnies, quoique Sylvie parût ne pas l'écouter. A ce moment, ce n'étaient que de vaines paroles; mais Léona savait quel retentissement elles auraient lorsque, plus tard, le souvenir en reviendrait à madame de Champmortain.

Elles arrivèrent ainsi à l'endroit du rendez-vous pris par Léona. Celle-ci aperçut de loin Brias qui se promenait avec activité. Les stores furent immédiatement baissés.

— Restez dans la voiture..., dit Léona. Je me tiendrai assez près pour que vous puissiez tout entendre.

Elle fit arrêter, descendit et fit un signe particulier au cocher qui la suivit pas à pas. Brias arriva.

— Vous voyez que je suis exact, lui dit-il.

— Je ne le suis pas moins; l'heure n'est pas sonnée.

— Et maintenant, dit Brias, puis-je savoir à quoi je dois cet aimable empressement?

— A une chose de la plus haute importance pour vous et peut-être pour moi.

— S'il en est ainsi, dit Brias en baissant la voix, nous pourrions prendre une autre allée ou dire à votre cocher d'arrêter.

— Il a, d'une part, l'avantage impayable, reprit Léona, d'être sourd et muet, et, de l'autre, c'est, aux yeux des gens qui peuvent nous rencontrer, un témoin assez respectable pour qu'on soit assuré qu'il ne se passera rien que de convenable dans notre entretien.

— Vous avez des prévoyances admirables, Léona; parlez donc, et dites-moi pourquoi vous m'avez accordé ce rendez-vous, à moi qui ai eu l'indignité de ne jamais en solliciter un de vous.

— C'est un manque de galanterie que je vous pardonne, repartit Léona légèrement. Quand on a l'esprit bourrelé d'assignations, de commandements, de papiers timbrés de toute sorte, on ne pense guère qu'aux affaires sérieuses. J'ai à vous parler des vôtres. Savez-vous ce que Montéclain est venu faire ici?

Cette question parut embarrasser Brias, qui jeta un regard de côté sur le taillis.

— Mais, répondit-il, il est venu dans ce pays pour y voir et y surveiller ses propriétés... Je le suppose.

— Non, M. de Montéclain y est venu pour madame de Monrion.

— Lui? dit Brias en tressaillant; impossible! il me l'aurait dit.

— Il faut, reprit Léona, que je vous raconte, à ce sujet, une petite anecdote que vous ignorez peut-être. Il y a de par le monde un certain M. Villon, un ex-commis de M. et madame Thoré, maintenant propriétaire de leur ancienne maison de commerce. Ce M. Villon, ex-adorateur de mademoiselle Julie Thoré, a gardé pour madame de Monrion une sorte de culte passionné qui lui ferait faire les actes les plus extravagants pour empêcher son idole de devenir l'épouse d'un diplomate ruiné comme vous l'êtes, et, à ce que je dois croire, plus amoureux de la fortune de madame de Monrion que de sa personne.

— Vous vous trompez, Léona; si beaucoup d'amour peut tenir lieu de beaucoup d'argent, je ne connais personne qui ait plus de droits que moi à la main de la comtesse.

— Comment ! dit Léona d'un ton railleur, vous l'aimez à ce point, et c'est à moi que vous le dites...

— J'oubliais que vous la haïssiez mortellement pour le nom qu'elle porte et pour celui que vous portez. Mais qu'importe mon amour, quel qu'il soit ? il faudra peut-être renoncer à tous mes projets...

— Avez-vous reçu de Paris des nouvelles trop pressantes ?

— Non, dit brusquement Brias.

— Serait-ce l'arrivée de Montéclain ?...

— Non... non, car, j'en suis sûr, Montéclain ne connaît pas la comtesse de Monrion.

— C'est vrai, mais il désire fort la connaître.

— Mais à quel propos ?

— A propos de ce M. Villon dont je vous parlais tout à l'heure.

— Au fait, je l'avais oublié. Eh bien ! qu'y a-t-il de commun entre ce M. Villon et Montéclain ?

— Le voici. Il y a quelques mois, j'étais au bal de l'Opéra, assise sur une banquette du foyer, lorsque quelqu'un vint prendre place près de moi : c'était Montéclain, qui, selon son habitude, s'ennuyait là comme partout. Nous sommes des ennemis trop sincères pour que

j'essayasse de lui faire du mal au risque de le distraire. Je préférai le laisser à l'ennui de lui-même, et j'allais quitter la place, lorsque j'aperçus M. Villon. Je l'appelai, et le faïencier, qui, depuis une heure, promenait un regard quêteur et désolé sur tous ces visages de satin noir dont pas un ne se tournait vers lui, s'assit aussitôt près de moi. Il y a entre madame de Monrion et M. Villon des secrets...

— Que voulez-vous dire? s'écria vivement Brias, prétendez-vous calomnier la comtesse?

— Vous avez raison, je me suis mal exprimée ; j'aurais dû dire qu'il y avait eu des secrets entre mademoiselle Thoré et M. Villon.

— D'une façon comme de l'autre, c'est une calomnie contre la vertu la plus chaste, l'âme la plus noble que j'aie jamais rencontrée.

— Et qui la première, reprit Léona, vous a sans doute fait comprendre le véritable amour?

— Elle m'a fait, du moins, comprendre l'amour qui respecte l'objet de son culte.

Léona fut prise tout à coup d'un violent accès de toux : elle venait d'entendre sortir un sourd gémissement de la voiture. Brias s'arrêta, car ce bruit l'avait aussi frappé. Mais Léona reprit aussitôt :

— Que voulez-vous, mon cher Brias, chacun

a ses distractions; vous avez oublié tout à l'heure ma haine pour madame de Monrion, et vous m'avez avoué votre amour et votre admiration pour elle; cet amour et cette admiration, je les ai oubliés à mon tour pour laisser parler ma haine; nous sommes quittes... Du reste, voulez-vous en rester là? vous ne me paraissez pas en état d'écouter un bon avis...

— Vous pourriez y arriver plus vite...

— Oui, si vous ne m'interrompiez pas...

— Je vous écoute...

— Je vous disais que j'avais appelé M. Villon et qu'il était entre M. de Montéclain et moi. J'usai alors de la liberté du masque pour dire tout ce que je savais au sujet du mariage de mademoiselle Julie Thoré, et je touchai si juste que le malheureux faïencier se mit dans la colère la plus furieuse et la plus ridicule. Il me menaça, je crois, et, comme je lui riais au nez, il alla jusqu'à interpeller Montéclain et à lui demander s'il n'était pas permis à un galant homme de corriger une femme qui se permettait des propos indignes sur la plus chaste vertu, sur l'âme la plus noble... Oui, vraiment, je crois qu'il se servit des mêmes termes que vous, Brias. C'est un des priviléges de l'amour qu'inspire cette dame de faire dire les mêmes niaiseries à ses

adorateurs. Malgré ses airs d'ennui, Montéclain nous avait attentivement écoutés. A l'interpellation de M. Villon, il se contenta de hausser les épaules et de lui répondre avec la parfaite insolence dont il est doué :

« — Vous êtes un sot de vous occuper de tout cela. Est-ce que vous n'avez pas reconnu madame Léona Amab, autrefois madame de Cambure?

« A cette révélation, je crus que le faïencier allait me sauter à la gorge ; mais il se contint, et je le quittai en riant aux éclats, mais furieuse contre Montéclain qui m'arrachait ma victime. Cependant, je ne les perdis pas de vue ; ils se mirent à causer ensemble. Je fis quelques tours de foyer, ils continuaient à parler du ton le plus animé. Je restai plus de deux heures dans une loge, et, lorsque je repassai dans le foyer, ils étaient encore l'un près de l'autre, sur la même banquette. Que de choses Montéclain a pu apprendre de madame de Monrion dans cet entretien ! Vous le connaissez, vous savez avec quel art il arrive à ses fins...

— Lui? dit Brias ; je le crois fort indifférent à toutes ces intrigues, et fort innocent des projets que vous lui prêtez.

— N'en parlons plus, dit Léona. Ah! vous

croyez Montéclain un homme fort indifférent, fort innocent... Je le savais un esprit supérieur, mais je ne le croyais pas capable de persuader de sa nullité un diplomate de votre force.

— Tout cela est fort bien, dit Brias; mais quel rapport y a-t-il entre cette rencontre au bal de l'Opéra et la présence de Montéclain dans ce pays?

— C'est que Montéclain, qui ne dit rien à personne, qui ne connaît pas madame de Monrion, qui ne s'en occupe pas, a écrit à...

Léona fut interrompue par l'apparition de Montéclain, qui lui dit en souriant :

— Comment! vous ouvrez mes lettres, madame?

Léona se remit, avec une rapidité merveilleuse, de la surprise qu'elle avait éprouvée, et lui répondit :

— Non, monsieur, non; mais si vous tenez à ce que vos correspondances restent aussi secrètes que vos pensées, il ne faudrait pas confier vos lettres à un domestique maladroit qui, au lieu de remettre à madame Amab la lettre où vous la remerciez de son invitation, lui donne une lettre destinée à la poste et adressée à M. Louis Villon.

— Et cette lettre, madame?

— Je n'en ai lu que l'adresse; mais elle m'a suffi à apprendre que M. le marquis de Montéclain était en relations suivies avec M. Villon.

— Et qu'en concluez-vous, madame?

— Je vous laisse le soin de tirer vous-mêmes cette conclusion, messieurs; le but que je voulais est atteint; c'était de prévenir tous ceux qui m'écoutent des véritables desseins de chacun.

Aussitôt elle salua, et, ouvrant elle-même la portière de sa voiture, elle y monta rapidement et referma plus rapidement encore.

— Je le comprends, son but, dit Brias; c'est de perdre madame de Monrion.

— Brias! s'écria Montéclain d'une voix altérée, les yeux fixés sur la voiture qui s'éloignait.

— Ou bien, continua Brias, de nous faire couper la gorge.

— Brias! dit encore Montéclain en lui montrant la voiture.

— A moins qu'elle ne veuille...

— Brias! reprit Montéclain d'une voix terrible, Léona n'était pas seule dans sa voiture; il y avait quelqu'un.

— Champmortain, peut-être, dit Brias effrayé.

— Non; c'était une femme.

— Une femme? mais laquelle?

— Madame de Champmortain.

— Impossible! s'écria Brias en pâlissant.

— Je n'ai vu que son pied chaussé d'un brodequin de satin, et il n'y en a pas deux au monde d'aussi jolis et d'aussi menus, fussent ceux de madame de Monrion, que je ne connais pas.

— Sylvie, Sylvie! s'écriait Brias; et elle a pu entendre ce que j'ai dit. Mais, c'est impossible; mais il y a à peine une heure que je l'ai quittée furieuse contre Léona.

— Quand je vous disais hier que cette femme méditait quelque infamie... vous avez ri.

— Non... non... non... ce ne peut être madame de Champmortain, reprit Brias. Comment? par quel art? par quelle surprise?...

— Je ne sais!... mais j'en suis sûr. Brias, vous ne m'avez pas tout dit.

— Sur l'honneur! je ne vous ai rien caché.

— Vous le croyez; mais vous ne savez donc pas qu'avec ce serpent auprès duquel celui de la Genèse n'est qu'un apprenti, chaque mot, chaque intonation est un danger. Comment vous a-t-elle proposé ce rendez-vous?

— Mais tout simplement.

— Elle vous a donné cette heure et ce lieu tout d'abord?

— Attendez que je me rappelle... Non; elle m'a offert le matin, puis midi, puis deux heures.

— Je comprends, dit Montéclain avec colère, vous avez accepté toutes ces heures, excepté une?

— C'est vrai.

— Et elle a dû vous promener par toute la forêt, jusqu'à quelque endroit que vous n'avez pas trouvé convenable?

— C'est cela... Vous me faites trembler, Montéclain!

— Savez-vous les mathématiques, Brias?

— Au diable la question!

— Répondez-moi : savez-vous pourquoi la ligne droite est le plus court chemin d'un endroit à un autre?

— Parce que cela est, voilà tout, dit Brias en haussant les épaules; cela ne se prouve point.

— Erreur! Brias; c'est un de ces principes dont on prouve la vérité en montrant l'absurdité de tous ceux qui les entourent. Quand un mathématicien a prouvé que toutes les lignes qu'on peut tracer à côté d'une ligne droite sont plus longues qu'elle, il lui reste acquis que celle-ci est la plus courte. Or, quand Léona a trouvé que toutes les heures de la journée et tous les endroits de la forêt vous étaient indifférents, excepté une certaine heure et un certain endroit, il lui a été mathématiquement acquis que vous

aviez un rendez-vous à cette heure et à cet endroit. *Ergo :* elle était à votre rendez-vous avec madame de Champmortain.

— Mais, dans quel but ?

— J'ignore ce que vous avez dit dans ce rendez-vous ; mais ne savez-vous pas que Léona ne peut faire accepter ses vices dans le monde que sous la protection des fautes des autres femmes ? Maintenant qu'elle a votre secret et celui de madame de Champmortain, comprenez-vous quelle fatale puissance elle a sur elle et sur vous ?

— Heureusement, s'écria Brias avec une sincérité qui fit sourire Montéclain, heureusement que Sylvie est innocente ; que jamais elle n'a oublié ses devoirs.

— Très-bien, Brias, lui dit Montéclain, mais elle a été assez imprudente pour paraître tout à fait coupable ; elle est assez timorée pour le croire, et Dieu sait ce que Léona peut faire d'une pareille circonstance et d'une pareille disposition d'esprit.

— Il faut que je la voie, s'écria vivement Brias.

— Le voudra-t-elle ? le pourrez-vous ?

— Que faire alors ?

— Elle tient madame de Champmortain par vous... Il faut tenir Léona par Champmortain.

— Eh! mon Dieu! Sylvie sait la vérité, et l'abandon de son mari lui est devenu indifférent.

— Sans doute; mais M. Amab ne le sait pas, et il est homme à tuer sa femme.

— Vous ne le connaissez pas, Montéclain : il tuerait Champmortain, mais il ne toucherait pas à Léona.

— Je crois que vous avez raison..., dit Montéclain. Mais, de par tous les diables! j'y songe... nous avons un auxiliaire impayable.

— Qui donc?

— Le colonel Thomas Rien.

— Comment cela?

— A cheval, Brias; il faut le voir avant qu'il n'aille ce soir chez Champmortain... Venez, je vous expliquerai cela en route.

IX

RÉSULTAT.

Champmortain, qui était allé faire sa visite accoutumée chez Léona pour avoir l'explication de sa froideur de la veille, venait de rentrer chez lui fort dépité de ne l'avoir pas rencontrée. Il apprit que sa femme n'était pas revenue, et il allait se rendre chez M. de Montaleu, lorsqu'il vit arriver la voiture de madame Amab. Il fut d'abord ravi que sa femme fût absente. Champmortain croyait fermement que Sylvie avait envoyé à Léona l'invitation qu'il avait exigée. Mais il n'était pas sûr de l'accueil qu'elle ferait à ma-

dame Amab. Il y a mille manières d'être de la dernière impertinence avec la plus exacte politesse, et les femmes s'y entendent merveilleusement.

Il se félicitait donc en pensant que cette première visite se passerait entre Léona, M. et madame de Rudesgens et lui-même. Les prétentions conquérantes de M. de Rudesgens lui étaient un garant de son amabilité, et la terrible histoire dont il avait menacé sa belle-mère l'assurait du bon accueil qu'elle ferait à Léona. M. de Champmortain fut donc étrangement surpris de voir descendre de la voiture de Léona madame de Champmortain elle-même. Sylvie était pâle et agitée; Léona, calme et triste. Ces dames semblaient dans les meilleurs termes.

En ce moment, il se passa quelque chose d'étrange et cependant de fort naturel dans l'esprit de M. de Champmortain.

Poussé par Léona, dont l'ambition était, avant tout, de se faire admettre dans un monde qui jusque-là lui avait fermé ses portes, il avait exigé et obtenu une invitation pour elle à la fête qui se donnait au château de M. de Rudesgens.

Assurément, après cette victoire, il eût été fort mécontent si l'accueil fait à Léona eût assez clairement démenti l'invitation pour la rendre

comme non avenue, et cependant il fut encore plus mécontent en voyant l'espèce d'intimité soudaine établie entre Sylvie et madame Amab. Le mari voulait à la vérité imposer sa maîtresse à sa femme, mais il allait encore moins à ce même mari que sa maîtresse devînt l'amie de la maison. Champmortain connaissait trop bien Léona pour ne pas savoir que ce ne pouvait être là une intimité convenable pour Sylvie. Que madame Amab se trouvât dans son salon, au milieu de cent autres femmes et dans le tumulte d'une fête, c'était là un fait de peu d'importance, et qui ne devait pas, dans ses projets, avoir d'autre suite. Il se repentit un moment de son succès.

Avant que Champmortain fût descendu dans le salon, où se trouvaient M. et madame de Rudesgens, Sylvie avait présenté Léona à son père et à sa mère; elle avait raconté que, revenant à pied de chez M. de Montaleu, elle avait rencontré dans le bois madame Amab, qui venait pour lui faire une visite, et que cette dame s'étant arrêtée, elle avait accepté une place dans sa voiture. Sylvie ajouta qu'elle était ravie de cette rencontre, qui lui avait donné lieu de mieux connaître et de mieux apprécier une charmante voisine.

Pendant que Sylvie parlait ainsi, M. de Rudesgens, pris à l'improviste dans sa robe de chambre de calmande, se confondait en excuses et en salutations, et madame de Rudesgens se roidissait en révérences forcées, promenant un regard surpris et effaré de l'empressement de sa fille aux jubilations de M. de Rudesgens.

Champmortain entra dans le salon pendant que M. de Rudesgens s'esquivait pour aller réparer la désinvolture de sa toilette. Jusqu'à ce moment, madame de Rudesgens n'avait fait que saluer et se pincer les lèvres, mais elle fut obligée au sourire le plus gracieux lorsque Léona lui dit :

— En vérité, madame, j'ai besoin que ce soit madame de Champmortain qui me dise qu'elle me présente à sa mère pour que je le croie. J'aurais pensé sans cela qu'elle avait une sœur.

— Il est vrai, madame, que j'étais bien jeune quand j'ai épousé M. de Rudesgens, dit la maman en minaudant.

Champmortain fut encore plus mécontent, il s'avança et salua Léona de l'air le plus froid et le plus cérémonieux. Elle lui rendit son salut avec une modestie parfaite, et continuant de s'adresser à madame de Rudesgens, elle lui dit :

— Madame, permettez-moi de ne point faire

de phrases cérémonieuses vis-à-vis d'une femme d'un esprit aussi élevé que le vôtre, et laissez-moi vous dire bien franchement combien j'ai été heureuse et flattée de l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser ; car quoique cette invitation m'ait été faite au nom de madame de Champmortain, je dois croire qu'elle a été soumise à l'approbation de sa mère.

— Sans doute, madame.

— Vous en doublez le prix, madame, et vous me montrez, dès le premier moment, la vérité de ce qui m'avait été dit cent fois, qu'il était impossible d'allier plus de grâce et de bienveillance à plus de supériorité et de vertu.

Champmortain fut très-alarmé. Il pensa que sa belle-mère allait comprendre que Léona se moquait d'elle ; mais Champmortain ne savait pas encore combien est robuste la vanité humaine. Ces flatteries à brûle-pourpoint, et qui semblaient devoir renverser madame de Rudesgens, ne firent que la chatouiller agréablement. Elle sourit, minauda, et la conversation prit cette tournure vulgaire destinée à remplir une visite de dix minutes. Léona se retira au bout de ce temps malgré les instances de madame de Rudesgens. Les dames l'avaient reconduite jusqu'à la porte du salon ; Champmortain voulut

aller plus loin. Léona l'arrêta en lui disant tout bas :

— A demain ! soyez prudent.

Lorsqu'elle fut sortie, Champmortain regarda sa femme : elle était plongée dans de profondes réflexions. Il s'adressa à sa belle-mère.

— Eh bien ! madame, vous avez vu cette terrible personne que vous refusiez de recevoir... Qu'en pensez-vous ?

— C'est, je crois, une fort bonne femme, dont on a dit beaucoup de mal, comme de toutes celles qui ont le malheur d'être belles, dit madame de Rudesgens en s'appliquant par un profond soupir la dernière partie de sa phrase.

— Elle passe pour avoir de l'esprit, dit Champmortain en souriant.

— De l'esprit, peut-être, fit madame de Rudesgens, mais je lui crois du tact, du jugement... des appréciations justes...

— Et surtout, dit Sylvie d'un ton convaincu, des idées d'un ordre peu commun... c'est une femme extraordinaire.

— Avez-vous donc pu en juger en si peu d'instants? reprit Champmortain.

— Nous sommes restées plus d'une heure ensemble.

— Et que vous a-t-elle dit?

Sylvie regarda son mari d'un air plein de sarcasme, et lui répondit en quittant le salon :

— Vous seriez peut-être embarrassé, si je vous répétais ses confidences.

Champmortain ne sut que dire, et sa bellemère allait probablement lui demander l'explication de cette phrase, lorsque M. de Rudesgens entra radieux, en se frottant les mains et en se balançant de l'air le plus débauché.

— Vous venez trop tard, lui dit madame de Rudesgens ; la colombe est envolée...

— Bah ! dit M. de Rudesgens en riant, très-bien, très-bien !

— Vous le prenez bien gaiement, monsieur.

— Eh ! mais je n'ai pas lieu d'être triste.

— Vous êtes un vieux fou..., lui dit en haussant les épaules madame de Rudesgens. Du reste, madame Amab n'est pas ce que vous pensez... c'est une femme de mérite, d'esprit...

— Je le crois...

— Et toutes vos galanteries n'arriveront qu'à vous rendre ridicule.

— Je vous prie de le croire, dit M. de Rudesgens en saluant ironiquement sa femme, qui sortit.

Et tout aussitôt il se tourna vers Champmor tain en s'écriant :

— Ah ! Champmortain, le tour est excellent ! J'avais été surpris en négligé, j'avais couru m'habiller et j'allais rentrer dans le salon, quand j'ai entendu les salutations d'adieu. Vous ouvriez la porte du salon, je me suis jeté légèrement de côté, et à peine la porte était-elle refermée, que je me suis présenté aux regards de madame Amab. Je dois l'avouer, Champmortain, j'ai été mal pour vous. Je lui ai dit, je crois, que je lui demandais la permission de réparer l'incivilité de mon gendre, en lui offrant la main jusqu'à sa voiture ; et quand elle a eu posé sa main dans la mienne, j'ai, ma foi, ajouté qu'il fallait être le dernier des maladroits pour céder une si belle main à qui que ce soit... J'ai encore dit deux ou trois mots charmants, et, Dieu me damne ! je crois que je lui ai serré la main... car elle a rougi.

— Elle en est capable, dit Champmortain avec humeur.

— Décidément, mon cher, elle est délicieuse ; mais je vous laisse... Je veux être discret.

A ces mots, M. de Rudesgens tourna sur ses talons et alla promener son triomphe dans le parc.

— Ah çà ! se dit Champmortain, elle les a tous ensorcelés.

Et il se retira plus mécontent que jamais du succès de Léona, après avoir été lui-même au delà de toutes les convenances pour obtenir qu'on voulût bien la recevoir.

Maintenant nous allons abandonner ce récit pour faire connaître à nos lecteurs quelques lettres écrites par plusieurs des personnages de cette histoire.

Lettre du colonel Thomas Rien à madame Muller, à Cologne.

« 20 mai.

« Ma mère, je vous ai déjà écrit hier, et je vous ai dit comment j'étais arrivé dans ce pays. Je vous ai nommé tous ceux que j'y avais rencontrés et ce que j'avais appris d'eux. Je n'ai point vu M. de Montalcu ni la fameuse madame de Monrion. Je comptais les rencontrer chez M. de Champmortain, chez qui je suis allé hier passer la soirée. Mais ils ne sont pas venus. J'avais eu le matin la visite de Montéclain et de Brias, visite qui m'a fort étonné, et vous allez le comprendre.

« Après quelques paroles fort insignifiantes, Montéclain s'est écrié tout à coup :

« — Colonel, vous souvenez-vous de l'embuscade de Cherchell ?

« — Oui, pardieu ! lui dis-je ; et sans vous qui, de la pomme d'or de votre cravache, avez fendu la tête à l'Arabe qui me tenait au bout de son pistolet, probablement je faisais ma dernière campagne.

« — C'est cela, colonel, et vous vous rappelez qu'en ce moment vous m'avez dit en vous élançant dans le plus fort de la mêlée : « Mon tour « viendra, j'espère. »

« — Puisque vous me rappelez cela, dis-je à Montéclain, c'est que mon tour est venu.

« — Vous avez deviné.

« — De quoi s'agit-il?

« — D'une chose fort importante et dont le secret doit mourir ici.

« — J'attends.

« — Il s'agit de prier madame Amab de se taire sur ce qu'elle a vu et entendu hier.

« Vous devez comprendre mon étonnement à ces paroles.

« — Je ne connais point madame Amab, lui dis-je.

« — Je le crois.

« — Je l'ai vue hier pour la première fois...

« — Je le crois. Mais je regarderai comme un service éminent l'empressement que vous mettrez à lui adresser cette prière en votre nom, et

surtout sans lui dire qu'elle vous a été suggérée par moi ou par Brias.

« — Mais quelle autorité voulez-vous qu'ait sur madame Amab la prière d'un étranger?

« — Colonel, me répondit Montéclain, je ne discute point jusqu'où peut aller cette autorité; mais j'y compte.

« — M. de Montéclain, lui dis-je alors, ceci devient une plaisanterie que je pourrais trouver de mauvais goût... Je vous répète que je ne connais pas madame Amab, et que vous voulez me faire jouer vis-à-vis d'elle un rôle fort déplacé.

« — Colonel, me répondit Montéclain avec son air sardonique, vous ne vous imaginez pas tout ce que vous pouvez ; de même qu'avant l'embuscade de Cherchell je ne m'imaginais pas, moi, que je pusse sauver la vie d'un homme avec un coup de cravache. J'assenai le coup rudement... Voilà tout. Eh bien! dites rudement, s'il le faut, à madame Amab que vous ne voulez pas qu'elle parle de ce qu'elle a vu et entendu hier, et je vous jure que vous réussirez comme j'ai réussi.

« — S'il ne s'agissait que d'acquitter une dette, dis-je à Montéclain, je considérerais ceci tout autrement, mais vous me sommez de ma pa-

role ; soit : service pour service, je ferai ce que vous voudrez.

« — Merci, colonel, me dit Montéclain, nous serons quittes, et alors nous pourrons marcher chacun à notre but sans crainte, ni ménagements.

« Aussitôt il s'éloigna avec Brias qui, pendant tout ce temps, m'avait examiné comme une bête curieuse qu'il n'avait pas encore vue.

« Que veut dire ceci, ma mère ? Cet homme me connaît donc ? Il sait peut-être qui je suis... du moins il connaît mes relations avec Léona... Que dis-je, mes relations ? je ne mentais pas lorsque je disais que je ne connaissais point madame Amab, que c'était la première fois que je la voyais... il sait donc autre chose, il sait donc le lien mystérieux qui nous unit et qui nous enchaîne à la même vengeance. Le jour de ma présentation chez Léona, nous avons évité d'échanger entre nous une seule parole en dehors de la conversation générale ; j'avais remis à quelques jours à lui faire ma visite, pour que rien n'éveillât les soupçons.

« Je ne pus résister à l'inquiétude que m'avaient causée les paroles de Montéclain, je courus chez Léona... Elle rentrait, son mari était dans le salon et ne nous laissa seuls que durant quel-

ques minutes. J'en profitai pour dire à Léona ce que m'avait demandé Montéclain. Elle m'expliqua à quoi s'appliquait cette recommandation, puis revenant à ce que j'attendais d'elle :

« — Cela vient-il de vous, Thomas? me dit-elle.

« — Qu'importe! lui dis-je, il le faut. C'est une dette que je paye.

« Elle n'eut pas de peine à deviner qui m'avait poussé à cette démarche et elle me répondit :

« — Eh bien donc! je me tairai... Mais vous pouvez dire de ma part à Montéclain que c'est un niais, je n'avais aucune envie de me servir du secret de madame de Champmortain ni contre elle, ni contre Brias. J'en ai tiré tout ce que je voulais.

« — Quand vous reverrai-je? lui dis-je.

« — A la fête de madame de Champmortain.

« Son mari rentra, je me retirai. Le soir venu, j'allai voir les Rudesgens, et je compris ce que Léona n'avait pas eu le temps de m'expliquer. Elle a fait de madame de Champmortain une ennemie implacable de cette madame de Monrion, dont le nom remplit ici toutes les bouches. Madame de Champmortain n'a pas dit un seul mot contre elle, mais comme M. de Rudesgens venait de se répandre en louanges sur madame de

Monrion, et qu'il en appelait au témoignage de sa fille, celle-ci s'est tournée vers Brias et lui a dit :

« — C'est à vous de dire si cet éloge est mérité : car je crois que vous la connaissez plus particulièrement qu'aucun de nous. »

« Il y avait dans ces paroles, prononcées d'une voix légère et avec un charmant sourire, un fond de rage indicible. Brias a balbutié comme un sot. Quant à Montéclain, à qui j'ai dit que j'avais fait ce qu'il m'avait demandé, il a été d'un ridicule sublime. Il a fait la cour à madame de Rudesgens avec une constance et d'un air de bonne foi qui faisaient pâmer la vieille en regards incroyables et en soupirs de l'autre monde. Puis il s'est amusé à taquiner M. de Rudesgens et à lui faire raconter ses bonnes fortunes, ce qui a amené entre le vieux marquis et sa femme une furieuse querelle dont il a ri comme un fou. Brias avait l'air d'un enfant en pénitence ; Champmortain s'ennuyait et paraissait inquiet ; sa femme dévorait dans un morne silence sa jalousie et sa colère. Il n'y avait que Montéclain dont l'esprit parût libre de tout souci. Quel est cet homme? que veut-il? où va-t-il? Je croyais le connaître, parce que je savais ce que le monde en dit. Je voudrais interroger Léona à son sujet. Il faut attendre jusqu'à après-demain. Je le ferai.

Je n'oublierai pas que vous m'avez recommandé de me laisser guider par elle. Je sais la tendresse que vous lui portez, et je ne veux rien vous en dire qui puisse vous blesser... Mais j'aurais voulu que celle dont vous avez élevé l'enfance eût mieux profité de conseils qu'a dû lui donner votre expérience et votre vertu. Mais je ne l'accuse ni ne la juge. Elle a eu à souffrir de la pauvreté et du mépris, elle se venge... N'est-ce pas aussi mon but? Je vous manderai ce qu'elle me dira de Montéclain... Elle doit le connaître. Ils sont en présence comme deux ennemis qui, sachant ce qu'ils valent l'un l'autre, craignent de s'attaquer. Nous verrons.

« Je ne puis vous répéter que ce qu'on m'avait dit de madame de Rudesgens. Cette femme a oublié son passé, et sans les preuves écrites que possède Léona, jamais on ne l'amènera à un aveu. Du reste, elle me paraît de bonne foi dans son hypocrisie. Elle a raison; sa fidélité à M. de Rudesgens peut lui compter comme une vertu capable d'effacer tous les accidents possibles de sa jeunesse. Mais je reviens à ma visite.

« Pour vous dire tout ce qui s'est passé hier soir, je dois ajouter qu'après mille détours, et pendant que Montéclain tenait à lui l'attention de tout le monde, Brias s'est approché de ma-

dame de Champmortain et lui a adressé quelques paroles de la voix la plus suppliante.

« — Je crois, lui a-t-elle répondu sèchement, que je deviens sourde ; veuillez parler plus haut ; je ne vous entends pas.

« L'imprudent Brias a murmuré avec désespoir le nom de Sylvie, que j'ai pu saisir.

« — Vous avez raison, a-t-elle dit en se levant ; c'est l'heure de prendre le thé.

« Alors Brias, dépité, a voulu jouer l'indifférent ; il s'est mis à parler à tort et à travers, en disant les plus énormes folies. Madame de Champmortain eut la cruauté d'en rire avec nous. Le pauvre Brias n'y a pas résisté, et il est tombé dans le marasme. Vers onze heures et demie nous nous retirâmes, et je quittai ces messieurs à la porte du château. Montéclain n'avait pas cessé d'être d'une gaieté folle, et je l'entendis rire encore lorsque j'étais loin d'eux. Voilà où j'en suis. Après-demain je verrai sans doute M. de Montaleu à la fête qui se prépare. Je l'observerai avant d'en arriver à la terrible explication qui doit avoir lieu entre nous. Je ne l'ai vu que dans cet entretien d'une heure que j'eus avec lui, il y a quinze ans, et qui décida de ma destinée. Il m'apparut alors comme un modèle d'ingratitude et de dureté... Cependant il

passe pour un homme d'honneur et de probité sous tous les rapports... Ce n'est qu'un masque sans doute, et je dois le croire... Soyez tranquille, ma mère, je le lui arracherai.

« A vous tout et toujours.

« Votre fils,

« THOMAS. »

X

ARTHUR DE MONTÉCLAIN A M. LOUIS VILLON.

« 23 mai.

« Je vous l'ai dit, mon cher ami, l'horizon était chargé de lourdes vapeurs : de pâles éclairs les sillonnaient furtivement, de sourds murmures frémissaient dans l'air ; nous vivions dans une atmosphère électrique, les nerfs tendus, la respiration haletante ; tout annonçait l'orage, et l'orage a éclaté.

« Ç'a été par une soirée splendide ; le château de Rudesgens étincelait de bougies, les fleurs

abondaient, les parquets luisants étaient de vrais casse-cous; les damas et les satins avaient été dépouillés de leur camisole de basin; on avait fait venir des livrées neuves de Paris; les argenteries massives de Rudesgens miroitaient d'un éclat terne à côté des étincelantes orfèvreries de Champmortain.

« Le beau-père était merveilleusement vêtu : habit bleu à boutons d'or, pantalon noir, bas de soie blancs, souliers vernis, gilet blanc et cravate noire à col rabattu. Il avait l'air d'un jeune lycéen qui a dépouillé l'uniforme pour son premier costume de bal.

« La belle-mère, surexcitée par la furieuse élégance de son mari, avait déployé une robe de satin rose retroussée de marabouts attachés par des agrafes de diamants. Cette robe, outrageusement décolletée, permettait à deux rivières de diamants de se promener par sauts et par bonds sur les protubérances rocheuses et dans les profondes vallées de ses longues épaules et de sa roide poitrine. Le tout était surmonté d'une auréole de marabouts judicieusement plantés dans des épis, toujours de diamants, ce qui faisait ressembler volontiers madame de Rudesgens à l'un de ces vastes éventails montés sur un manche de pierre précieuse, et dont se servent

les esclaves de l'Inde pour agiter l'air autour de quelque rajah indolent.

« Champmortain eût été fort bien s'il n'avait eu la prétention de faire croire qu'il a sa taille de vingt-cinq ans... L'abdomen horriblement sanglé en paraissait d'autant plus respectable.

« Quant à madame de Champmortain, elle était belle comme une femme qui a le bonheur de l'être, qui veut l'être et qui sait l'être. Elle s'était contentée d'une robe blanche de mousseline de l'Inde, avec une demi-douzaine de fleurs naturelles artistement semées dans ses cheveux. Ce peu de parure était si bien ajusté, si bien venu, si librement porté, que je ne serais pas éloigné de penser que Léona eût passé par cette toilette, comme elle a passé par ce cœur, car l'infortunée Sylvie paraissait heureuse et gaie. C'est que Léona est un terrible maître, et Champmortain pourra bien payer les frais d'éducation de sa femme.

« J'étais curieux de voir toutes les entrées; je suis arrivé d'assez bonne heure pour n'être précédé que par une trentaine d'invités, qui, venus de cinq à six lieues à la ronde, s'étaient imaginé sans doute qu'ils n'arriveraient jamais assez tôt. J'ai eu à subir quelques souvenirs du passé: j'ai retrouvé là d'anciens amis de mon père qui

m'avaient vu naître, et qui m'ont raconté les maussades gentillesses de mes premiers ans ; j'ai trouvé là, aussi, des petites filles que j'avais fait danser sur mes genoux il y a quelque quinze ans, et qui sont devenues de gaillardes demoiselles très en appétit de mariage, *maturæ viro*, comme dit le latin. Cela m'a horriblement vieilli. J'ai trente-deux ans, mon cher Villon, et je ne suis rien, et cela grâce à ce vieux sauvage de Montaleu, qui rachète en morale prêchée l'immoralité pratique de sa jeunesse, qui fait de l'enthousiasme pour la vertu, et de la sévérité pour le vice, après avoir chaudement cultivé le vice et écorné les angles aigus de la vertu, comédien vulgaire dont les folies de jeunesse avaient été assez lestement troussées pour ne pas croire qu'elles finiraient en capucinades.

« Mais vous avez pour lui l'estime la plus profonde ; il est le ciel protecteur de l'étoile vers laquelle tendent sans cesse les rayons de vos yeux. Je vous ai promis de le respecter et surtout de veiller sur votre étoile. J'abandonne donc ma haine légitime et je continue mon récit.

« Je m'arrachai aux souvenirs des pères et aux espérances des petites filles, et je me cachai dans l'angle d'une croisée et derrière un vaste rideau. De cette façon je planais sur la cour où

défilaient les voitures des invités, et j'espionnais dans le salon.

« Durant une heure je n'eus d'autre distraction que de voir débarquer les toilettes les plus outrecuidantes sortant des véhicules les plus extravagants. Toutes les carrioles, toutes les guimbardes du pays avaient été mises en réquisition, de même que les chevaux de labour et ceux des moulins environnants. Je ne vous parlerai pas des calèches dont les soupentes étaient restaurées à force de cordes, et dont les glaces absentes étaient remplacées par des pans de rideaux de couleurs diverses. Je passe sous silence deux caisses de cabriolet assujetties sur des trains de berline; je ne m'arrête point sur deux coupés dont la partie supérieure avait été remplacée par une tente en coutil. Tous ces ingénieux subterfuges de l'industrie nivernoise m'étaient connus et eussent fatigué mon imagination si je n'avais été récompensé de mon attention par l'arrivée d'un fort beau gaillard empaqueté dans un sarrau de toile grise, dans un pantalon à pied de toile grise, et le chef couvert d'une casquette de toile grise. Ce paquet gris et crotté était monté sur un long cheval; il en a jeté les rênes à un petit drôle en haillons qui l'a suivi dans le coin de la cour.

« Là, et en un tour de main, il a dépouillé le pantalon, le sarrau, la casquette, et est sorti de son enveloppe grise, pimpant, leste, blanc, propre, brossé, comme un marié; il a secoué sa chevelure dont il avait comprimé la frisure sous sa casquette pour ne pas l'abandonner aux coups de vent de sa course rapide; il a tiré de sa poche des gants jaunes, il a fait descendre jusqu'à la main le chapeau Gibus qu'il avait glissé dans le dos de son habit, et il a monté le perron d'un air beaucoup plus dandy que Brias, qui venait de descendre de son coupé la tête basse et le front de mauvaise humeur. Brias, qui ne manque pas d'esprit, n'a pas le moindre tact. Dans la position où il est, on peut être tranquille, on peut être désespéré, on peut être ravi, mais on n'est pas de mauvaise humeur; cela est trop naturel. Madame de Champmortain vaut bien la peine qu'il joue une petite comédie pour elle. Brias prétend qu'elle n'y croirait pas. Tant mieux; les femmes vous savent toujours quelque gré du mal qu'on se donne pour les tromper. J'épiai l'entrée de Brias dans le salon : il fut reçu comme tout le monde par Sylvie. Il en pâlit. Elle a dû avoir un véritable moment de bonheur.

« Il chercha quelqu'un des yeux, et tomba

sur le seigneur Annibal de Rudesgens, qui l'entraîna de mon côté pour lui parler de la belle madame Amab. Je repris mon observation extérieure au bruit foudroyant que faisait une énorme diligence avec coupé, intérieur, rotonde, impériale, banquette, etc., le tout traîné par six chevaux de poste. Il en descendit un tout petit jeune homme qui cria ses ordres aux postillons de la voix la plus discordante. Je le reconnus pour le fils d'un apothicaire qui a heureusement appliqué la mécanique au métier de M. Fleurant, et qui est le principal actionnaire d'une entreprise de messageries.

« Il continuait à jeter ses ordres aux automédons de monsieur son père, lorsqu'il fut rasé comme une borne par un délicieux équipage qui coupa tous les autres avec cette rapidité insolente qui n'appartient qu'à des chevaux de prix et à des laquais de parvenu ou de femme douteuse. Le double droit du laquais à cette impertinence était justifié : c'était l'équipage de M. et madame Amab. L'entrée de la Léona dans le salon fut excellente : elle était belle, elle était calme, elle était modeste ; elle se montra heureuse et embarrassée de l'accueil transcendant qu'on lui faisait ; elle accepta en baissant les yeux la place réservée que madame de Champ-

mortain lui offrit près d'elle. Le vieux Rudesgens trépignait d'aise ; elle eut l'air de le découvrir d'un regard et de le saluer avec une finesse qui semblait rappeler une rencontre passée. Brias, qui n'avait pu se décrocher des confidences de l'antique Cupidon, fut obligé de s'incliner devant ce salut adroitement partagé. C'était une lâcheté de le faire, c'était surtout une sottise de le faire disgracieusement. Je n'avais plus d'yeux que pour Léona, et je suivais avec une extrême attention ses regards qu'elle promenait timidement et autour d'elle. Cela me mena à découvrir à l'angle d'une porte le majuscule Hector de Montaleu, bridé dans une cravate de satin blanc épinglée de diamants : il était abominable. Quand on rencontre ce vaste individu, avec ses longues guêtres de cuir, sa veste de velours, sa casquette fauve, son fouet, sa gibecière et tout son attirail de chiens, il a une sorte de beauté forestière qui vous fait croire qu'avec un peu de tenue cela ferait encore un beau cavalier dans un salon. Mais l'habit le dépoétise. Il était à peindre pour une enseigne du Bœuf à la mode. Il n'en est pas de même du colonel Thomas Rien, qui était à deux pas de lui : sa haute et fine taille était admirablement dessinée par un habit noir exactement boutonné jusqu'à sa cravate blanche

sur laquelle se dessinait un étroit liséré de son ruban de commandeur.

« Puisque vous prétendez le savoir, mon cher Villon, je ne veux pas vous contredire. Je veux bien que le colonel Thomas soit le fils d'une bonne Allemande à moitié illuminée, c'est-à-dire aux trois quarts folle, et qui vit retirée dans un couvent de Cologne; que cette excellente madame Muller, qui est aussi la marraine de Léona, soit la mère dudit colonel, je n'y contredis point; mais, de par tous les diables ou de par tous les saints! il y a du sang de pure race dans cet homme : il a le nez arqué de l'aigle et a une grâce incroyable dans les lèvres, et lorsqu'il abrite, sous ses blonds et épais sourcils, son œil fauve et bleu, il en sort des tonnerres et des éclairs. Il y a du Jupiter dans la naissance de ce garçon-là, et feu M. Muller, qui n'a jamais existé, vous pouvez m'en croire, est un Amphitryon imaginaire, je vous l'atteste; je dis mieux, j'en suis sûr, et je vous dirai un jour le nom auquel a droit celui qui a choisi ce nom de Rien comme un défi jeté à la fortune.

« Quoi qu'il en soit, l'assemblée était déjà devenue assez nombreuse pour que l'on commençât à être mal à l'aise dans le grand salon. Madame de Champmortain, avec une affectation

incroyable, y entassait cependant femmes sur femmes, au mépris des toilettes les plus exquises; l'orchestre avait déjà grincé quatre ou cinq préludes; mais madame de Champmortain n'y voulait rien entendre, et au lieu de donner le signal, elle venait reprendre sa place auprès de madame Amab, qu'elle comblait de la façon la plus ridicule... A propos, j'oubliais M. Amab : il était tombé en partage à Champmortain, qui s'en dépêtra sur Montaleu, qui le planta là tout net... Il était dans un des salons secondaires, lorsque tout à coup la porte se désencombre, et je vois entrer une fée !

« Villon, mon ami, vous m'avez dit un jour : « Je l'aimerai toute ma vie sans espoir, car « maintenant la distance qui nous sépare est in- « franchissable ; mais s'il arrivait qu'il fallût don- « ner ma fortune et ma vie pour lui sauver un « chagrin, je ne croirais pas avoir tout à fait perdu « mon temps sur cette terre. » Vous m'avez dit cela, et sachant qu'elle devait venir dans ce pays où je suis venu, vous avez ajouté : « Veillez sur « elle ; protégez-la, et si quelque danger la mena- « çait, avertissez-moi, et je serai près d'elle pour « la sauver. » Vous m'avez dit tout cela, Villon ; et quoiqu'il y ait entre moi et *elle* un secret que vous savez et qu'elle ignore, un secret qui m'a

fort prévenu en sa faveur, je l'avoue, si je ne vous ai pas ri au nez, c'est que j'ai pitié des fous. Eh bien ! Villon, s'il y a un fou entre nous deux, ce n'est pas vous, c'est moi. Je l'ai vue, Villon, belle, candide, majestueuse, naïve, pure image des anges par sa beauté, et vêtue comme une duchesse. Quand les rayons de ses yeux ont fait pâlir toutes les bougies pour inonder ce salon d'une lumière céleste, quand j'ai vu frémir ses lèvres purpurines, rose qui sourit et qui parle, quand j'ai aperçu cette blanche épaule, ces bras aux contours amoureux et dont nul ne connaît l'étreinte; cette main d'enfant, cette taille qui doit plier et bondir comme une épée d'acier... Villon! Villon! je suis demeuré ébloui, anéanti, confus. Je me suis méprisé... et je vous ai trouvé bien insolent. Quoi! vous l'aimez, Villon? Sur mon âme, je ne l'oserais pas.

« Non, de par toutes les belles dames que j'ai honorées de mes hommages, je ne l'aimerai pas. Mais si je l'aimais, cette femme, je me ferais son esclave, son laquais, je l'adorerais à deux genoux sur des pointes d'acier, je voudrais la poser sur un trône, sur un autel, ou plutôt je l'enfermerais dans un donjon, je monterais la garde à sa porte, je la maltraiterais, je la tuerais si je la croyais capable d'avoir un regard pour un autre que

moi. Non, rassurez-vous, Villon, je ne l'aimerai pas, je n'ai aucune envie de devenir stupide et ridicule.

« Ce n'est pas, certes, que je veuille dire cela de vous. Votre nature peut supporter de pareilles amours, tant mieux. Quant à moi, je suis trop colère et trop impérieux pour accepter un pareil pouvoir. Je suis surtout trop égoïste. Si j'aimais votre étoile, votre sainte vierge, votre Julie, je ne m'appartiendrais plus. Car enfin il faut en finir avec toutes ces métaphores indigentes qui ne disent rien de ce que j'ai éprouvé... C'était Julie, c'était la comtesse de Monrion. L'auréole lumineuse qui l'entourait était si éblouissante que j'y pus à peine distinguer la figure de M. de Montaleu qui lui donnait le bras. Cet exécrable vieillard a pu passer sous mes yeux sans m'agacer de l'envie de lui briser la tête, grâce à la protection de cette blanche fille mariée. C'est une véritable fée.

« Vous vous demanderez comment j'ai pu voir tant de choses, découvrir tant de perfections dans le court espace de temps qu'une femme met à entrer dans un salon. C'est que ce court espace de temps a été prolongé de la façon la plus insultante. Madame de Monrion, arrivée à l'entrée de ces deux demi-cercles de femmes qui

la dévoraient des yeux, chercha du regard la maîtresse de la maison. Celle-ci était près de Léona, et trop maladroitement penchée vers elle pour qu'il ne fût pas évident qu'elle ne voulait point voir madame de Monrion. Julie finit par apercevoir madame de Champmortain et s'avança vers elle. M. de Montaleu l'arrêta en reconnaissant Léona. Il espérait sans doute que madame de Champmortain, en les apercevant et en venant au-devant d'eux, leur épargnerait le déplaisir de se trouver face à face avec madame Amab.

« Madame de Champmortain fut implacable; elle s'obstina à rester attentivement penchée vers Léona et à ne point voir ni M. de Montaleu, ni madame de Monrion. Cependant ce petit temps d'arrêt, au milieu du vide que faisaient deux grands arcs de fauteuils hérissés de femmes, cette hésitation avait été remarquée. Madame de Monrion resta calme, mais M. de Montaleu, retroussant sa cravate, fit un pas pour se retirer. Quelques voix discrètes appelèrent madame de Champmortain, comme pour l'éveiller de l'attention trop profonde qu'elle prêtait à Léona, sa voisine même la poussa du coude; elle resta impassible. Cela allait devenir tout à fait scandaleux, lorsque M. de Rudesgens, soit qu'il devinât l'intention incroyable de sa fille, soit qu'il crût à

une distraction réelle, traversa vivement le salon, prit la main de Julie et la conduisit près de madame de Champmortain, en disant assez haut :

« — Ma fille, voilà madame de Monrion qui vous attend depuis trop longtemps.

« Le vieil Amadis, avec ses ridicules prétentions, a eu plus d'esprit et de savoir-vivre que ce butor de Champmortain, qui voyait tout cela et qui crevait dans son pantalon en essuyant d'une main tremblante la sueur pâle et froide qui l'inondait.

« Madame de Champmortain ainsi interpellée se retourna négligemment, se leva le plus lentement qu'elle put, salua le moins possible, et, jetant un regard distrait autour d'elle, chanta d'une voix traînante l'accueil suivant :

« — Comment venez-vous si tard, madame ? Nous n'avons plus de place dans le grand salon ; il faut absolument que je vous cache dans ce petit coin là-bas.

« Elle prit le bras de Julie et la conduisit jusqu'à la porte, où elle rencontra sa mère, qu'elle chargea du soin de placer la comtesse dans un premier salon où il n'y avait encore que des hommes. M. de Rudesgens s'était emparé de M. de Montaleu, qui ne vit point ce dernier trait d'impertinence. Il y avait autour de ce salon

plusieurs figures plus ou moins affectées de cette scène : d'abord, comme je vous l'ai dit, Champmortain, qui suait et crevait ses gants, tant il serrait les poings ; Brias ensuite, qui avait l'air ahuri et hébété d'un homme ivre ; puis M. Amab, dont la pâleur avait tourné au vert, et dont j'entrevoyais la tête sous le bras d'Hector de Montaleu, dont le visage pourpre s'allumait de convoitise, pour la belle Julie, sur sa cravate blanche. Quant au colonel Thomas Rien, il semblait qu'il n'eût que des yeux dans le visage, tant il les ouvrait d'une façon foudroyante pour contempler la belle des belles.

« Léona est toujours un grand maître dans les petites choses ; elle avait considéré madame de Monrion avec un sourire charmé, et s'était retournée vers son autre voisine pour lui dire d'une voix flûtée :

« — Voilà une bien belle personne.

« Les voitures se pressaient dans la cour, mais tout mon monde était arrivé, et je sortis de derrière mon rideau au moment où le regard quêteur de Léona semblait chercher quelqu'un. J'allai droit à elle et je lui dis :

« — Me voilà.

« — L'avez-vous vue? me dit-elle sans nier que ce fût moi qu'elle cherchât.

« — Oui, lui répondis-je sans lui demander de qui elle me parlait.

« — Avez-vous pardonné à M. de Montaleu?

« — Non.

« — Où allez-vous?

« — Je vais la regarder.

« — En êtes-vous là, de commencer vos attaques par des œillades obstinées pareilles à celles que me lance ce petit bonhomme qui arrive à la ceinture de Montaleu?

« — Il est fort gentil, lui dis-je; c'est le fils de mon apothicaire.

« — Je vous conseille de le présenter à la fille de votre faïencier.

« — Il faudrait d'abord que je fusse présenté moi-même.

« — Vous pourriez prier mon mari de vous rendre ce bon office.

« — S'il l'osait, vous ne lui pardonneriez pas; j'aime mieux le demander à Brias.

« — S'il l'osait, Sylvie serait capable de lui pardonner.

« — Je ne le soumettrai pas à une si terrible chance de pardon, et je ne me ferai pas présenter; je me contenterai de la regarder.

« — Pourquoi faire?

« — Pour la voir.

« — C'est donc un plaisir bien extraordinaire?

« — C'est la première fois que je le comprends.

« — Vous n'avez donc rien vu d'aussi beau?

« — Rien.

« — Pour être méchant, vous devenez impoli.

« — Et pour que vous ne suiviez pas mon exemple, je vous laisse.

« Je n'étais pas fâché d'avoir jeté ce premier grain de poivre sur le triomphe de Léona. Si elle exècre la vertu et la bonne renommée de madame de Monrion, elle ne déteste pas moins sa beauté. J'étais sûr de faire éclater un peu plus rapidement les mauvaises intentions préméditées contre l'ange aux ailes coupées qui ne peut s'en retourner au ciel, et j'allai continuer mon rôle d'examinateur.

« Quand j'arrivai dans le second salon, Julie était seule entre trois ou quatre grandes filles montées en graine qui se tordaient les yeux pour la voir sans la regarder. Elle souffrait visiblement, et ses yeux cherchaient partout un protecteur. Il y avait, dans l'autre salon, Champmortain, le maître de la maison, Brias qui la connaît, Amab qu'elle a aimé, et que je m'attendais à voir venir près d'elle; pas un ne démarra

de la portée du regard de la Léona. Le colonel Thomas m'avait seul suivi dans le petit salon où se trouvait la belle abandonnée. Il la regardait étrangement, je vous le jure. Était-ce de la haine, de l'admiration ou de l'amour?... Je ne puis vous le dire, mais ses yeux lançaient des rayons changeants qui firent peur à Julie quand elle les rencontra. Il en résulta qu'elle se tourna de mon côté. Probablement je jouais, sans m'en douter, le même jeu que le colonel, car elle parut également blessée de mon attention.

« Heureusement pour moi, le signal de la danse fut donné. Il fallut de toute nécessité qu'un certain nombre de danseurs passât dans le second salon. Madame de Champmortain donna l'exemple. Il y avait huit jours que cette première contredanse avait été promise à Brias, qui avait eu l'esprit de la demander devant nous tous. Il s'en souvint, mais madame de Champmortain lui passa sous le nez, avec le grand paquet de toile grise dont je vous ai parlé ; c'est un certain baron de la Trottière qui passe pour avoir conquis les faveurs d'une cantatrice à roulades d'Issoudun, et qu'on dit de première force sur l'épée.

« Ceci réveilla Brias de son anéantissement, je vis le moment où il allait sauter à la gorge du grand baron. Je l'arrêtai à temps et je lui dis :

« — Pas de sottises... Un moment de courage, invitez madame de Monrion.

« Brias m'obéit en désespéré, et, comme tous les esprits faibles, il poussa les choses à l'extrême, et alla tout droit se placer en face de madame de Champmortain. O mon cher Villon, il a fallu qu'en ce moment Dieu couvrît Julie et Brias du même bouclier de diamant dont il protégea les jours du vieux comte de Toulouse, dans les champs de la Palestine, pour que tous deux ne tombassent perforés, brûlés, écrasés du regard que leur lança la blonde Sylvie. Je ne sais quel parti allait prendre l'exaspération où je voyais madame de Champmortain, lorsque Léona parut conduite par ce goujat d'Hector. A cet aspect, et comme si cette femme portait autour d'elle une atmosphère de mauvaises pensées, une soudaine inspiration arriva à Sylvie; elle fit signe à Léona de prendre place en face d'elle et jeta insolemment ces mots à Julie :

« — Pardon, madame, voilà le vis-à-vis que j'attendais.

« Brias resta atterré; Hector ne s'aperçut de rien; madame de Monrion tomba presque évanouie sur un fauteuil qui se trouva derrière elle.

« Champmortain, qui avait vu le coup de théâtre, voulut s'approcher, mais il fut cloué à

sa place par un regard de Léona. Le colonel, qui avait tout examiné, se retira d'un air mécontent.

« Brias éperdu ne savait que dire à madame de Monrion, si ce n'est qu'il était désolé et qu'il allait trouver un autre vis-à-vis. Un moment je fus tenté de cueillir pour la contredanse une de ces giroflées montées et oubliées sur les banquettes pour venir en aide à Brias et à madame de Monrion; mais toute la douleur et tout l'effroi qui se peignaient sur ce beau visage ne purent me décider à paraître faire quelque chose pour quelqu'un qui intéresse le vénérable Montaleu.

« Il venait d'entrer, fier de sa vertu, de sa bonne renommée, de sa pairie, de lui-même; son aspect, vénérablement fat, refoula toute pitié au fond de mon âme; je laissai Brias à ses fureurs et Julie à son humiliation. Enfin, elle aperçut M. de Montaleu, se glissa jusqu'à lui et l'entraîna dans une antichambre. Je me faufilai aux alentours.

« Le vieux Montaleu ne voulait point croire ce que lui disait Julie. Elle pleurait cependant, la veuve immaculée, la blanche Valkyrie, la Vénus chaste, elle pleurait, et le cuir verni qui couvre le cœur du vertueux Montaleu faisait glisser sur lui ces larmes saintes et sincères comme les gouttes de rosée sur une armure de

fer-blanc. Dieu me damne, Villon, si ces perles, qui bordaient lumineusement les longs cils de la blonde fée et qui, se détachant une à une, faisaient, sur cet angélique visage, deux ruisseaux bien autrement précieux et éblouissants que les rivières de diamant qui se cahotaient sur le cou de la Rudesgens ; si ces larmes m'eussent parlé à moi, soit comme frère, soit comme époux ou amant, j'atteste le ciel que je fusse rentré dans ce bal comme un homme ivre, que je me fusse jeté à travers cette insolente contredanse, pour y souffleter Champmortain, Brias, le colonel, et le grand sarrau gris, et M. Amab, et tous les hommes qui eussent élevé la voix, non-seulement pour venger cette blonde enfant qui pleurait, mais pour oublier qu'il y avait là deux femmes, dont l'une méritait d'être fouettée publiquement et l'autre d'être mise au régime pénitentiaire.

« Mais je ne connais pas madame de Monrion; je ne veux pas la connaître, et je la laissai sous l'aile déplumée de son noble pair. Savez-vous, Villon, ce que ce vénérable objet de votre culte trouva de mieux à répondre à cette triste désolation?

« — Personne ici, dit-il, n'aurait osé me faire une pareille insulte.

« Le malheureux ! mais s'il n'avait été sous la protection de celle qu'il s'est donné la mission de protéger, je lui aurais cloué l'insulte au front, pour lui apprendre à avoir plus de pitié et de dignité. Comment se fait-il, Villon, que, parmi tous ces hommes, un seul ait eu un bon mouvement pour Julie, et que ce soit le vieux Rudesgens, le ridicule incarné ? C'est qu'au fond de cette vieille bonbonnière en peau de citron racornie, il y a un cœur de père... c'est que Rudesgens a une fille. Un père, si bête qu'il soit, a un sens de plus que les autres hommes.

« Cependant il fallait en finir. M. de Montaleu prétendit qu'il allait avoir une explication qui montrerait à Julie qu'elle s'était complétement trompée sur les intentions de madame de Champmortain. Il envoya un laquais prier tout bas M. ou madame de Rudesgens, ou M. de Champmortain, ou au besoin madame de Champmortain elle-même, de vouloir bien venir lui parler. Mais M. de Rudesgens était pris dans un whist, madame de Rudesgens dansait, on n'avait pu découvrir Champmortain, et madame de Champmortain priait qu'on voulût bien l'attendre un instant. Brias entra au moment même. Il fut très-troublé de la rencontre et me demanda.

« — Pardon, lui dit M. de Montaleu, vous

donniez le bras à madame de Monrion lorsqu'elle a été obligée de se retirer de la contredanse ; dites-lui, je vous prie, que madame de Champmortain n'avait aucune intention malveillante lorsqu'elle s'est trouvée forcée de remplir un engagement pris sans doute antérieurement.

« Brias baissa les yeux sans répondre.

« — Pensez-vous donc, monsieur, dit M. de Montaleu , que madame de Champmortain eût l'intention d'insulter ma nièce?

« — Que dites-vous donc là , mon ami ? dit Sylvie qui entra en ce moment. Je pensais au contraire être fort agréable à la reine des beautés, à votre divine nièce, en lui donnant la possibilité de causer plus particulièrement avec M. de Brias.

« Julie adressa à madame de Champmortain un simple :

« — Oh ! madame!

« Ce mot a été dit avec une éloquence de regard qui me prouve que Julie en sait plus que personne.

« — C'est au moins là un amour permis , je le sais, répondit madame de Champmortain, et dont un prochain mariage légitimera, je l'espère, les imprudences. Quant à moi , j'ai voulu faire

quelque chose pour le hâter; je suis désolée d'avoir si mal réussi.

« M. de Montaleu qui, en sa qualité d'homme *sapiens et fortis*, ne sait jamais rien, semblait chercher l'explication de ces paroles aux angles de tous les murs. Madame de Monrion regarda Sylvie avec une pitié si touchante que j'en fus ému.

« — Oh! madame, lui dit-elle, en quelles mains êtes-vous tombée?

« Elle croyait avoir tout deviné, tout compris, et elle avait pitié de la folle jalousie de Sylvie. M. de Montaleu prit la main de sa nièce, et parlant haut à un domestique qu'il appela :

« — Ma voiture, et vous direz à M. de Champmortain que j'espère le voir demain matin.

« Il sortit sur cette bravade surannée. Sylvie eut un moment d'hésitation, et peut-être eût-elle dit à M. de Montaleu une parole qui eût amené une plus convenable explication, si ce damné Brias, qui est le diplomate le plus malencontreux que je connaisse, ne se fût avisé de dire à madame de Champmortain :

« — Ah! madame, je sais quelle main perfide vous a poussée à insulter la plus pure vertu; mais je vous jure que je l'en punirai.

« Ceci ranima toutes les fureurs jalouses de madame de Champmortain.

« — C'est votre devoir de futur, lui dit Sylvie.

« Je croyais les péripéties du drame épuisées, lorsque tout à coup le gros Montaleu, portant haut comme un cheval de carrosse, entre et s'écrie avec une légèreté écrasante :

« — Le futur de qui ?

« — Mais, de votre belle cousine, madame de Monrion.

« Hector, qui faisait semblant de vouloir faire plusieurs bouchées d'une glace, faillit n'en faire qu'une de Brias ; mais la présence de madame de Champmortain l'arrêta d'abord. Cependant, il ne put attendre qu'elle fût tout à fait partie pour s'approcher de Brias et lui dire d'une voix sinistre :

« — Il faut que je vous tue, Brias.

« Madame de Champmortain s'arrêta et laissa échapper un cri étouffé ; elle eut peur.

« — Ah ! pardieu, repartit Brias, vous me rendrez grand service.

« Sylvie entendit encore la réponse, et je ne sais ce qu'elle allait faire, lorsque Champmortain parut. Sylvie s'enfuit sous la protection de Léona qui passait. Hector, plein de courroux, arrêta le mari au passage pour lui demander de lui servir de témoin contre Brias.

« Champmortain demandait une explication, lorsque entra un domestique qui lui remit un billet écrit au crayon.

« — De quelle part?

« — De la part de M. le marquis de Montaleu.

« — Est-ce qu'il est parti?

« — Mais je crois qu'il ne pouvait guère faire autrement, dit Brias.

« Pendant ce temps, Champmortain parcourait le billet.

« — Bien! s'écria-t-il tout à coup, encore une affaire!

« — Comment! mon vieux coquin d'oncle, dit Hector, veut se battre aussi!...

« — Je ne crois pas; cependant, le billet est sec... Ah çà! mais, reprit Champmortain, il s'est donc passé encore quelque chose de nouveau?...

« — Probablement, fit Hector, car je n'ai rien vu...

« — Messieurs, dit Champmortain, veuillez rentrer dans le bal. Point de scandale, je vous en supplie. Nous tâcherons de nous expliquer tous demain.

« Ils rentrèrent, et je sortis de ma cachette.

« Qu'en dites-vous, l'ami Villon? ceci ne vous semble-t-il pas un joli commencement de discorde, un prélude charmant à un engagement général? car, Léona aidant, il est probable que d'ici à quelques jours M. Amab, le grand baron, le colonel et moi-même, et bien d'autres, nous entrerons tous dans la mêlée ; cela va faire un terrible grabuge, j'en suis sûr. En attendant, je présumai que je pouvais être de quelque utilité à Brias, ne fût-ce que pour l'empêcher de se laisser tuer en désespéré par ce bœuf d'Hector ; je reparus dans le salon. Mais j'y cherchai vainement les Rudesgens et les Champmortain ; ils avaient profité de la *furia* et de l'encombrement de la danse pour disparaître. Léona s'était envolée avec eux, et avec eux aussi Hector et Brias. Amab jouait avec le colonel et deux richissimes maîtres de forges. Comme d'habitude, les deux richards gagnaient l'argent de l'artiste et du soldat. Ils étaient dans la chambre à coucher de madame de Champmortain, et je fus très-étonné de voir que le boudoir qui la suit était fermé. Un sourd murmure de voix transsudait à travers la porte ; il y avait conciliabule.

« Il fallut m'en tenir aux aguets, car je vous l'atteste, je ne me serais fait nul scrupule de me mettre aux écoutes. Je pris la place d'Amab, qui

avait déjà trop perdu, et je me donnai le plaisir de tarir la verve luxuriante, hilarante et dévorante des deux marchands de gueuses, en leur gagnant quelques centaines de louis.

« Je n'ai jamais vu deux sacs d'écus plus surpris qu'ils ne le furent en rencontrant un homme qui fît reculer l'insolence de leur bonheur par l'audace de ses attaques. Cependant je ne jouais que d'un œil, l'autre était fixé sur la porte du boudoir. Elle s'ouvrit enfin, et je vis sortir tout d'abord M. et madame de Rudesgens. Le zéphyr sexagénaire avait à la fois une mine confuse et triomphante; madame de Rudesgens était exaspérée; ses rivières en frétillaient sur les aspérités de son décolletage.

« — C'est l'horreur des horreurs, murmura-t-elle.

« — Eh! repartit son mari, il est du bon temps; nous sommes de la même époque.

« L'épithète qui ferma la bouche à M. de Rudesgens se perdit pour moi dans le frôlement bruyant du satin rose de son épouse, qui s'élança, légère comme un enfant, dans les mains d'un apprenti danseur. Le marquis la suivit. Un moment après, Champmortain sortit du boudoir avec sa femme... Elle avait pleuré... il y avait eu explication et scène... Je ne doutai pas

qu'il ne s'agît de l'insulte faite à madame de Monrion. Je commençais à espérer que la Léona s'était enfournée dans une entreprise où elle laisserait quelque peu de ses griffes envenimées. Je comptais sur la colère de Brias, lorsqu'à ma grande surprise je le vis à son tour paraître avec Léona, qu'il écoutait de l'air le plus convaincu, et pour couronner le tout, après eux se montra Hector. Il paraissait au mieux avec Brias, quoiqu'un sombre nuage obscurcît le sommet de cet Atlas. Une infamie venait de s'accomplir, et pour que rien ne manquât à ma conviction, je pus voir quelques instants après Brias valser avec madame de Champmortain. La folle était ivre du pardon qu'elle avait sans doute accordé; elle rayonnait de passion dans les bras de Brias.

« Mais ce pardon, où et quand avait-il été obtenu? Comment s'était opérée la réconciliation de Brias et d'Hector? Je flânai autour d'eux pour recueillir quelque balourdise d'Hector ou quelque indiscrétion de Brias. Ils étaient scellés comme des testaments. J'avisai Champmortain, lui seul était sombre et mécontent. Il n'est pas dupe de Léona, quoiqu'elle le tienne en laisse. Jusqu'à présent il ne lui avait guère sacrifié que sa fortune et sa considération; mais il n'est pas

homme à la laisser jouer avec l'honneur et l'avenir de sa femme. Je le tâtai à l'endroit de madame de Monrion, lui demandant niaisement ce qu'elle était devenue.

« Il me répondit assez lestement qu'il ne s'en souciait guère. Je n'en tirai pas autre chose. Je me mis à chanter mentalement le chœur : *Quel est donc ce mystère?* ou si vous l'aimez mieux : *Je n'y puis rien comprendre.*

« Après me l'être suffisamment chanté à moi-même, j'allai tout doucement le souffler dans l'oreille de Léona, qui me répondit :

« — Comme j'ai fait donner leur parole d'honneur à tous ceux qui en sont instruits de n'en parler à personne, il est probable que tout le bal le saura ce soir.

« En effet, une heure après, je le savais... Mais vous, mon ami Villon, vous ne le saurez pas. C'est une nouvelle drôlerie de la Léona, un merveilleux agencement d'une petite histoire qui ne m'est pas inconnue. Du reste, dormez en paix, ami Villon; je suis là, je veille... et d'abord je veille pour vous écrire; car j'ai quitté presque aussitôt cette abominable cohue que j'ai laissée en proie à la démence de toutes les mauvaises et de toutes les ridicules passions que la Léona lui avait soufflées. Il était une heure quand

j'en suis sorti, il en est quatre. Je vais me coucher. Ne me répondez qu'un mot; si j'étais amoureux de Julie, me le pardonneriez-vous? Oui, ou non. Bonjour.

« MONTÉCLAIN. »

XI

ORPHELINE.

Le lendemain, M. de Montaleu entra de bonne heure dans l'appartement de Julie. Elle ne s'était pas couchée ; ses yeux étaient rouges de larmes et d'insomnie ; mais, à ce moment, il semblait qu'une résolution ferme et inébranlable eût remplacé le désespoir qui l'avait tenue éveillée.

— Je suis venu pour causer avec vous de l'affaire d'hier, lui dit M. de Montaleu. J'ai écrit, comme vous le savez, un mot à M. de Champmortain ; j'espère qu'il me fera l'honneur de venir me donner une explication, sinon j'irai la

chercher. Mais pour que cette explication soit complète, il faut que vous me répondiez avec franchise. Il a dû se passer entre vous et madame de Champmortain quelque chose qui l'a poussée à l'insulte publique qu'elle vous a faite. Répondez-moi, Julie... Je suis votre protecteur, je vous considère comme ma fille, je veux savoir toute la vérité.

Madame de Monrion écouta M. de Montaleu avec un visage parfaitement calme et résigné. Lorsqu'il eut achevé, elle prit la parole d'une voix ferme et lui répondit :

— Monsieur, je suis la fille d'honnêtes gens et je suis fière de leur nom, mais je comprends que ma naissance obscure offusque la susceptibilité de ceux qui appartiennent à une autre classe que celle dont je suis sortie. Madame de Champmortain a voulu me faire comprendre que je n'étais pas à ma place chez elle.

— Madame de Monrion est partout à sa place ; celle que j'appelle ma nièce a droit d'être partout accueillie avec égards, repartit le marquis.

— Vous voyez, monsieur, qu'il n'en est pas ainsi.

— Vous ne me dites pas la vérité, Julie, dit M. de Montaleu. Vous êtes venue dans ce pays il y a six mois, et la maison de M. de Rudesgens

vous a été ouverte avec empressement. Madame de Champmortain vous a reçue à Paris comme une amie, et elle vous traitait de même il y a quelques jours. Ce changement a eu lieu depuis la nuit qu'elle a passée ici. Vous savez comment elle est partie, malgré vos instantes prières pour la retenir... Auriez-vous par hasard manqué d'égards envers elle?...

— Non, monsieur.

— Je sais que cela n'a point été dans vos intentions; mais, peut-être, peu accoutumée à certaines susceptibilités d'un monde que vous ne connaissez pas entièrement, peut-être avez-vous pu blesser madame de Champmortain?

—Vous voyez, monsieur, dit Julie avec un sourire triste, que c'est moi qui dois probablement avoir tort : le mieux est donc que je renonce à ce monde, pour lequel je ne suis point faite...

—Vous n'êtes pas calme, Julie, et vous me répondez avec amertume. Il s'agit peut-être d'un enfantillage... dites-moi tout. Rappelez-vous s'il s'est passé ou s'il a été dit quelque chose de peu convenable entre vous et madame de Champmortain.

— Si quelque chose de peu convenable a été dit entre moi et madame de Champmortain, fit

Julie avec fermeté, j'aime mieux l'oublier que m'en souvenir.

— Vous me causez un véritable chagrin, Julie; vous ne m'avez pas habitué à vous trouver si froide et, je puis le dire, si hautaine. Je vous demande quelques renseignements qui puissent m'aider dans l'explication que je veux avoir; ces renseignements, vous me les refusez...

— Puisque vous avez prononcé le mot, M. le marquis, je l'accepte... Vous avez raison... ces renseignements, je vous les refuse.

M. de Montaleu parut fort irrité.

— N'oubliez pas, s'écria-t-il, que vous portez un nom qui a été celui de ma sœur, et que si je suis prêt à le défendre en vous contre toute injure, c'est parce que je suppose que vous ne l'exposerez à aucun reproche.

— Ce nom, monsieur, dit Julie, vous savez comment je l'ai reçu. Ç'a été comme réparation, et cependant, quel que fût le crime qui m'a forcée à l'accepter, je suis convaincue que celui qui me l'a donné sur son lit de mort l'eût fait respecter en moi, s'il eût vécu. C'est parce que j'ai cette conviction, c'est parce que je respecte ce nom que je ne veux pas le laisser exposé à des outrages odieux, et que je veux quitter ce pays.

— Julie, Julie, dit M. de Montaleu surpris de

la fermeté de cette résolution, c'est me dire que je suis incapable de vous protéger.

— Non, certes, monsieur, reprit Julie avec une douceur inexorable, mais c'est refuser de vous engager dans une lutte qu'il vous serait difficile de soutenir pour moi, puisque je suis décidée à la déserter.

— C'est aussi me dire que vous voulez me quitter, dit M. de Montaleu d'une voix plus émue qu'il ne l'eût peut-être voulu.

— Ne me dites pas cela, repartit Julie, vous me rendriez trop douloureuse une résolution sage, et qui vous sauvera, je l'espère, plus de chagrins dans l'avenir qu'elle ne vous causera de déplaisir dans le présent.

— Mais quelle est la cause de cette résolution?

— Il est inutile que je vous la dise, reprit madame de Monrion.

— En vérité, ceci est étrange, reprit M. de Montaleu vivement blessé. Je vous ai appelée auprès de moi comme ma fille, et ne pouvant vous en donner le nom, j'ai voulu vous en assurer les droits...

— Oh! monsieur, monsieur, s'écria vivement Julie, ne persistez pas dans cette pensée! ne me faites pas, je vous en supplie, des ennemis qui ne me pardonneraient pas vos bienfaits.

— Qu'est-ce à dire, Julie? Accusez-vous mon neveu Hector ?

— Non, certes, monsieur.

— Cependant, lui seul peut avoir à se plaindre de mes résolutions à votre égard, et ses motifs de plainte auraient pu disparaître aisément, si vous aviez consenti à me laisser répondre favorablement à la demande qu'il m'a adressée.

— Veuillez me pardonner, monsieur, de vous rappeler que vous-même n'avez pas pour M. Hector de Montaleu une considération excessive.

— Je connais ses défauts, ce sont ceux d'une nature violente, d'une éducation grossière et d'une vie peut-être un peu rustique; mais Hector est un honnête homme, il a un grand nom, il est jeune, brave, et ses prétentions n'ont rien que de raisonnable. Du reste, je ne lui ai point encore formellement répondu. Écoutez-moi, Julie, j'ai beaucoup réfléchi à ce sujet, je comprends que votre délicatesse s'effarouche de la recherche d'Hector, mais d'un autre côté ce mariage concilierait beaucoup d'intérêts.

— Ce mariage est impossible, monsieur, dit Julie avec un douloureux effort.

— Impossible...

— Pardonnez-moi, monsieur, dit Julie avec une vive agitation; vous avez été mon ami, mon

protecteur; vous avez voulu remplacer les parents que j'ai perdus dans un funeste événement. Croyez, croyez, monsieur, que jamais reconnaissance ne fut plus sincère et plus profonde que la mienne; mais lorsque je suis convaincue que ma présence chez vous peut devenir un sujet de malheurs dont vous aurez peut-être à souffrir autant que moi, croyez, mon noble ami, que j'aurai le courage d'une séparation qui me brise le cœur, mais qui est nécessaire... il faut que je parte...

— Et que deviendrez-vous seule au monde, sans amis, sans parents?...

— J'ai un frère, monsieur.

— Un étourdi, sans tenue, sans consistance; un enfant d'ailleurs.

— Le malheur vieillit vite, monsieur, et la dignité dont mon frère manque aujourd'hui viendra avec la nécessité de protéger sa sœur.

— Il y a quelque chose d'extraordinaire dans tout ceci, et je pensais mériter que vous me le dissiez, repartit amèrement M. de Montaleu.

Julie, qui jusque-là avait conservé une fermeté pénible mais inébranlable, ne put contenir davantage le désespoir qu'elle avait longtemps comprimé. Ses larmes, refoulées dans son cœur, remontèrent violemment à ses yeux avec des

gémissements et des sanglots, et elle s'écria :

— Laissez-moi partir, monsieur... Je vous en supplie ; ne me faites pas vous dire d'où m'est venue l'insolence de madame de Champmortain...

— Elle avait donc une raison?... s'écria vivement le marquis.

A ce moment, la cloche du château annonça l'arrivée de plusieurs étrangers, et l'on vint avertir M. de Montaleu que M. de Rudesgens, accompagné de Champmortain et de Brias, demandait à le voir.

— Attendez-moi, Julie, dit-il, nous ne pouvons nous séparer ainsi... Vous ne partirez pas sans m'avoir revu.

— Cela vaudrait peut-être mieux, dit madame de Monrion avec amertume.

— Songez que partir en ce moment serait accepter comme juste l'indigne outrage qu'on vous a fait hier.

M. de Montaleu sortit. Julie le regarda s'éloigner avec une colère douloureuse ; mais tout à coup elle parut se raffermir dans la résolution qu'elle avait prise, et elle s'écria :

— Oui, je partirai... mais je ne ferai pas comme eux, je n'abandonnerai pas les faibles et les orphelins.

Aussitôt elle s'enveloppa d'une mante, prit une bourse dans son secrétaire et quitta immédiatement le château sans prévenir personne de sa sortie.

XII

RÉVÉLATIONS.

Lorsque M. de Montaleu entra dans le salon, il salua froidement ceux qui l'attendaient. Champmortain et Brias avaient un air cérémonieux et solennel, et M. de Rudesgens lui-même faisait tous ses efforts pour paraître d'une gravité austère.

— Je n'attendais que vous, M. de Champmortain, dit Montaleu; mais je suis charmé que M. de Rudesgens et M. de Brias aient bien voulu vous accompagner.

— Nous avons tous pensé, dit Champmortain,

qu'il valait mieux que l'explication que vous m'avez demandée passât par la bouche du plus ancien et du plus sincère de vos amis. Ce que M. de Rudesgens va vous dire expliquera la présence de Brias, qui a dû plus qu'un autre s'étonner de la conduite de madame de Champmortain, puisqu'il donnait la main à madame de Monrion. Votre neveu Hector de Montaleu devait également assister à cette explication; mais il s'y est refusé et nous avons compris ses scrupules. On aurait pu mal interpréter sa présence dans une pareille affaire; on aurait pu lui supposer des vues intéressées; il s'est abstenu, et vous penserez, comme nous, qu'il a bien fait.

— C'est ce dont je jugerai mieux quand j'aurai entendu ce que Rudesgens a à me dire. Parlez, mon ami, je vous écoute, ajouta M. de Montaleu en faisant signe à ses visiteurs de s'asseoir.

On prit place, et M. de Rudesgens, après s'être un moment balancé sur son fauteuil, avoir toussé et pris haleine, commença d'un ton cavalier et où perçait un vif contentement de ce qu'il allait dire :

— Écoutez, Montaleu, quoique je vous parle devant mon gendre, dont je ne voudrais pas ébranler les principes conjugaux; quoique je parle aussi devant M. de Brias, un jeune homme

qui doit croire à l'impeccabilité des cheveux gris, il faut cependant que je vous rappelle que nous avons été... jeunes, que nous n'avons pas toujours été... sages, témoin certaine aventure de Cologne...

M. de Montaleu fronça le sourcil et repartit d'une voix sévère :

— Quelques souvenirs de ma jeunesse ont pu me laisser des regrets, mais aucun ne m'a laissé de remords.

— Vous le croyez ainsi, et je ne recommencerai pas une discussion qui a failli nous brouiller il y a trente ans.

— D'ailleurs, dit gravement M. de Montaleu, je ne vois pas que ces souvenirs aient le moindre rapport avec l'affaire qui vous amène ici.

— Pardonnez-moi, mon ami ; il était nécessaire de vous rappeler peut-être que les esprits les plus fermes ont eu leurs passions et leurs erreurs. Or, reprit-il avec une adorable fatuité, heureux ceux qui ont la liberté de continuer ces passions tant que le cœur les entraîne!

— Pardon, dit M. de Montaleu sèchement, mais je ne pense pas que vous soyez venu ici seulement pour faire une exposition de principes de morale plus ou moins commode. Je vous prie de venir au fait, et pour éviter toutes circonlo-

cutions inutiles, je vous demande instamment de me dire les motifs de la conduite plus qu'extraordinaire de madame de Champmortain à l'égard de madame de Monrion; nous sommes de vieux amis, Rudesgens, je sais tout entendre quand c'est un homme d'honneur qui me parle clairement; mais je ne suis pas homme à tout supporter, même d'un ami, quand il n'ose m'avouer les motifs de sa conduite ou de la conduite des siens.

— C'est que c'est là le difficile..., fit M. de Rudesgens en se trémoussant sur son siége. Allons, Montaleu, vous devez en avoir quelque idée; devinez un peu. On sait tout, que diable!... Voilà la vérité: on sait tout.

— M. de Champmortain, dit le marquis avec impatience, pouvez-vous être plus explicite que M. de Rudesgens? J'avoue que je deviens tout à fait inintelligent.

— Et j'avoue, repartit Champmortain, qu'il me serait pénible de dire certaines choses à un homme que sa longue amitié avec ma famille m'a appris à respecter...

— Je m'adresserai donc à vous, M. de Brias, reprit M. de Montaleu de plus en plus étonné; nous nous connaissons assez peu intimement pour que vous ne redoutiez pas de me parler.

— Pardon, dit Brias d'un ton pénétré, je n'ai pu refuser ni ma présence ni mon témoignage à la justification de madame de Champmortain, mais il est des questions si délicates que c'est à peine si je me crois le droit de les connaître, et que je ne me crois pas le droit de les aborder.

— Messieurs, prenons garde, dit M. de Montaleu avec hauteur ; tant de ménagements peuvent devenir une injure... Qu'est-ce donc qui s'est passé, qu'on hésite à me le dire ? Quoi que ce soit, cette hésitation n'est pas admissible, à moins que vous ne pensiez que j'ai autorisé ce qui s'est fait... ou que j'en sois le complice... sinon même l'auteur ?

— Nous approchons de la vérité, dit M. de Rudesgens en jouant avec ses manchettes.

Puis il s'accouda sur ses genoux, et de l'air le plus fin, les yeux à demi clos, le sourire aux lèvres, il reprit :

— Voyons, Montaleu, permettez-moi de vous faire certaines questions et de vous rappeler certaines dates. Vous êtes arrivé ici l'année dernière, vers la fin de la saison ?

— Dans les premiers jours d'octobre, en effet.

— Madame de Monrion était encore en deuil, nos relations avec elle se bornèrent à quelques visites réciproques.

— Je sais parfaitement tout cela. Julie était souffrante, et le souvenir de l'affreuse mort de ses parents la poursuivait encore.

— Elle était souffrante, répondit M. de Rudesgens, c'est très-bien... Vous savez que, vers le milieu d'octobre, vous fîtes une absence pour aller jusqu'à Nevers... Cette absence dura une semaine, je crois?

— Dix jours, en effet, tout le temps que durèrent les élections du conseil général, d'où je voulais écarter Montéclain, qui se présentait, ce à quoi j'ai réussi.

— Savez-vous que pendant ce temps madame de Monrion ait fait un voyage à Issoudun?

— Elle y allait pour régler quelques affaires avec celui qui a acheté la maison de son père. J'étais si bien informé de ce voyage que je suis allé la chercher à Issoudun.

— Et comment l'y avez-vous trouvée?...

M. de Montaleu s'arrêta comme frappé d'une circonstance qui lui revenait en mémoire, mais à laquelle il n'avait pas pris garde à l'époque où elle s'était présentée.

— Je ne l'y ai pas trouvée, répondit-il en examinant M. de Rudesgens; car la veille de mon arrivée elle en était partie précipitamment.

— Eh bien! mon cher Montaleu, dit M. de

Rudesgens, le jour même de votre inutile voyage à Issoudun, une jeune femme arrivait, à la nuit tombante, dans le hameau de Saint-Faron, vous savez, ce petit endroit perdu dans les rochers et les bois, à une lieue d'ici..

— Eh bien?

— Eh bien, cette jeune femme remettait à une paysanne du hameau un bel enfant nouveau-né de deux jours, avec un extrait de naissance qui ne lui donnait que le nom de Jules, et le déclarait né de parents inconnus.

M. de Montaleu écoutait d'un air fort étonné.

— Quel rapport tout cela peut-il avoir avec madame de Monrion? dit-il enfin.

— Cette jeune femme, continua M. de Rudesgens, remettait en même temps à cette paysanne une somme de cinq cents francs en or pour les mois de nourrice de cet enfant. Huit jours après, elle revenait le voir et l'embrassait en se plaignant d'être obligée de l'abandonner, car elle partait et quittait le pays. C'était vers la fin d'octobre.

M. de Montaleu tressaillit.

— L'époque à laquelle nous sommes partis, s'écria-t-il.

M. de Rudesgens poursuivit :

— Cette femme inconnue n'oublia pas cepen-

dant cet enfant : des vêtements, des cadeaux et de l'argent furent envoyés de Paris à la nourrice ; puis le beau temps revint, et avec lui la présence de la femme inconnue... Enfin, depuis... un mois... les visites se sont succédé à peu de jours d'intervalle au hameau de Saint-Faron, et la belle et jeune femme paraît ravie de la santé de ce cher enfant.

— Et cette jeune et belle femme ?... dit M. de Montaleu d'une voix altérée par la colère et la surprise.

— C'est madame de Monrion, dit M. de Rudesgens en baissant la tête.

M. de Montaleu jeta un regard presque égaré sur Brias et Champmortain, qui s'inclinèrent sans prononcer une parole.

— Impossible ! s'écria M. de Montaleu, impossible... on vous a menti...

— Votre douleur et votre étonnement vous justifient, à mes yeux du moins, dit M. de Rudesgens ; car je dois vous l'avouer, mon cher Montaleu, la concordance de votre absence et de celle de madame de Monrion avait fait croire à certaines gens que vous aviez fait semblant d'aller d'un côté pendant que madame de Monrion allait d'un autre, et cela pour vous retrouver au lieu et à l'heure où devait naître ce fruit d'une

faiblesse dont l'excuse est, pour vous, dans la beauté de madame de Monrion, et, pour elle, dans l'espoir de s'assurer l'un des plus riches héritages du pays.

— Je rêve, je rêve, je rêve! répétait M. de Montaleu.

Puis il se leva et reprit vivement :

— Et voilà trois gentilshommes, gens de cœur, gens d'esprit, qui osent se faire les émissaires de pareilles calomnies! Et dites-moi, Rudesgens, dites-moi, messieurs, qui vous a appris toutes ces belles choses?

— La nourrice elle-même, dit M. de Rudesgens.

— La nourrice ! répéta le marquis; comment! vous avez vu cette femme?

— Quoique ma fille, qui tenait tous ces détails d'une personne bien informée, nous les eût révélés hier, lorsque mon gendre lui demanda compte de sa conduite envers madame de Monrion, nous n'eussions pas osé vous redire de pareilles choses, si nous n'avions eu des preuves de ce que nous devions avancer.

— Des preuves!... répéta encore le marquis de Montaleu.

— Oui, continua M. de Rudesgens, des preuves : M. de Champmortain, M. de Brias, votre

neveu et moi, qui étions présents hier à l'explication de Sylvie, nous nous sommes transportés, au sortir du bal, chez la paysanne en question. Elle s'appelle Jeanne Dromcray, c'est la femme d'un bûcheron du hameau de Saint-Faron ; sa maison est située à quelque distance du village, au milieu de la forêt. Nous nous sommes présentés chez elle, et nous l'avons questionnée. Il faut vous le dire, Montaleu, elle a confirmé tous les détails que je viens de vous rapporter. Depuis six mois, nulle autre femme que celle qui a apporté l'enfant n'est venue le visiter. Nulle autre personne ne s'en est informée. Alors je lui ai demandé si elle connaissait le nom de cette dame. Cette question a paru la troubler. Vivement pressée par nous, elle a fini par nous avouer que cette dame lui avait dit s'appeler madame Thoré...

— C'est le nom de sa famille, en effet, dit le marquis avec épouvante, mais il n'est pas tellement rare qu'il ne puisse être celui d'une autre...

— M. de Brias nous a fait faire cette réflexion, reprit M. de Rudesgens; nous avons pressé la nourrice pour savoir si elle ne connaissait pas cette dame sous un autre nom... alors, elle a fini par nous avouer que, curieuse de la connaître,

elle l'avait suivie jusqu'à la porte de votre parc, qu'elle l'y avait vue entrer après avoir été saluée par un garde qui passait.

— Eh! alors..., fit le marquis, dont la voix tremblait.

— Alors, reprit M. de Rudesgens, la nourrice aborda le garde et lui demanda quelle était la belle dame qui venait d'entrer dans le parc.

— Et il lui a répondu? fit M. de Montaleu tellement agité, que c'est à peine s'il pouvait se faire entendre.

— Que c'était la comtesse de Monrion, repartit encore M. de Rudesgens.

Le vieux marquis baissa la tête, comme écrasé par cette foudroyante nouvelle... Mais après un moment de ce silence douloureux et solennel, il se releva vivement.

— Messieurs, dit-il avec colère, il faut que je voie cette femme... il faut que vous me suiviez : il y a quelque infâme complot dans tout ceci. Ne le pensez-vous pas, M. de Champmortain? ajouta-t-il d'un ton plein de sarcasme.

— Je ne sais autre chose que ce que vous a dit M. de Rudesgens, repartit Champmortain embarrassé.

— Et vous, M. de Brias? dit le marquis.

— Croyez, monsieur, que je regrette vive-

ment d'avoir été mêlé à tout ceci. Le seul rôle qui m'y convienne, c'est de garder un silence absolu sur tout ce qui se passe, et ce silence, je vous le promets.

XIII

CIRCONSTANCES AGGRAVANTES.

Quelques minutes après, M. de Montaleu, le vieux Rudesgens, Brias et Champmortain étaient en voiture pour se rendre au village de Saint-Faron, ou plutôt jusqu'à un carrefour où la route, s'enfonçant à travers les rochers, cessait d'être carrossable. M. de Rudesgens était monté dans le coupé de M. de Montaleu ; Brias et Champmortain les suivaient en phaéton.

— Un mot, Rudesgens, fit M. de Montaleu dès qu'ils furent seuls, et que ce mot soit le der-

nier sur une affaire dont il m'est odieux d'entendre parler.

— Je comprends que la conduite de madame de Monrion vous affecte vivement...

— Il ne s'agit point de madame de Monrion, mais de cette sotte affaire de Cologne, que vous êtes venu si maladroitement me jeter à la face.

— Pardon, mon cher marquis, dit M. de Rudesgens, mais, sur mon âme, si je vous ai rappelé le passé, c'est que je vous croyais l'auteur du méfait d'aujourd'hui. Vous avez été sage, Montaleu ; vous avez fui le mariage, vous pouvez papillonner comme autrefois, comme au temps de Sophie...

— Rudesgens, vous savez quelle a été mon irrévocable détermination vis-à-vis de cette femme indigne. Par grâce, n'en parlons plus.

— Soit, gardez votre opinion, je garde la mienne ; je suis sûr que Sophie était innocente... Ceci vous fâche, n'en parlons plus... Ah çà, que pensez-vous de madame de Monrion?

— Je dis que c'est impossible, que cela ne se peut pas. Julie est libre... elle peut épouser qui elle voudra... Non, ce n'est pas vrai ; il y a là un complot infâme ou une erreur déplorable.

— Tâchez d'y voir plus clair que nous, je le désire.

— Mais, quel serait le malheureux ?...

— Le malheureux ! dit M. de Rudesgens en caressant amoureusement ses rares cheveux, l'épithète est injuste... Ce n'est pas celle que je vous appliquais... quand je pensais que...

— C'eût été la dernière des infamies.

— Et le plus charmant des triomphes, reprit M. de Rudesgens. Ah ! c'est bien la plus adorable personne...

Le marquis haussa les épaules.

— Et dire, continua M. de Rudesgens, que c'est peut-être la seule femme à laquelle je n'ai jamais adressé un mot d'amour... Je la regardais comme une sainte... Ah ! mon cher, le respect pour les femmes est toujours une duperie; on ne m'y reprendra plus.

Pendant que le vénérable zéphyr continuait à débiter ses gothiques fatuités à M. de Montaleu, qui ne l'écoutait plus, Champmortain et Brias voyageaient l'un près de l'autre dans le plus profond silence. Ils étaient également tristes et préoccupés. Champmortain voyait avec épouvante le trouble que la seule apparition de Léona avait apporté dans sa maison, et il en était d'autant plus mécontent qu'il ne pouvait accuser

que lui de ce malheur. Brias réfléchissait à la terrible position où il se trouvait, ainsi que Sylvie. En effet, Léona était la confidente de leurs amours; elle pouvait donc les perdre tous deux le jour où ce crime serait nécessaire à sa vengeance. Sans que rien lui en donnât la certitude, Brias avait la conviction de l'innocence de Julie, et cependant il n'avait pas osé, il n'osait pas la défendre, car il devait craindre que madame de Champmortain n'eût à souffrir du moindre effort qu'il ferait pour justifier la comtesse.

Champmortain fut le premier à rompre le silence.

— C'est là une sotte affaire, Brias, lui dit-il.

— Bien triste, repartit Brias.

— Savez-vous qui a donné ces détails à ma femme?

— Ne vous l'a-t-elle point dit?

— Elle s'y est absolument refusée; mais vous, je suis sûr que vous savez quelque chose. Vous n'êtes pour rien dans tout ceci, et cependant vous en êtes plus affligé qu'aucun de nous.

— Tenez, dit Brias avec impatience, je voudrais être à mille lieues de ce pays.

Tout en causant ainsi, ils arrivaient à la partie du bois où il leur fallait quitter leurs voitures.

Ils s'engagèrent alors dans d'étroits sentiers et continuèrent leur route à pied.

Frappé par la terrible révélation qui venait de lui être faite, M. de Montaleu avait d'abord plié la tête sous cette cruelle accumulation de circonstances; mais peu à peu il s'était remis de cette première alarme, et il était convaincu que les renseignements qu'il allait trouver à Saint-Faron expliqueraient toute cette calomnie; ils n'étaient plus qu'à quelques pas de la demeure de Jeanne Dromeray, lorsque le marquis s'arrêta tout à coup en reconnaissant madame de Monrion qui franchissait le seuil de la chaumière, et qui s'éloigna rapidement. Brias et Champmortain furent obligés de le soutenir.

— Oh! la malheureuse! murmura M. de Montaleu.

Et une larme qui vint mouiller sa paupière montra combien était sincère et profonde la tendresse qu'il avait pour Julie.

— A qui croire maintenant? ajouta-t-il d'une voix étouffée.

Il y avait tant de désespoir dans ce noble vieillard que Brias, en qui le remords de ce qui se passait parlait plus haut que dans le cœur de ses compagnons, oublia la prudence qu'il s'était imposée et dit à M. de Montaleu :

— Entrez, monsieur, entrez, peut-être découvrirez-vous que tout ceci est une calomnie ou une erreur fatale.

— Non, dit M. de Montaleu avec un accent désespéré, non. Vous avez vu cette femme, et elle vous a dit que madame de Monrion...

— Devait être la mère de cet enfant qu'elle seule venait voir. Mais entrez...

— Non, reprit encore le marquis. J'ai trop oublié que je n'ai aucun droit sur madame de Monrion. Ce n'est plus pour moi qu'une étrangère, et dès lors tout ce que je ferais pour apprendre son secret ne serait plus qu'un vil espionnage... Je n'ai plus rien à faire ici...

Comme M. de Montaleu prononçait ces paroles, un rire âcre et sardonique se fit entendre à quelques pas de lui, dans un bouquet d'arbres. Tous se retournèrent et restèrent fort surpris de voir Montéclain en costume de cheval, et qui s'avança vers eux en continuant à rire; il salua amicalement Brias, Champmortain et M. de Rudesgens, et fit à M. de Montaleu une inclination de tête, qui était plutôt une impertinence qu'une salutation.

— Que faisiez-vous là? lui dit Brias.

— J'admirais, répondit Montéclain en riant, j'admirais la logique de M. de Montaleu, qui ne

peut pas aller interroger cette paysanne, quand cela pourrait justifier sa nièce, et qui a accepté les révélations qui la condamnent.

— M. de Montéclain, fit M. de Montaleu avec hauteur, vous oubliez à qui vous parlez.

— A mon plus mortel ennemi, je ne l'oublie pas ; à celui qui a pris à tâche de me peindre comme un misérable débauché dans une publique assemblée d'électeurs ; à celui qui s'est fait un point d'honneur de me faire échouer dans toutes les routes où peut me pousser mon ambition ; non, M. de Montaleu, je n'oublie pas à qui je parle, je m'en souviens trop bien, au contraire, pour ne pas profiter de toute circonstance où je pourrai vous rendre une partie du mal que vous m'avez fait.

— Et ne pouvant vous attaquer à moi, repartit M. de Montaleu furieux, vous voulez frapper une pauvre femme.

Rien ne peut peindre l'indicible mépris avec lequel Montéclain regarda M. de Montaleu... Il haussa les épaules et lui tourna le dos en se dirigeant vers la chaumière que venait de quitter madame de Monrion.

— Où allez-vous ? s'écria M. de Montalue.

— Chez cette femme ; j'y ai affaire, moi, repartit Montéclain dédaigneusement.

Aussitôt il s'éloigna rapidement. MM. de Rudesgens, Brias, Champmortain se regardèrent d'un air stupéfait, et M. de Montaleu murmura d'une voix sourde :

— Non, je n'entrerai pas là... Mais il faut que je voie Julie.

Il s'éloigna à son tour, et ses amis le suivirent.

XIV

UN GRAND PROJET.

Le féroce Hector de Montaleu était rentré chez lui après le bal, et, contre sa coutume, il ne s'était point endormi de ce sommeil pesant qui est l'heureux partage des brutes et des gens sanguins qui boivent beaucoup; il avait passé le reste de la nuit à se promener. Un grand dessein agitait sa pensée. Hector n'était point accoutumé à l'exercice pénible de réfléchir, de combiner les diverses chances d'un projet, d'en prévoir les obstacles, de trouver les meilleurs

moyens de les tourner ou de les briser. Quand ses passions brutales s'allumaient, il marchait au but qu'elles lui désignaient sans qu'il s'occupât des conséquences. Il était noble, il était riche, il était fort, et il se disait qu'après tout il en serait quitte pour payer le silence de ceux qui auraient à se plaindre, si c'était de la canaille, et pour tuer dans un duel ceux qui trouveraient à redire à ses actions, s'ils valaient quelque chose. Mais il paraît que cette fois cette suprême solution de tous les embarras où il pourrait se trouver n'était pas admissible. En effet, il s'agissait pour Hector d'accomplir quelque chose d'adroit, de triomphant, et qui devait le poser en héros. Pour expliquer comment la pensée d'un pareil projet lui était venue, et comment il était parvenu à l'élucider dans son épais cerveau, il faudrait presque raconter des travaux d'Hercule.

Supposez un homme qui, par hasard et au milieu d'une tourmente, a découvert la naissance d'un filon d'argent dans une montagne de sable. Il creuse avec activité, travaille, sue et aperçoit tout à coup la direction du filon; mais tout aussitôt le sable s'éboule et détruit le travail laborieusement accompli. Notre homme se remet à l'ouvrage et arrive dix fois au même

résultat, et dix fois le voit détruit par le même accident.

Voilà à peu près ce qui était arrivé à Hector.

Comme on a pu le lire dans la lettre que Montéclain avait écrite à Villon, il avait assisté au petit conciliabule qui s'était tenu dans le boudoir de madame de Champmortain... C'est là que Sylvie, armée depuis la veille par Léona des renseignements étranges que M. de Rudesgens répéta le lendemain à M. de Montaleu, c'est là, disons-nous, que Sylvie raconta l'histoire fort extraordinaire de l'enfant confié par madame de Monrion à la paysanne de Saint-Faron.

Montaleu avait d'abord écouté tous ces détails et leurs dates les yeux béants et stupéfaits, et plus d'une fois une espèce de grognement sourd et étouffé avait témoigné de l'intérêt qu'il prenait à cette histoire. Peut-être même l'eût-il interrompue à plusieurs reprises si, pendant qu'il cherchait une phrase dans son épaisse intelligence et qu'il entr'ouvrait sa pesante mâchoire, des intelligences plus actives et des langues plus prêtes n'eussent pris la parole. Toujours est-il qu'il laissa aller le récit jusqu'au bout. Il quitta donc le boudoir sans avoir pro-

noncé une parole et tout bouleversé par cette révélation. Ce fut au milieu de cette tourmente morale qu'une lueur d'idée se montra à Hector. Il se dit aussi qu'il pouvait tirer un grand profit de cette révélation. Un autre, dans sa position, eût vu en dix secondes comment il fallait s'y prendre; il fallut plus de dix heures à Hector pour déblayer cette pensée de l'épaisse confusion qui régnait dans cet esprit de pâte ferme. Mais il avait entrevu que les trois cent mille livres de rente de son oncle pouvaient lui revenir, et un pareil filon valait la peine que le vigoureux vicomte remuât des montagnes pour s'en emparer. Il y mit donc tant d'ardeur, tant de persévérance, qu'il finit par voir clair dans son projet, et par se tracer une marche à suivre pour atteindre le but.

Comme on le verra, si le plan avait été laborieusement combiné, il ne manquait ni d'audace, ni d'adresse. Seulement, un obstacle pouvait l'entraver dès les premiers pas. Peut-être cet obstacle n'existait-il pas. C'est ce dont Hector voulut s'assurer. Il monta à l'étage le plus élevé de son château, ajusta d'une certaine façon les persiennes de quelques croisées, en ouvrit une, laissa pendre en dehors un long rideau rouge, et ne redescendit qu'après avoir vu un signal à

peu près semblable lui répondre qu'il avait été compris à la ferme de Lavordan. Quelques minutes après, Brias, Champmortain et M. de Rudesgens vinrent le chercher pour être présent à l'interrogatoire qu'on voulait faire subir à Jeanne Dromeray. Il assista à l'interrogatoire comme il avait assisté au récit de la veille, sans s'en mêler autrement que par l'attention qu'il y prêta.

Une seule parole lui était échappée, parole d'une portée immense, si elle eût été recueillie par des esprits plus attentifs que ceux qui procédaient à cet interrogatoire et qui pressaient la nourrice de questions confuses. Hector dit tout bas à Jeanne :

— Jamais aucune autre femme n'est venue voir cet enfant?

— Jamais, lui répondit la nourrice.

Hector poussa un soupir de bugle et son visage roussi s'épanouit de satisfaction.

Les interrogateurs partirent, et nous avons dit par leur bouche sous quel prétexte délicat Hector avait refusé de les accompagner chez son oncle. Il est écrit quelque part que tout acteur, si mauvais qu'il soit, a toujours un rôle ou une minute où il est sublime; de même, il y a dans la vie du plus grand rustre et du plus gros im-

bécile un moment où il a toutes les ressources, toute la présence d'esprit d'un homme de génie : ce jour-là était celui d'Hector.

Donc, pendant que Brias, Champmortain et M. de Rudesgens allaient raconter à M. de Montaleu le résultat de leur visite à Saint-Faron, Hector prenait un sentier de la forêt et se dirigeait du côté de la ferme, où son signal avait été si bien compris.

On se souvient que c'était dans cette ferme et chez Bricord que logeait le colonel Thomas Rien. Le reste de nuit que lui avait laissé le bal avait été fort agité, comme celui de tous nos personnages. Il s'était habillé de fort bonne heure, et, au moment de sortir, il avait emmené à deux pas de la maison son fidèle spahi, Aly Muley.

Celui-ci était un garçon de Pézenas, dont le vrai nom était si ridicule que nous ne pouvons l'écrire. Ce nom signifie *poltron* en langage moins énergique que celui des soldats, et il avait attiré une foule de plaisanteries fâcheuses et de querelles à celui qui le portait. Il en était résulté que le Gascon avait juré de prendre le nom du premier Arabe qu'il tuerait : un jour donc qu'il en tenait un sous son sabre, il lui demanda son nom ; le malheureux voulut obéir,

mais il n'avait pas fini, que le Gascon l'avait achevé. De la longue kyrielle de noms que le mahométan commençait à lui débiter, il n'avait retenu qu'Aly ; le reste avait été coupé d'un grand coup de sabre.

Les camarades d'Aly, continuant à le plaisanter, lui persuadèrent que ce n'était qu'un nom de baptême, et alors il jura d'y ajouter le nom de famille du premier prisonnier qu'il ferait. Or, un jour, le nouvel Aly, s'étant acharné dans une razzia à poursuivre un Arabe qui chassait des bestiaux devant lui, se trouva engagé si avant, qu'il fut très-heureux de l'échapper après avoir remplacé son cheval, qui avait été tué, par un mulet dont il s'empara. Ses camarades ne manquèrent point de le féliciter de sa capture, et, se rappelant la promesse qu'il avait faite, lui donnèrent le nom de son prisonnier, de façon que notre Gascon, changeant légèrement l'orthographe de son second sobriquet, s'appela désormais Aly Muley. Ce fut ce personnage, avec lequel nous n'avons encore fait qu'une très-légère connaissance, que le colonel Thomas Rien appela près de lui.

— Tu sais ce que je t'ai recommandé, lui dit le colonel ; je veux savoir quelles sont les moindres démarches de M. Hector de Monta-

leu... Voici l'heure où il a coutume de sortir de chez lui ; tu devrais être déjà à ton poste.

— Faites-vous tranquille, colonel, répondit Aly Muley avec un accent plein de grasseyement et de finales sonores et en parlant du côté de la bouche qui n'était pas occupé par sa pipe turque ; j'ai l'œil sur le baromètre des marches et des contre-marches de M. Hector de Montaleu.

— Que veux-tu dire par cette expression de baromètre ?

— C'était peut-être thermomètre qu'il fallait dire : ne vous inquiétez pas, colonel, j'y ai l'œil.

— Est-il donc ici ?

— Non point.

— Tu sais donc qu'il est chez lui ?

— Pas davantage.

— Et c'est ainsi que tu fais ce que je t'ai recommandé ?...

— Ne vous faites point de souci, colonel, je sais mon affaire. Il ne m'a fallu que ces trois jours que j'ai passés dans ce pays pour connaître les habitudes de la bête. Tant que la bourgeoise de la maison est tranquille ici, c'est que le Montaleu neveu ne fait rien que d'innocent ; c'est-à-dire qu'il bat les broussailles, ou dépote du vin de Mâcon chez quelque garde. J'ai perdu

deux fois sa trace, mais j'ai toujours été sûr de le retrouver en suivant la piste de madame Léda.

Le colonel fit un signe d'humeur et d'impatience.

— Que voulez-vous que j'y fasse? Vous m'avez dit de voir ; j'ai vu. Ce n'est pas que je n'aie été tenté deux ou trois fois d'envoyer une balle dans l'œil gauche de ce vicomte ; mais je ne suis pas le mari ; l'article du code qui permet à Bricord de tuer celui qui... vous comprenez, n'est pas à mon usage. J'ai donc rengainé mon désir.

— Et tu tâcheras de rengainer ta langue.

— Vous devez savoir, mon colonel, que je suis discret comme une sage-femme. Mais, dites-moi, je vous prie, il faut donc que tous les maris soient logés à l'enseigne du Grand Cerf ; car je vous dirai que, dans mes promenades solitaires à côté des allées de cette forêt, j'ai rencontré la madame Amab que vous avez été voir le jour de votre arrivée, se promenant avec un monsieur qui ne lui était rien, légitimement parlant ; et une autre fois, j'ai vu la femme de ce monsieur se glisser dans un fourré où l'attendait un autre monsieur que celui qui était avec la dame Amab.

— Assez, dit sèchement le colonel ; j'ai besoin de savoir ce que fait M. Hector de Montaleu, et je n'entends pas que les observations aillent au delà de mes instructions.

— Vous me dites de regarder la route que suit ce brave Nambrode, comme l'appelle M. de Brias : je vois celui-ci ou celle-là qui passe, je ne puis pas m'en empêcher.

— C'est fort bien ; mais enfin, sais-tu quels sont les projets de M. Hector de Montaleu, aujourd'hui, aujourd'hui surtout ?

— Ne vous mettez pas en alarme, colonel, la dame Léda se bichonne, se pomponne, se festonne, et regarde l'heure à chaque instant au coucou de la cuisine... Elle va me mettre sur la trace, et une fois que je tiendrai la bête au bout de mon œil, je la suivrai semelle à semelle sans qu'elle s'en doute. Eh ! n'entendez-vous pas fermer la porte?... Juste Dieu ! c'est elle.

— Va donc !

— Pour avoir le temps, colonel... suffit que je voie de quel côté elle tourne, je lui donne dix minutes d'escarre, et quoiqu'elle ait le pied leste et la jambe fine, dans douze minutes je serai sur ses talons. Je finis ma pipe et je pars.

— Tu diras à quelqu'un de la ferme que si tu n'étais pas de retour à cinq heures, on m'en-

voyât un cheval pour six heures chez madame Amab.

— Et si ma tournée est finie à cinq heures ?

— Tu viendras toi-même.

— Je tâcherai d'être en mesure. La cuisine est bonne dans la maison Amab et compagnie.

— Je dîne ici, repartit le colonel.

Le colonel quitta la ferme pendant qu'Aly Muley se mettait à la poursuite de Léda qui venait d'arriver à un petit carrefour où se croisaient cinq ou six longues allées. Aly Muley, marchant à travers le bois d'un pas aussi silencieux et aussi alerte que celui du renard qui cherche sa proie, arriva à l'instant où Hector de Montaleu paraissait à l'extrémité d'une des allées qui aboutissaient au carrefour.

Léda courut, légère et joyeuse, au-devant de son homérique amoureux, car il avait arboré, à la fenêtre la plus haute de son château, le signal qui disait à la trop faible Parisienne qu'il lui demandait un rendez-vous pressant. Léda, qui voyait se répandre de jour en jour, sur le visage de son Hector, cette teinte fâcheuse d'indifférence et d'ennui qui dénote d'une façon certaine l'agonie d'un amour qui s'éteint, Léda avait espéré que cet empressement lui annonçait

un retour de passion. Pauvre fille, elle avait rougi ses yeux à dévorer toutes les théories romanesques de l'amour, et, comme il arrive le plus souvent aux esprits mal dirigés, elle n'en avait laissé pousser dans son cœur que les rêveries dangereuses et coupables, comme tout terrain mal cultivé laisse les mauvaises herbes étouffer les bonnes semences. De toutes ces lectures funestes, Léda n'avait pas même extrait cette vulgaire sagesse, qui apprend que l'amour, ainsi que l'arbre le plus fort, ainsi que la plante la plus fragile, ainsi que toutes les choses de ce monde, ne reverdit point au cœur du jour où il a commencé sa période de décadence.

Léda fut donc cruellement désappointée en voyant repousser son joyeux sourire par un regard sombre et par un accueil glacé. Le cœur endolori de la pauvre femme se resserra avec une douleur de plus, et elle dit d'une voix timide :

— Pourquoi donc m'avez-vous fait demander?

— Nous avons à causer de choses sérieuses, répondit Hector d'un ton bourru. Avez-vous la clef de la charbonnière?

— La voici, dit Léda en tirant la clef de sa poche.

XV

RÉCIT.

Hector pénétra silencieusement dans le bois, suivi de Léda, qui, le cœur gros de soupirs, essuyait furtivement des larmes qu'elle savait inutiles pour attendrir l'âme grossière à laquelle elle avait donné sa vie.

La cabane où ils arrivèrent bientôt, dans un épais fourré, était extérieurement une de ces cahutes moitié bois, moitié terre, que les charbonniers bâtissent pour s'abriter de la pluie et du vent pendant leurs opérations. Cependant, cette cahute misérable était plus grande que ne

le sont d'ordinaire ces espèces de guérites, et elle était fermée par une porte dont la solidité et l'épaisseur étaient déguisées au dehors par des branchages chargés de leur écorce et cloués sur des panneaux. L'intérieur contrastait complétement avec cette misérable apparence. Il était parfaitement boisé; un plancher en madriers de chêne y était ajusté avec la précision d'un parquet, une table était posée au centre, et un divan circulaire régnait tout autour; des jours pratiqués dans le toit conique de cette singulière construction laissaient arriver une douce lumière à travers des vitres de couleurs diverses. C'était un vrai boudoir déguisé sous des haillons.

Ce fut là qu'Aly Muley vit entrer Hector et Léda. Dès qu'ils furent enfermés, il s'approcha d'assez près pour coller son oreille aux murs de cette singulière retraite et s'aperçut avec le plus profond regret qu'on avait prévu le danger des écouteurs; que les murs, si bien déguisés sous la terre et les branchages, étaient assez épais pour ne laisser passer qu'un sourd murmure, dans lequel on distinguait à peine la différence des voix et des intonations.

Notre Gascon, patient comme un Bas-Breton, choisit un endroit qui lui permettait de surveil-

ler la porte et s'y établit à son aise en se disant :

— Ils me laisseront bien le temps de fumer une pipe.

Comme rien n'est moins intéressant qu'un écouteur qui n'entend rien, nous laisserons Aly Muley dans sa cachette, et nous entrerons dans la cabane où Hector et Léda étaient assis l'un près de l'autre. On eût dit que le gros séducteur avait peur que les projets qu'il avait si laborieusement combinés ne fussent dérangés par ce qu'il allait apprendre, car il paraissait hésiter à prendre la parole.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ? lui dit enfin Léda.

— Dites-moi, reprit Hector en regardant sa victime d'un air menaçant, m'avez-vous tenu la parole que vous m'aviez donnée ?

— Je vous ai fait tant de serments, repartit Léda, que je ne sais duquel vous voulez parler, mais quel qu'il soit, je puis vous répondre sûrement que je n'y ai pas manqué.

— Ainsi vous n'avez jamais été voir l'enfant?

— Oh ! non, jamais ; jamais, dit Léda avec des larmes. Je ne l'ai jamais vue, l'innocente et pauvre créature ; vous ne l'avez pas voulu.

— C'eût été une imprudence, Léda, on aurait

cherché à expliquer l'intérêt que vous preniez à cet enfant inconnu, on aurait fini par découvrir la vérité et vous auriez été perdue.

— Ne le suis-je pas, et avec un crime de plus que celui qui m'a déshonorée, avec le crime d'une mère qui a repoussé son enfant?

— Au diable soient vos grandes phrases, Léda! je vous dis que nous sommes ici pour causer de choses sérieuses. Il ne s'agit ni de crime, ni de déshonneur, mais d'un terrible danger qu'il faut conjurer.

— Un danger pour vous, Hector ! s'écria la pauvre femme, qui cherchait par tous les moyens à se raccrocher à un amour dont les restes avaient péri dans l'enfantement des grands desseins d'Hector. Oh! s'il faut ma vie pour vous sauver, prenez-la.

— Je ne redoute aucun danger, dit brutalement Hector. Je ne crains homme qui vive, fût-ce votre mari; il s'agit de vous.

— De moi!...

— Oui, Léda, l'enfant est découvert, et l'on cherche à savoir à qui il appartient.

Hector se garda bien de dire à Léda à qui on l'attribuait; il avait peur des élans de courage et de générosité qui pouvaient surgir encore de la honte où vivait cette malheureuse.

— Découvert!... s'écria Léda. En ce cas, je suis à la merci de madame de Monrion.

— Peut-être, dit Hector. On peut la faire taire.

Léda regarda Hector; mais elle ne put deviner sur son visage si les paroles qu'il venait de prononcer étaient une menace, ou si elles se rattachaient à des projets moins sinistres que ceux dont elle savait qu'Hector était capable.

— Et comment pourrez-vous la faire taire? lui dit-elle.

— Je vous l'apprendrai peut-être; mais pour que le moyen que je veux employer puisse réussir, il faudrait que je fusse exactement informé de ce qui s'est passé à cette époque.

— Que de fois j'ai voulu vous dire tout ce que j'ai souffert alors! mais toujours vous avez repoussé durement mes confidences et mes plaintes.

— Eh! mon Dieu! dit Hector avec emportement, à quoi m'auraient servi toutes vos jérémiades? A quoi bon en parler, quand tout s'était arrangé le mieux du monde? Du moins je l'espère, ajouta-t-il... Mais aujourd'hui, il faut bien que je m'en occupe pour vous.

Ce dernier mot, infligé à la pauvre Léda, eût dû lui apprendre, par l'affectation qu'y mit Hec-

tor, que c'était surtout pour lui-même qu'il s'en occupait; mais la passion qui égarait la malheureuse cherchait partout un retour de tendresse, et elle lui répondit d'un ton reconnaissant :

— Eh bien! donc, je vais vous faire ce récit, que vous avez tant de fois refusé d'entendre.

— Surtout, dit Hector, n'en omettez aucune circonstance.

— Vous savez que je l'ai écrit.

— Et que vous l'avez déchiré, j'espère, comme je vous l'avais ordonné? repartit Hector d'un ton de colère et d'alarme.

— Oui, je l'ai déchiré, mais je me rappellerais au besoin les moindres expressions; le désespoir les a gravées dans mon cœur. Mais il est inutile que je vous fasse entendre les plaintes qu'il renfermait.

— Passez les plaintes, dit brusquement Hector, et arrivez au fait.

Léda poussa un sourd gémissement.

— Du reste, ajouta Hector, faites comme vous voudrez. Je suis en état de tout entendre.

Il avait raison; tant qu'un dernier sentiment de compassion avait existé dans le cœur d'Hector pour cette infortunée, il avait repoussé ses larmes et ses plaintes; car elles gênaient la brutale tranquillité de son grossier égoïsme; mais à

ce moment, il se sentait trop épaissement cuirassé par l'espoir avide qui l'agitait, pour ne pas rester insensible à tous les cris et à tous les reproches que pouvait contenir ce *factum* désolé.

Nous prions nos lecteurs de lire avec plus d'indulgence, et surtout plus de patience qu'Hector ne mit à l'écouter, ce chapitre de ses mémoires écrit par l'infortunée Léda et récité par elle à son féroce séducteur. Quoique ce récit soit une de ces nombreuses confidences qui arrivent par la poste et sous un triple pli à tout romancier qui occupe les colonnes d'un feuilleton, on nous pardonnera d'en avoir, par-ci par-là, altéré le texte. En effet, nous ne nous sommes pas cru le droit de donner au public et dans toute sa naïveté un spécimen de cette littérature inconnue qui fait vendre tant de papier Weynen, et qui ajoute des sommes si importantes aux bénéfices de l'administration de M. Conte.

Voici ce récit :

« Mon mari, appelé depuis quatre mois en Bretagne pour les affaires de la succession de l'une de ses tantes, m'avait laissée seule dans sa maison. J'avais vu son absence avec plaisir, car elle me permettait de me livrer à la passion coupable que m'avait inspirée un noble gentilhomme

du voisinage, réunissant tous les genres de séduction : la beauté, la fortune, la noblesse et surtout l'amour... l'amour, cette loi divine que Dieu enseigne à ses enfants pour les unir dans le sentiment unanime qui doit régénérer la société. »

Ceci était un léger reflet des doctrines fouriéristes, dont Léda s'était abreuvée dans la lecture de *la Phalange*.

Continuons :

« Ce bonheur que je goûtais sans en prévoir les affreuses conséquences, fut tout à coup troublé par un événement terrible. Je fus avertie par les lois de la nature que j'étais mère, et ces mêmes lois révélèrent à ma conscience trop tard éveillée que l'être qui devait m'appeler sa mère n'avait pas de droits à la tendresse et au nom de celui qui était mon époux. Dans le premier moment de cette terrible découverte, je crus que j'allais devenir folle... Je voulus mourir. Mais je n'eus point le courage d'exécuter mon projet de suicide, et j'allai dire mon désespoir à l'auteur de ma honte. Hélas ! celui qui me devait des consolations me reçut avec dureté... J'avais espéré sa protection ; je ne reçus de lui que d'affreux conseils... »

— Que vous auriez bien fait de suivre, dit

Hector en interrompant brusquement la pauvre femme dont la voix altérée et pleine de larmes effaçait le ridicule de cette sorte de récitation.

Elle baissa les yeux, garda un moment le silence, et passa une bonne partie des phrases qui rappelaient les torts de son séducteur en cette circonstance. Elle reprit enfin à une autre page, et nous ferons comme elle :

« Mon mari revint et se laissa tromper comme tous les gens de notre maison par les soins que j'avais pris pour dissimuler mon état à tous les yeux. Ma souffrance réelle l'alarma sans rien lui faire soupçonner. Il passa deux mois à notre ferme, et lorsque les récoltes furent achevées, il repartit pour la Bretagne, où ses affaires le rappelaient. Je me trouvai donc encore seule, en face de celui sur lequel j'aurais dû compter ; mais à mesure que le terme fatal approchait, il se montrait à moi plus sombre et plus mécontent. Il me reprochait de ne pas avoir suivi ses conseils ; enfin un jour arriva où, après une scène affreuse, il osa me dire qu'il ne voulait point venir à mon aide, et il m'abandonna quelques jours avant celui où devait naître l'enfant proscrit et voué à la honte qu'il eût dû recueillir... Oh ! que de douleurs et de terribles pensées s'amassèrent dans mon âme en présence de ce

lâche abandon!... J'aurais dû le maudire, j'aurais dû publier partout ma honte et la sienne, mais je l'aimais, et je ne voulus sacrifier que moi. »

Hector avait laissé passer sans l'interrompre cette accusation contre la bassesse et la dureté de sa conduite. C'est que Léda approchait du moment où ce récit devait prendre un intérêt véritable pour lui, en vue de l'accomplissement de ses projets. Le misérable écoutait Léda comme s'il eût lu une gazette. Elle s'était arrêtée, car si son esprit, faussé par une vanité moins rare qu'on ne pense, lui faisait attacher du prix à ce récit tel qu'elle l'avait composé, l'émotion qu'elle éprouvait en le répétant était vraie et puissante.

— Continuez, reprit Hector d'une voix encourageante.

Léda se trompa à cet accent moins brutal et reprit avec plus de vivacité :

« Je sentais que le moment fatal de ma délivrance et de ma honte approchait. J'écrivis à mon mari une lettre où je lui faisais l'aveu de ma faute, et où je lui annonçais ma résolution de mourir, mais sans lui nommer celui qui m'avait ainsi fait manquer aux devoirs les plus sacrés de l'honneur. »

— Vous en êtes bien sûre? dit Hector avec anxiété.

— Oh! non, continua Léda, qui s'animait assez pour que cette déclamation prît tout à fait l'accent d'une parole inspirée par le moment présent; oh! non, je ne le nommai pas, car celui que j'étais indigne d'appeler mon époux est un brave, un soldat français. Il porte sur sa poitrine l'étoile de l'honneur, et si je lui avais nommé le coupable, il eût vengé dans son sang l'injure qu'il en avait reçue...

— Un paysan! dit Hector avec un profond mépris.

Il semblait que les interruptions de Montaleu vinssent en aide à la rédaction de Léda; car elle continua avec véhémence :

« La distance qui les sépare ne l'eût point arrêté, et si mon séducteur lui eût refusé satisfaction, il l'eût immolé sans pitié, il eût cherché la vengeance dans un crime, s'il l'eût fallu. »

Montaleu pinça les lèvres, fronça les sourcils, et fit une grimace qui montrait qu'il n'était pas éloigné de croire à la justesse des prévisions de Léda.

— Enfin, ajouta-t-il, vous ne m'avez pas nommé dans cette lettre, c'est bien.

Léda, épuisée par la chaleur qu'elle avait mise

dans cette partie de son récit autant que par les terribles souvenirs qu'il lui rappelait, continua d'une voix plus abattue :

« Je comptais fuir la maison de mon mari quelques jours après celui où j'avais écrit cette lettre ; mais une missive m'apprit qu'il arrivait le lendemain ; il avait été rappelé dans le Morvan par le marquis de Montéclain, notre propriétaire. »

— Oui, fit Montaleu, à l'époque des élections du conseil général, il a fait venir Bricord pour avoir sa voix. C'était bien la peine de nous faire tant de peur pour réussir à si peu de chose.

« Je n'avais pas à hésiter, ajouta Léda. Je laissai la lettre que j'avais écrite à mon époux sur une table, et je partis quelques heures à peine avant son arrivée. Je pris une voiture qui devait me mener jusqu'à Issoudun. Là, j'espérais faire perdre ma trace à quiconque voudrait me poursuivre ; je comptais pouvoir gagner à pied Châteauroux et y prendre une des voitures publiques qui y passent journellement, et qui vont de Toulouse à Paris. Mais j'avais plus de courage que de force : durant la route que je dus faire pour arriver à Issoudun, d'affreuses douleurs m'apprirent que je ne pourrais aller plus loin. Cependant je parvins à les dissimuler assez pour

que deux personnes qui voyageaient avec moi ne les devinassent point. Arrivée à Issoudun, il me fut impossible d'y accomplir mon projet. Je cherchai donc une auberge obscure, et je m'y cachai. Ce fut alors que ma position se montra à moi dans toute son horreur. »

— Arrivez à l'essentiel, dit brusquement Hector.

— Ne m'interrompez pas, Hector, fit vivement Léda ; puisque vous avez voulu entendre ce récit, il faut qu'une fois au moins vous sachiez ce que j'ai souffert.

Et elle reprit avec une autorité qui subjugua un moment la froide brutalité de Montalcu :

« Oui, ce fut alors que ma position se montra à moi dans toute son horreur. J'étais seule, abandonnée de celui qui eût dû me protéger, seule avec les douleurs de mon âme et celles de mon corps, dans une chambre basse, humide, glacée, à moitié morte sur un grabat, étouffant mes cris, sans secours, tremblant à chaque instant de voir paraître mon mari qui pouvait avoir appris la route que j'avais suivie et qui pouvait me découvrir dans la misérable maison où je m'étais réfugiée. Le moindre bruit me faisait frémir... Il me semblait à chaque instant le voir entrer terrible et implacable ; je sentais mon

sang se glacer dans mes veines ; il me semblait que la vie allait me quitter. Mais Dieu donne à celles qui vont devenir mères une force surnaturelle. Je résistai à mes douleurs ; bien plus, je résistai à mes craintes, et je mis au jour, dans le silence de la nuit, un enfant qui ne devait avoir ni nom, ni parents ; un enfant maudit et repoussé par celui qui eût dû le recevoir dans ses bras. »

Un imperceptible mouvement d'épaules de la part d'Hector fut tout ce qu'obtint cette partie du récit de Léda. L'infortunée ne le vit pas ; les larmes qui inondaient ses yeux troublaient sa vue ; des sanglots interrompirent sa voix, et elle s'écria :

— Oh ! oui, j'ai bien souffert, mon Dieu ! Je n'ai pas connu cette joie que vous donnez aux mères à l'aspect de leur nouveau-né... Ah ! Hector ! Hector ! vous avez tué en moi tous les sentiments qui élèvent l'âme... Ce pauvre enfant, je fis comme vous, je le maudis, je le vouai à la mort...

Une exclamation sourde, mais dont le sens échappa à Léda, l'interrompit ; elle y répondit cependant :

— C'était un crime, n'est-ce pas ? mais je ne le condamnai pas seul, je me condamnai avec

lui... Oui, je voulais mourir... oui, reprit-elle en cherchant à se remettre dans l'ordre de ses souvenirs écrits... je tremblais toujours que quelqu'un arrivât... enfin...

Elle s'arrêta un moment, et reprenant son récit comme un waggon déraillé qui est ramené insensiblement dans sa voie, elle continua :

« Le matin n'était pas encore venu ; j'espérais pouvoir sortir sans être aperçue. J'avais soigneusement enveloppé mon enfant... Malheureuse ! j'allais le tuer, et je craignais de le blesser. J'étais prête, j'allais quitter cette maison pour commettre un double crime, lorsque tout à coup j'entends la voix de mon hôtesse qui, répondant à une autre voix, disait :

« — C'est au bout de ce corridor, la porte en face.

« C'était ma chambre qu'elle désignait ainsi.

« Je me jetai à demi morte derrière ma porte avant d'avoir pu éteindre la lumière que j'avais gardée près de mon lit. Je ne vis point s'ouvrir la porte, je n'entendis point la voix qui m'appela,.. je tombai sur mes genoux en serrant contre moi mon pauvre enfant tout glacé; et moi qui allais le tuer, je me mis à crier : « Grâce ! grâce pour lui du moins !... »

Hector laissa échapper un énorme soupir et

détourna la tête. Quelque chose d'humain et de compatissant s'était enfin ému au fond de cette âme, si dure et si lâche qu'elle fût; mais il résista à ce mouvement de pitié, et murmura sourdement le mot :

— Après?...

C'est que la partie du récit où allait entrer Léda était aussi importante pour lui que celle où il était parlé de la lettre qu'elle avait écrite à son mari.

« Au lieu de la voix menaçante et terrible que je frémissais d'entendre, ce fut la voix d'un ange qui me répondit. J'ouvris les yeux, je relevai la tête, et je me trouvai en face d'une femme d'une charmante beauté. Je fus si étonnée, si stupéfaite que je ne la reconnus pas sur-le-champ. Je la pris pour une de ces créatures célestes que Dieu envoie aux hommes pour les consoler dans leurs rêves. Mais je ne rêvais pas, c'était bien la réalité, c'était une noble dame du voisinage de notre ferme, qui avait souffert aussi, disait-on, et... »

— C'était madame de Monrion, dit Hector en interrompant le style à circonlocutions de Léda.

— Oui, reprit celle-ci, parlant aussitôt au nom du sentiment présent, et oubliant ses souvenirs.

— Que vous dit-elle, alors?

— Elle eut pitié de moi, monsieur; elle me consola, elle m'apprit comment elle était venue.

— Voilà, dit Montaleu, ce dont je ne me souviens pas bien.

— Voici le récit qu'elle me fit, poursuivit Léda :

« Le jour même de l'arrivée de mon mari, elle se trouvait à la ferme. Elle y était venue avec un domestique pour acheter un cheval de promenade. Elle trouva M. Bricord fort étonné de mon absence, et questionnant tous les domestiques pour savoir si je n'avais point dit où j'allais, et pour combien de temps j'étais partie. Elle s'étonna de voir mon mari renouveler ses questions après que l'une de nos servantes lui eut répondu que j'avais laissé une lettre pour lui. Elle lui en fit l'observation. Alors mon mari, dont l'inquiétude fit taire un moment la vanité, pria madame de Monrion de le suivre un moment dans ma chambre. Elle y consentit ; ce fut là qu'il lui avoua en rougissant ce qu'il n'avait jamais osé m'avouer à moi-même... c'est qu'il ne savait pas lire. Hélas! l'infortuné m'avait caché son ignorance, il avait peur que je ne le trouvasse pas assez digne de moi... Il était hon-

teux de ne pas posséder ces vains avantages de l'éducation qui ne mettent pas le cœur à l'abri des faiblesses les plus coupables... »

— Enfin, dit Hector, dont la phraséologie de Léda mettait à une rude épreuve le peu de patience qu'il avait, enfin il lui avoua qu'il ne savait pas lire.

« Oui, continua Léda, et il pria la comtesse de Monrion de vouloir bien lui donner connaissance de la lettre que j'avais laissée pour lui. Madame de Monrion l'avait déjà décachetée et allait commencer à la lire, lorsqu'un hasard providentiel détourna un moment l'attention de mon mari : un domestique vint le prévenir qu'un de ses voisins demandait à le voir ; mon mari échangea quelques mots avec cet homme du haut de l'escalier en le priant de l'attendre, et celui-ci lui répondit, à ce qu'il paraît, ces paroles :

« — A propos, on me dit que tu es inquiet de ta femme. Je te préviens que je l'ai rencontrée il y a quelques heures sur la route d'Issoudun.

« La comtesse tressaillit en entendant ce renseignement, car l'interruption causée par l'arrivée de ce voisin lui avait permis de parcourir rapidement la lettre, et elle y avait vu l'aveu de

ma faute et la funeste résolution que j'avais prise de mourir. »

— Vous m'aviez dit, ce me semble, dit Montaleu, que vous comptiez aller à Paris...

— Oui, tel était mon projet quand je suis partie ; mais, en écrivant à mon mari, j'avais compris que je devais mourir... je le lui disais, et madame de Monrion le crut.

Léda, encore une fois interrompue, eut quelque peine à retrouver le fil de sa narration, et ce ne fut qu'après qu'Hector l'eut deux fois avertie qu'il l'écoutait, qu'elle reprit ainsi :

« Cet instant avait suffi à madame de Monrion pour concevoir la pensée la plus noble, la plus généreuse; elle voulut me sauver, et improvisant avec une admirable présence d'esprit une lettre toute différente de celle que j'avais écrite, elle dit à mon mari que je l'avertissais que je partais pour Paris, où m'appelait ma mère malade. »

— C'est très-bien, dit Hector; mais cette lettre, elle ne l'a pas laissée dans les mains de votre mari, je suppose; car ce qu'il avait fait en consultant madame de Monrion, il aurait pu le faire vis-à-vis d'un autre?

Léda parut embarrassée, et répondit :

— Cette lettre, il désira la garder, à ce qu'il

paraît, et madame de Monrion ne put la lui soustraire.

— Diable !... murmura Hector, vous m'aviez assuré qu'il ne l'avait plus.

— Je la lui ai redemandée bien des fois ; il m'a toujours répondu qu'il l'avait brûlée, et moi-même je l'ai cherchée dans notre maison avec un soin et une exactitude qui me l'eussent fait découvrir, si elle eût encore existé. D'ailleurs, la conduite de mon mari envers moi, depuis cette époque, me prouve mieux encore que toutes mes recherches que cette lettre a complétement disparu.

— Et mon nom n'y est pas écrit, n'est-ce pas? dit Hector.

— Je vous l'ai déjà dit..., repartit Léda avec un profond soupir. Oh ! mon Dieu, êtes-vous donc si honteux de l'amour que vous aviez pour moi?...

— Allons, encore des reproches... C'est que, reprit brusquement Montaleu, je ne pourrais pas vous sauver, si, par hasard, vous m'aviez nommé, surtout à madame de Monrion.

Léda abandonna tout à fait le récit écrit et récité de ses infortunes pour répondre à Hector.

— Madame de Monrion ne me fit pas une question à ce sujet.

— Mais comment vous découvrit-elle à Issoudun?

— Pendant que mon mari, qui avait avancé son voyage d'un jour pour venir m'embrasser, retournait à Nevers afin de voter pour M. de Montéclain, madame de Monrion me suivait à Issoudun où elle savait que j'étais allée, grâce à ce qu'elle avait entendu dire par le voisin qui m'avait rencontrée. Une fois dans cette ville, elle finit par me découvrir. Elle arriva juste au moment où j'allais accomplir mon terrible sacrifice. Je voulais mourir, Hector, malgré ses prières et ses représentations, et ce ne fut que parce qu'elle me jura devant Dieu de ne jamais révéler mon secret, que je consentis à faire ce qu'elle voulait.

— Elle vous l'a juré? dit Hector du ton d'un homme qui veut bien s'assurer d'un fait.

— Oui, par les serments les plus saints, et ce serait un horrible parjure, si elle manquait à sa parole.

— Elle n'y manquera pas, je l'espère, fit Hector avec un sourire satisfait.

— Ce fut alors, ajouta Léda, qu'elle me fit écrire à mon mari une lettre, datée d'Issoudun, après quoi je partis pour Paris, d'où j'écrivis de même, de façon qu'il crut alors et qu'il croit

encore la fable inventée par madame de Monrion.

— Et il la croira toujours, dit Montalcu en se levant.

— Quelque temps après...

— Je sais le reste, dit négligemment Hector, votre mari alla vous chercher, et vous êtes revenue avec lui dans le pays.

— Après une maladie qui m'a bien cruellement changée, sans doute, car je ne vous ai plus retrouvé le même.

— J'oubliais, dit Hector; lorsqu'elle a emporté l'enfant, quelqu'un était-il dans sa confidence?

— Elle était venue avec un domestique qu'elle renvoya ici, et elle est repartie seule dans une voiture de louage qu'elle a quittée à peu de distance de Saint-Faron, où elle s'est rendue à pied pour remettre notre fils chez Jeanne Dromeray.

— Bien..., dit Hector sans prendre garde aux regards suppliants que Léda attachait sur lui.

— Et maintenant, lui dit-elle, que je vous ai fait enfin ce déplorable récit, me direz-vous quel danger me menace?

Mais déjà Hector ne l'écoutait plus, il était tout entier à la pensée du projet qu'il avait conçu; il lui souriait, il le caressait. Du mo-

ment que ce projet s'était montré à lui, il avait tout oublié, et, dans cet instant où il paraissait que, grâce aux explications de Léda, rien ne semblait devoir s'opposer à sa réussite, il était dans une sorte de délire joyeux, qui se manifestait par d'épais sourires et des exclamations entrecoupées. Léda, la malheureuse femme qu'il avait perdue, n'était plus rien pour lui; il l'eût écrasée sous ses pieds, si elle eût embarrassé sa route d'une minute. Léda fut obligée de lui répéter ses questions à diverses reprises pour l'arracher à sa préoccupation.

— Eh bien, lui dit-il brutalement, que me voulez-vous? Que demandez-vous?

— Mais, ne m'avez-vous pas dit, reprit Léda, qu'on avait découvert notre enfant, qu'on cherche à deviner à qui il appartient?

— Oui, c'est vrai, dit Hector, et c'est maintenant plus que jamais qu'il faut garder votre secret. Songez que la moindre indiscrétion vous perdrait, et madame de Monrion elle-même dût-elle vous accuser, il faudrait nier...

—Devant elle! en face d'elle!... repartit Léda. Je ne l'oserais pas.

— Il le faut cependant, reprit Hector d'un ton sombre et impérieux, il faut plus : comme il pourrait arriver que des médisants accusassent

une autre que vous d'être la mère de cet enfant... n'allez pas vous aviser de vouloir la défendre, en disant la vérité.

— Mais c'est une infamie que vous me proposez là.

— Ah!... fit Hector en qui toute résistance excitait une colère menaçante, vous vous tairez... Je le veux.

Il jeta autour de lui un regard sombre et ajouta d'une voix sourde :

— Vous vous tairez, ou bien je saurai vous y forcer.

Nous n'osons dire la pensée sinistre qui traversa l'esprit d'Hector en ce moment.

Il sembla considérer la solitude du lieu où il se trouvait, il arrêta son regard sur cette femme qu'il pouvait anéantir d'un seul coup avec le secret qu'elle portait avec elle et qui le gênait. Une rougeur pourprée monta à son visage, ses yeux flottèrent incertains dans leur orbite comme ceux d'un homme ivre, et il s'écria :

— Si je pensais que tu osasses parler, malheureuse!...

Léda épouvantée tomba à genoux, et répondit d'une voix tremblante :

— Je me tairai...

— C'est bien, dit Hector en ouvrant brus-

quement la porte comme pour fuir l'horrible tentation qui le poursuivait. Mais il s'arrêta tout à coup en entendant à peu de distance la voix de deux personnes qui causaient avec une certaine vivacité. Hector crut reconnaître la voix de Léona, et puis après celle du colonel. Ils discutaient avec véhémence et semblaient être arrêtés à peu de distance presque en face de la cabane où ils se trouvaient.

— Qu'est-ce donc? dit Léda avec épouvante.

— Rien, des gens qui passent dans le bois.

Ils écoutèrent. La conversation de plus en plus animée prenait presque le caractère d'une dispute sérieuse.

— Ah çà! dit Hector avec impatience, est-ce qu'il vont rester là longtemps?

Soit que la voix de Montaleu fût arrivée jusqu'aux deux causeurs, soit toute autre raison, tout bruit cessa soudainement, et Hector entendit un pas d'homme pénétrer dans le taillis. Il referma doucement la porte, et tous deux restèrent dans le plus profond silence. Grâce à une petite ouverture qui se perdait en dehors dans les rugosités du bois, il put voir qu'il ne s'était pas trompé. C'était bien le colonel Thomas Rien, suivi à quelque distance de Léona.

Le colonel tourna autour de la maison et Léona lui dit de loin :

— Eh bien !...

— Vous vous êtes trompée, il n'y a personne ; cette masure n'est point habitée.

— N'importe, dit Léona, votre vivacité, et la mienne aussi peut-être, nous ont entraînés à parler trop haut de chosés que personne ne doit entendre. Rentrons chez moi.

— C'est inutile, répondit froidement le colonel ; je désire que nous reprenions cet entretien quand je serai plus calme et vous aussi.

— Prenez garde, Thomas, vous voulez une vengeance et vous reculez devant les moyens d'y parvenir.

— Oui, quand ces moyens sont indignes.

— Et il n'y en a pas d'autres, repartit fièrement Léona, quand le but n'est pas honorable. L'honneur réprouve la vengeance ; invoquez-le d'abord contre vos ressentiments, et vous pourrez alors blâmer la voie que je suis pour satisfaire les miens. Réfléchissez-y, Thomas. J'espère vous revoir bientôt.

— Oui, dit le colonel, je vous reverrai, il le faut.

Tous deux se séparèrent, et Hector les vit s'éloigner rapidement. Un instant après, il sortit